

DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
A Q U I T A I N E

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

BILAN
SCIENTIFIQUE

1 9 9 5



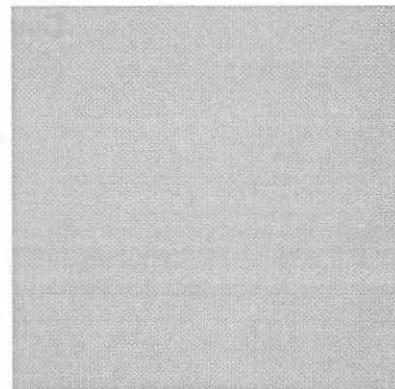
Ministère

Culture

Direction régionale
des
affaires culturelles
Aquitaine

DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
A Q U I T A I N E

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE



**BILAN
SCIENTIFIQUE
DE LA RÉGION
AQUITAINE**

1995

**MINISTÈRE
DE LA CULTURE
DIRECTION DU PATRIMOINE
SOUS-DIRECTION DE L'ARCHÉOLOGIE
1996**

DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE
54 rue Magendie
33074 Bordeaux-cedex
Tél. : 57.95.02.24
Fax : 57.95.01.25

*Ce bilan scientifique a été conçu
afin que soient diffusés rapidement
les résultats des travaux archéologiques de terrain.
Il s'adresse tant au service central de l'Archéologie
qui, dans le cadre de la décentralisation,
doit être informé des opérations réalisées en régions
(aux plans scientifique et administratif),
qu'aux membres des instances chargées du contrôle
scientifique des opérations,
qu'aux archéologues, aux élus, aux aménageurs
et à toute personne concernée
par les recherches archéologiques menées dans la région.*

*Les textes publiés, sauf mention contraire,
ont été rédigés par les responsables des opérations.
Les avis exprimés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.*

*Textes rassemblés,
saisis et mis en page par
Laurence Fouquet
Mauricette Laprie
Yolande Raymond
Pierre Régaldo-Saint Blancard
Cartes réalisées par Jean-Paul Lhomme*

En couverture :

Douchapt (24),
site de Beauclair.

Cliché Fabrice Casagrande

*Imprimerie La Nef-Chastrusse
22 rue du Peugeot
33000 Bordeaux*

ISSN 1240-6066 © 1996

MINISTÈRE DE LA CULTURE

Préface

7

Bilan et orientation de la recherche archéologique

8

Carte Archéologique nationale 11

Diffusion et médiation de la recherche archéologique en Aquitaine 12

Séminaires d'archéologie 14

DORDOGNE

18

Travaux et recherches archéologiques de terrain

18

ALLEMANS, Le Bourg 20

BELVES, L'Hôpital 20

LE BUISSON DE CADOUIN, Abbaye 21

CASTELS, La Berbie 22

CENAC ET SAINT-JULIEN, Grotte XIV 23

CENAC ET SAINT-JULIEN, Grotte XVI 23

CENDRIEUX, L'église 24

COULOUNIEIX CHAMIERES, La Curade 25

CREYSSE, Barbas 26

CREYSSE, Villazetta 27

DOUCHAPT, Beauclair 27

EYVIRAT, La Pomarède 29

LES EYZIES DE TAYAC SIREUIL, Château de Commarque 29

LES EYZIES DE TAYAC SIREUIL, Château de Commarque 30

LES EYZIES DE TAYAC SIREUIL, La Micoque 32

LA CHAPELLE - FAUCHER, L'église 33

LAMONZIE MONTASTRUC, L'église 34

LEMBRAS, Pombonne 34

MONTCARET, Villa 35

MONTIGNAC SUR VEZERE, Lascaux 36

NAILHAC, La Razoire 36

PERIGUEUX, Caserne Bugeaud 37

PERIGUEUX, Cité administrative	37
PERIGUEUX, Lycée Bertran de Born	38
PERIGUEUX, Villa des Bouquets	39
PERIGUEUX, 33 rue Font-Laurière	40
SAINT-AMAND DE COLY, La grotte de Male Coste	41
SAINT- BARTHELEMY DE BUSSIERE, La Courarie — Le Repaire	42
SAINT - GERMAIN DU SALEMBRE, La Croix de Fer	43
SAINT-HILAIRE D'ESTISSAC, L'église	44
SAINT - MEARD DE DRONNE, Le Gros Bost	44
SALIGNAC - EYVIGUES, Eglise d'Eybènes	45
SARLIAC SUR L'ISLE, Combe Saunière	45
SAVIGNAC - LEDRIER, La Forge	47
SERGEAC, Abri Castanet	47

Opérations communales et intercommunales	41
---	-----------

Vallée de la DRONNE	50
Vallée de l'ISLE	51

GIRONDE	52
----------------	-----------

Travaux et recherches archéologiques de terrain	52
--	-----------

ANDERNOS LES BAINS, Cimetière Saint-Eloi	54
BAYON SUR GIRONDE, L'église	55
BORDEAUX, Rue des Pontets	55
BORDEAUX, Cité Judiciaire	56
GREZILLAC, Le Bourg	57
GUITRES, R.D. 247	58
HOURTIN, Pointe de Gréchas	58
LE PIAN MEDOC, L'église	59
LE POUT, Eglise Saint-Martin	60
SABLONS DE GUITRES, L'église	60
SAINT-AUBIN DE BRANNE, L'église	60
SAINT-CAPRAIS, L'église	61
SAINTE-COLOMBE, Le Bourg	62
SAINTE-FLORENCE, Abri Houleau	62
SAINT-LOUBES, Prieuré Saint-Loup	63
SALLES, Prés de l'Evêque	64
SOULAC SUR MER, L'Amélie	64

Opérations communales et intercommunales	65
---	-----------

LA SAUVE-MAJEURE	66
SOULAC SUR MER	67

Travaux et recherches archéologiques de terrain**68**

AIRE SUR L'ADOUR, Eglise Sainte-Quitterie	70
AIRE SUR L'ADOUR, Eglise Sainte-Quitterie	71
BRASSEMPOUY, Pouy	72
DAX, Place Roger Ducos	72
LABRIT, Château d'Albret	73
LAGLORIEUSE, Mouliot	76
SAINT-PAUL LES DAX, Abbese	77
SAINT-SEVER, Plateau de Morlanne	78
SANGUINET, Put Blanc	79

LOT-ET-GARONNE**80****Travaux et recherches archéologiques de terrain****80**

AIGUILLON, Saint-Côme	82
BLANQUEFORT SUR BRIOLANCE, Le Callan	84
FUMEL, Martiloque	85
GAVAUDUN, Le Château	85
MONCRABEAU, Villa de Bapteste	88
MONSEMPRON LIBOS, Las Pélénos	89
SAUVETERRE LA LEMANCE, Le Roc Allan	90

Opérations communales et intercommunales**91**

Banque d'images d'objets archéologique	92
Inventaire archéologique des cantons de Port-Sainte-Marie, Castelmoron, Fumel	94
Inventaire des mégalithes du Lot-et-Garonne	95

PYRÉNÉES-ATLANTIQUES**96****Travaux et recherches archéologiques de terrain****96**

BAYONNE, Cathédrale Notre-Dame	98
CIBOURE, Eglise Saint-Vincent	99
GAMARTHE, Gaztelharri	99
GAROS, Monbet	100
IHOLDY, Grotte d'Unikoté	101
ITXASSOU, Col de Méatsé	101
JURANÇON, Notre-Dame de Guindalos	103
LALONQUETTE, Villa de l'Arribère deus Gleysias	103

LARRAU, Les Forges	104
LARUNS, Col de la Taillandère	105
LESCAR, Le Bilàa	106
LESCAR, Lac des Carolins	106
LESCAR, Côte Piteu	108
LESCAR, Nouvelle gendarmerie	109
MACAYE, Mendizabale 7	110
OLORON SAINTE-MARIE, Fontaine des Maures	111
SAINT-MARTIN D'ARBEROUE, Grotte d'Isturitz	112
SAINT-PIERRE D'IRUBE, Chemin de Jupiter	112
SARRANCE, Grotte d'Apons	113
SAUVETERRE DE BEARN, Fort de Tolose	115
TARON, L'église	115
VIELLESEGURE, Hauret	117

Opérations communales et intercommunales **120**

Enceintes fortifiées du Gave de Pau	121
LALONQUETTE-GARLEDE-CLARACQ	122
Sites miniers du Haut Béarn	122
Tumuli de l'ouest de la Lande du Pont-Long	123
Tumuli du Plateau de Ger	124

Opérations interdépartementales **127**

Amphores et vignobles en Aquitaine	127
Datation des séquences culturelles paléolithiques du Nord du Bassin Aquitain	128
Les édifices religieux urbains du haut Moyen Age en Aquitaine	129
Landes et Piémont Pyrénéen	130
Technologie fonctionnelle des pointes de projectiles solutréennes	131
« TRANSIT »	133

Bibliographie **134**

Personnel du service régional de l'Archéologie **138**

Index **139**

Index des auteurs de notices	139
Index des sites et des communes	140
Index chronologique et thématique	142

Je souhaiterais consacrer cette préface à la mémoire de trois professionnels du patrimoine qui ont, chacun dans leur domaine, marqué l'histoire de l'archéologie régionale : Henri Laville, directeur de recherches au C.N.R.S., Emmanuel Payen, architecte des Bâtiments de France de la Dordogne et Richard Boudet, chargé de recherches au C.N.R.S.

Tous trois disparus très brutalement avaient oeuvré dans leur spécialité pour promouvoir, faire connaître ou conserver l'important patrimoine archéologique aquitain.

Géologue et préhistorien Henri Laville vient de disparaître, victime des suites d'une longue maladie.

Sa carrière et son oeuvre sont attachées à l'Institut du Quaternaire de l'Université de Bordeaux I où il fut directeur de recherches du CNRS avant d'en devenir le directeur et le professeur de préhistoire entre 1990 et 1992.

Ses compétences l'ont conduit à travailler souvent à l'étranger sur des sites prestigieux ainsi en Espagne et plus récemment dans les Balkans. Mais avant tout, périgourdin de souche, originaire de Lanouaille en Dordogne, il a profondément contribué à l'étude chronostratigraphique des grottes et abris paléolithiques du Périgord où son oeuvre restera étroitement liée à celle de François Bordes et de l'Institut du Quaternaire, aujourd'hui UMR 99.33 du C.N.R.S.

Emmanuel Payen avait su comprendre très tôt l'utilité d'une collaboration entre archéologues et architectes.

En nous permettant de réaliser systématiquement des opérations de sauvetage autour des édifices religieux

sur lesquels il travaillait, il a souvent été à l'origine d'importantes découvertes archéologiques sur le monde funéraire médiéval ou l'origine des paroisses périgourdines.

C'est à Pont à Mousson, à l'occasion d'une table-ronde récemment organisée par l'Ecole du Patrimoine, qu'il présentait ses résultats, fruits de cette collaboration étroite.

Avec Richard Boudet, c'est le domaine de la protohistoire d'Aquitaine qui avait retrouvé un éclat nouveau. Les fouilles qu'il avait menées sur le plateau de l'Ermitage à Agen et les découvertes exceptionnelles réalisées dans un des puits, venaient couronner cinq années de travaux sur l'agenais avec, entre autres, la reprise du dossier sur la tombe à char de Boé. Les actes du colloque d'Agen qu'il avait organisé et qui viennent de paraître en ce début d'année 1996, concrétisaient une partie de ce travail.

Tous trois auront marqué la région de leur empreinte et il sera difficile dans les années à venir d'évoquer ces domaines de la recherche et de la conservation sans faire référence à leurs travaux. Il m'a donc semblé tout naturel de leur dédier les premières lignes de ce bilan et de leur consacrer cette préface.

L'ensemble du personnel du Service régional de l'Archéologie tient à présenter tout ses sentiments de sympathie à leurs familles.

Dany Barraud

Avec plus de cent quarante autorisations délivrées, l'année 1995 se situe nettement en-dessous des chiffres habituels de l'activité archéologique régionale. 1995 met d'ailleurs fin à une croissance du nombre des opérations constante depuis plus de dix ans.

Cette baisse affecte surtout les petites opérations et, notamment, celles portant sur le patrimoine rural. Comme nous l'avions pressenti l'an passé, le coût financier des fouilles amène maintenant le plus souvent les aménageurs, qui sont souvent des collectivités territoriales, à négocier des modifications de projet, réduisant ainsi les atteintes au sous-sol, donc les coûts de fouilles.

Si l'on peut se réjouir de cette protection du patrimoine, il n'en reste pas moins que l'on risque de voir s'accroître le décalage existant entre nos connaissances du monde urbain et celles du monde rural. Dans une région, l'Aquitaine, où malheureusement les chercheurs universitaires ou CNRS sont de plus en plus rares sur le terrain, en histoire du moins, il est à craindre que cette situation n'entraîne, à court terme, un appauvrissement des recherches sur l'occupation des sols.

Le nombre d'opérations portant sur le Paléolithique n'a pas énormément évolué en 1995.

La plupart de ces travaux sont consécutifs à des aménagements ruraux ou agricoles. Les périodes chronologiques concernées ont été essentiellement le Paléolithique supérieur.

Parmi les recherches programmées de longue durée développées autour de problématiques à long terme, plusieurs opérations sont cette année arrivées à échéance. C'est ainsi le cas des chantiers de la grotte d'Azkonzilo (Solutréen, Gravettien), de la Micoque (Paléolithique inférieur) et de la grotte de Combe Saunière (Solutréen, Paléolithique supérieur, Moustérien) fouillée depuis 1979. En outre, le projet collectif de recherche sur la datation de séquences paléolithiques et pléistocènes d'Aquitaine ne se renouvellera pas en 1996. L'achèvement de ces programmes de fouille annonce la fin de problématiques initialisées il y a au moins une décennie. Les chantiers sur le Paléolithique en grotte ne se poursuivent en Dordogne qu'à la Grotte

XVI (Cénac-et-Saint-Julien) à Brassempouy (Landes), et au Callan (Lot-et-Garonne).

Les chantiers sur les sites de plein air de grande superficie et multistratifiés sont, par contre, en développement à Creysse (Dordogne), sur le site de Barbas, avec la séquence complémentaire de Villazetta.

Les gisements à faune pléistocène quelle qu'en soit la période, sans présence humaine ou avec vestiges archéotypes discrets, se maintiennent en nombre et se développent aussi bien dans le massif des Pyrénées à Unikoté, qu'à la grotte XIV et à La Berbie en Dordogne.

Plusieurs gisements concernent la reprise de stratigraphies culturelles de référence à l'aide de technologies analytiques nouvelles, notamment en ce qui concerne les méthodes de datation absolues croisées. Outre le gisement éponyme de La Micoque, ce sont le Roc Allan pour la fin du Paléolithique et le Mésolithique et l'opération nouvelle de l'abri Castanet à Sergeac en Dordogne qui a remis au jour un niveau culturel d'Aurignacien.

Les projets collectifs de recherche se maintiennent au nombre de trois avec un programme attaché au financement de datations absolues de séquences stratigraphiques du Paléolithique du Bassin Aquitain qui s'est achevé cette année. Deux projets collectifs de recherche relatifs à des approches expérimentales sont consacrés à la constitution de corpus actualistes de données de référence ; c'est le cas du projet TRANSIT et de celui sur la technologie fonctionnelle des pointes solutréennes.

Un achèvement progressif de grands chantiers de fouilles programmées s'annonce donc dès 1996. Il conduira de fait à la disparition d'une partie des opérations de terrain initiées il y a de cela une ou deux décennies.

Ce type de projet de terrain soutenu par des problématiques lourdes et ambitieuses, de longue durée — et qui se caractérisent par la constitution d'équipes pluridisciplinaires conséquentes — tend donc à disparaître. On peut estimer que pour l'heure ces opérations ne seront pas remplacées.

En effet les nouvelles opérations de terrain qui apparaissent comme celle de l'Abri Castanet, de

Villazetta, des gisements à faune pléistocène sont plus légères et plus courtes dans leurs perspectives. Le nombre de chantiers de grande importance qui vont encore se poursuivre diminue donc considérablement et se limite aux recherches en grotte : Brasempouy, Le Callan, la Grotte XVI, Castanet et, en plein air, avec les sites de Barbas. Parmi eux, seulement un petit nombre dispose à l'heure actuelle de ressources archéologiques et de moyens scientifiques conséquents et fournissent des résultats importants pour la communauté.

On peut noter une certaine tendance régionale à poursuivre le réexamen du contenu de sites classiques : abri Castanet, le Roc Allan, La Micoque, Combe Grenal et Pech de l'Azé dans un projet collectif de recherche sur la lithologie et la biostratigraphie de sites paléolithiques, et à étudier les gisements de faunes pléistocènes.

Avec l'arrivée à leur terme de longues opérations sur des grands chantiers paléolithiques qui ont marqué le développement de la recherche préhistorique du Sud-Ouest de la France s'est engagée une phase d'exploitation des données, d'interprétation et de publication. Cette phase s'est déjà manifestée par des aides à la publication sollicitées pour les gisements des Tares (Moustérien), de Barbas (niveaux acheuléens) et de Combe Saunière (niveaux solutréens) entre 1993 et 1995. D'autres seront sans doute sollicitées dans les années à venir au rythme de l'avancement des travaux d'études.

Actuellement, des publications à caractère monographique sont en voie d'achèvement pour les trois gisements cités. Des synthèses sont, en outre, en cours d'élaboration sur d'autres sites comme Le Flageolet. Les recherches de La Micoque ne devraient pas tarder à être l'objet d'une diffusion scientifique de ce type.

Par ailleurs, parallèlement à l'achèvement général de la fouille du Roc Allan à Sauveterre-la-Lémance, la tenue récente d'une table-ronde sur le Sauveterrien va donner lieu à une publication de ses actes dans un ouvrage collectif.

Enfin, dans le domaine des fouilles de sauvetage, celles du Musée National de Préhistoire des Eyzies ont donné lieu à d'importantes études sur les niveaux moustériens et sur le Paléolithique supérieur qui devraient, à court terme, se concrétiser par une monographie.

Dans ce paysage régional d'études archéologiques qui arrivent en phase de publication, le toilettage scientifique et éditorial de la revue de préhistoire « Paléo » est à souligner. Cet organe de diffusion régulière d'articles scientifiques vient de reconcevoir la maquette de la livraison annuelle de sa 7^e année et d'élargir sa palette de publications d'une série de suppléments dont le numéro 1 paru en 1995 concerne les actes du colloque de Miskolc en Hongrie, consacré à la question du Micoquien en Europe centrale et occidentale.

Les recherches régionales sur le Paléolithique vont connaître, à partir de 1996, un tournant historique avec le développement de grands travaux linéaires le long du tracé de l'Autoroute A.89, phénomène sans précédent

dans cette région. Le début des recherches de terrain prévu dès le début de l'année va conduire la communauté scientifique régionale dans son ensemble, tous organismes et institutions confondus, à faire face à de nouvelles découvertes dans des secteurs réputés pour leurs ressources telles que les basses vallées de la Dordogne et de l'Isle.

Si le développement de ces travaux doit donner lieu — comme l'on est en droit de s'y attendre — à un accroissement brutal des connaissances sur les périodes préhistoriques, ce sera certainement aussi une période d'intense activité de terrain, de confrontation méthodologique et technique. Face à l'ampleur des travaux et aux contraintes technoéconomiques qui y seront attachées, l'ensemble de la communauté devra être mobilisée pour faire face avec un maximum d'efficacité et de compétence à des choix et à des décisions qui conditionneront sans doute le cours de la recherche archéologique préhistorique dans cette région.

Il en va de même pour le Néolithique qui commence à faire l'objet d'opérations de plus en plus nombreuses. Cette année, la poursuite par Claude Burnez du diagnostic programmé sur le rempart du site de « Gros Bost » à Saint-Méard-de-Dronne a été l'occasion d'observer la formation complexe de cette importante enceinte arténacienne. Dans le même temps, à un kilomètre de là, dans la vallée de la Dronne, un sauvetage préalable à l'aménagement d'une base nautique permettait un décapage extensif de 5 000 m². Deux grandes cabanes arténaciennes longues d'une soixantaine de mètres sur vingt de large ont ainsi pu être dégagées. L'ossature des charpentes comportait des poteaux pouvant atteindre un mètre de diamètre. Ces habitats constituent une des découvertes majeures de l'année.

La période protohistorique a elle aussi fait l'objet d'opérations importantes. Tout d'abord, la reprise des travaux sur le site de Sarrance en Pyrénées-Atlantiques livre progressivement une stratigraphie qui couvre pour l'instant les périodes Néolithique, Bronze et Fer. La découverte cette année de monnaies Celtibères frappées à Jaca et de céramiques campaniennes confirme l'intérêt historique de ce gisement situé à l'entrée de la vallée d'Aspe, en bordure de la voie menant à Saragosse.

L'habitat protohistoriques'est enrichi lui de deux nouvelles structures découvertes dans le lac de Sanguinet (Age du Bronze) et sur l'*oppidum* de la Curade à Périgueux. La structure de Sanguinet est de loin la plus intéressante scientifiquement. Les eaux du lac ont en effet conservé intacts les planchers et poutrages de bois de cette cabane. Parallèlement, l'équipe de plongeurs qui prospecte ce secteur a identifié plus d'une vingtaine de pirogues monoxyles dont la chronologie couvre l'ensemble de la période protohistorique et gallo-romaine.

Les fouilles en milieu urbain se sont essentiellement concentrées cette année sur les villes de Périgueux, Bordeaux, Bayonne et Lescar.

A Bordeaux, c'est tout un quartier antique organisé autour d'une rue à galerie qui a été mis en évidence. La

qualité de conservation des vestiges a permis notamment de dégager des canalisations en chêne servant à alimenter le secteur en eau potable. Installés sous la chaussée, ces ouvrages datés par dendrochronologie entre 158 et 162 après J.-C. avaient été marqués au fer de l'estampille : R.P.B.V. qui atteste du caractère public de ces adductions.

A Périgueux, c'est à l'occasion de trois opérations immobilières que l'on a dégagé les restes d'habitats privés des I^{er} et II^e siècles tandis qu'à Bayonne, une nouvelle opération le long de la cathédrale livrait des niveaux de la fin du I^{er} siècle après J.-C., confirmant les observations déjà réalisées les années précédentes place Montaut sur l'ancienneté de l'occupation du site de *Lapurdum*.

Mais un des phénomènes remarquables de la recherche archéologique sur l'Antiquité concerne surtout la reprise d'anciennes opérations, notamment sur les structures rurales d'Andernos (Gironde), Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques), Taron (Pyrénées-Atlantiques), Moncrabeau (Lot-et-Garonne) et, nous l'espérons en 1996, Plassac (Gironde) et Loupiac (Gironde). Cette nouvelle attention portée aux grands domaines ruraux aquitains laisse présager un renouveau d'activité avec la constitution d'équipes pluridisciplinaires comme c'est déjà le cas par exemple à Andernos, Taron et Lalouquette. D'autant plus que de nouvelles découvertes viennent compléter nos connaissances sur le monde rural gallo-romain avec l'étude de sites à Daignac en Gironde et surtout à Eyvirat en Dordogne où une superbe mosaïque de la fin du II^e ou du début du III^e siècle a été dégagée à l'occasion de travaux agricoles.

Ces bilans documentaires et archéologiques touchent aussi le haut Moyen Age avec la constitution d'un groupe de travail, au sein d'un projet collectif de recherche interrégional, sur les monuments paléochrétiens d'Aquitaine. Deux sites ont été retenus : l'église Sainte-Quitterie d'Aire-sur-l'Adour et sa crypte et la basilique Saint-Seurin de Bordeaux et ses cryptes. Autour de membres du Service régional de l'Archéologie, des chercheurs tels que Charles Bonnet, pour Bordeaux, et Jean Guyon, pour Aire, ont accepté de prêter leur concours à ces opérations de bilan et de réétude de deux monuments majeurs de la chrétienté régionale. Ces travaux devraient déboucher en 1996 sur de nouvelles interprétations et des propositions de présentation au public plus dignes de ces lieux.

Parallèlement, les fouilles préalables à des travaux d'assainissement ou d'enfouissement de réseaux autour des édifices religieux se sont poursuivies, notamment en Gironde à Bayon, Galgon, le Pian-Médoc et Saint-

Caprais-de-Bordeaux. Ces deux derniers sites ont permis de mettre en évidence deux édifices antérieurs à l'église romane, dont un au Pian-Médoc peut être identifiable à un lieu de culte paléochrétien.

La fouille du site de Labrit s'est achevée cette année avec la découverte de la chapelle castrale et la mise en évidence des différents états de la salle seigneuriale. Le chantier étant provisoirement clos, une étude d'aménagement du site est en cours par l'architecte en chef des Monuments historiques. Elle devrait être réalisée en 1996 et venir ainsi compléter la petite salle d'exposition réalisée par la commune. Parallèlement, la publication de la fouille est prévue pour 1997 avant une reprise éventuelle des travaux.

Enfin, le monde artisanal médiéval et moderne n'a fait l'objet que de deux opérations en 1995, toutes deux localisées dans les Pyrénées-Atlantiques. La première concerne des fours de tuiliers du XVIII^e siècle à Vielle-segure, la seconde la fouille d'un atelier de potier sur la commune de Bouillon. Ce dernier travail, qui s'inscrit dans le cadre d'une thèse universitaire, devrait lui aussi s'achever en 1996 et fournir là les bases d'une excellente publication. Si l'on ajoute à celle-ci, une thèse en cours d'achèvement sur la céramique médiévale à Bordeaux du Xe au XV^e siècles, les publications prévues sur les chantiers d'Auberoche (Dordogne), Labrit (Landes) et Bordeaux (Place Camille Jullian) ainsi qu'un volume regroupant cinq ans d'intervention sur les églises de Dordogne, l'année 1996 et le début 1997 devraient être fertiles en achèvements de manuscrits et en parutions sur l'époque médiévale.

Les orientations que l'on perçoit à travers ce bilan 1995 montrent une forte tendance à un progressif rééquilibrage entre toutes les périodes. Avec l'apparition de quatre importantes opérations, le Néolithique et la Protohistoire s'affirment tandis que les fouilles urbaines semblent marquer le pas avec l'achèvement des travaux de la cité judiciaire à Bordeaux et des grandes opérations de construction de logements à Périgueux.

Trois grandes fouilles se sont achevées en 1995, deux en Paléolithique (La Micoque et Combe Saunière) et une en Moyen Age (Labrit). Si les projets impulsés par l'UMR 99.33 ne manquent pas pour la Préhistoire, le Moyen Age devrait être pour quelque temps absent des programmations régionales. Il est regrettable que la dynamique créée par les fouilles programmées menées par Y. Laborie à Auberoche (Dordogne) puis à Labrit (Landes) n'eût pas été soutenue par un investissement universitaire plus important.

Il ne reste qu'à espérer que les projets développés à l'Université de Toulouse sur le monde villageois médiéval des Pyrénées viennent pallier cette absence.

Dany Barraud
Jean-Michel Geneste

Carte Archéologique nationale

En 1995, la cellule Carte Archéologique travaillant au sein du Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine était constituée de quatre agents contractuels de l'AFAN : Sylvie Frêches, Daniel Frugier, Marie-Christine Gineste et Martine Ségouin. Les orientations de travail définies cette année découlent des constats établis l'année précédente, la majorité des informations saisies dans la base Dracar ne permettent pas d'assurer la mise en place d'une politique cohérente de protection des sites. Désormais, l'ensemble des activités de la cellule vise principalement à fournir aux agents du SRA un fond documentaire permettant un traitement plus aisé des tâches de gestion des sites.

L'accent a été mis sur la poursuite de la restructuration du fond des dossiers communaux. Tout en réorganisant ce fond, les membres de la cellule ont ouvert 680 nouveaux dossiers dont la présentation a été normalisée, ce fond ne constituant plus qu'un éventuel élément d'orientation vers d'autres sources lorsqu'il s'agit d'entreprendre une recherche scientifique. L'année 1995 a vu la fin du reclassement ; reste à compléter de nombreux dossiers dépourvus de pièces fondamentales, notamment d'extraits cadastraux.

Une autre tâche prioritaire a consisté à dépouiller le passif des rapports de fouilles et de prospections. Il est à noter que la mise en place du cahier des charges des DFS permet des saisies plus aisées et a largement contribué à éviter que ne soient pris des retards dans les dépouillements des rapports de 1995. Cette activité a permis la création de 367 nouveaux sites ou indices de sites et 525 mises à jour.

Une réflexion a été conduite sur le bien fondé d'une utilisation à outrance d'éditions de documents

cartographiques via Scala ; plus de 100 cartes ont été réalisées en 1995. La nécessité, purement administrative, d'avoir un report des sites sur les fonds cadastraux doit se traduire par un notable ralentissement des sorties Scala.

Un nouveau programme a été inauguré cette année. Il vise, par le dépouillement des bulletins des sociétés savantes régionales, disponibles au sein de la DRAC, à établir une base des articles ou simples mentions faites à propos de sites connus ou non. S'inscrivant dans le cadre de la définition de la mission principale de la cellule, cette base ne présentera pas un caractère scientifique. Plus qu'une prospection documentaire, cette activité doit fournir des informations permettant de motiver les avis pris par les préfets lors de l'établissement de périmètres présentant un intérêt archéologique ou de prescriptions particulières dans l'instruction des demandes soumises à autorisations au titre du Code de l'Urbanisme. En 1995, le dépouillement de 15 des 23 revues en toute ou partie disponibles au SRA a été commencé. Plus de 6 000 fiches ont été réalisées, nombreuses sont celles portant sur un même site mais on peut déjà estimer qu'au moins une centaine de sites ou indices de sites non enregistrés a été relevée. Leur saisie dans la base Dracar pourra débuter en 1996 et devra faire l'objet de vérifications sur le terrain.

Le programme 1996 consiste à poursuivre le récollement de la documentation, c'est-à-dire, pour l'essentiel, la collecte des cadastres permettant le report des sites sur des documents faisant foi et des informations issues des revues disponibles à la DRAC. Les vérifications sur le terrain restent à l'ordre du jour et sont à harmoniser avec les prospections de l'année.

■ Demandes d'autorisations de prospection pour l'année 1996

Demandeur	Intitulé	Commune(s)
DIDIERJEAN François	Prospection-Inventaire des vallées de Saint-Méard-de-Drôme, Celles et Tocane-Saint-Apre, Montagnier	Celles, Douchapt, Montagnier, Saint-Méard-de-Drôme, Tocane-Saint-Apre (24)
JOFFROY Marc	Prospection-Inventaire des sites d'habitats aristocratiques de la Grande Lande	120 communes (33 et 40)
LAUGA Michel	Prospection-inventaire des sites miniers des vallées d'Aspe, Ossau et Barétous	Borce, Aydius, Lescun, Bielle, Eaux-Bonnes, Issor (64)
LAÛT Laure	Prospection-inventaire de la commune de Taron	Taron (64)
LEBLANC Jean-Claude	Prospection-inventaire des sites d'activité sidérurgique des cantons de Hautefort et Savignac-les-Eglises	27 communes (24)
LEBRETON Stephane	Prospection-inventaire sur le thème de l'homme et la rivière de Lamothe-Montravel à Gardonne	12 communes (24)
MAREMBERT Fabrice	Prospection-inventaire du plateau de Ger	Espoeu, Ger, Hours, Lourenties, Pontacq (64)

MOREAU Jacques	Prospection-inventaires des sites côtiers du Nord Médoc	Grayan-et-l'Hôpital, Le Verdon-sur-Mer, Montalivet, Soulac-sur-Mer, Vensac (33)
PETIT Jean-Pierre	Prospection-inventaire des Cantons de Créon et Targon	47 communes (33)
PEYRONY Jean-Guy	Prospection-inventaire du canton de Bussière-Badil et communes limitrophes	12 communes (24)
VELASCO Marc	Prospection-Inventaire de la commune de Castillon-d'Arthez	Castillon-d'Arthez (64)
ZUBILLAGA Inaki	Prospection-inventaire autour du site d'Abesse	Herm, Magescq, Saint-Paul-les- Dax (40)

A ces demandes s'ajoutent les projets de prospections diachroniques portant sur plusieurs cantons des départements du Lot-et-Garonne et des Pyrénées-Atlantiques. Pour l'année 1996, les aires d'études restent à définir. Le financement de ces opérations est établi sur la base de conventions passées avec les conseils généraux. Le programme de prospection tel qu'il est conçu pour le département du Lot-et-Garonne a pris ces dernières années un caractère systématique. Il permet

de recenser les sites et indices de sites de trois ou quatre cantons chaque année. Le SRA envisage de lancer des programmes de même type pour l'ensemble des départements de la région et ce sur la base d'accords entre l'Etat et les conseils généraux, par conventions ou attributions de subventions.

Xavier Charpentier

Diffusion et médiation de la recherche archéologique en Aquitaine

Depuis quelques années, le Service régional de l'Archéologie s'est engagé dans une politique volontariste de valorisation et de promotion du patrimoine archéologique aquitain. En association avec des partenaires publics ou privés, le service a participé activement à des manifestations ponctuelles comme l'Aventure Seiko (éditions 1993 et 1994), la Science en Fête, les Journées du Patrimoine, le festival du film archéologique de Bordeaux (ICRONOS) pour ne citer que celles-là.

Parallèlement à ces manifestations et à l'initiative de la Direction régionale des Affaires Culturelles, le service s'est engagé depuis deux ans sur la réflexion et la mise en place de Centres éducatifs du Patrimoine à l'échelon régional. Ces centres ont pour but de sensibiliser et d'initier le public (prioritairement scolaire) au patrimoine le plus large possible. Ce vaste programme est élaboré avec l'ensemble des partenaires que sont les collectivités territoriales, l'Education Nationale, le Ministère de la Recherche, les services du Patrimoine, les musées de France, les acteurs locaux... Il doit permettre d'aboutir à court terme à la mise en réseau de différents lieux-ressources complémentaires les uns des autres : des sites, des musées, des associations relais, des centres archéologiques (lieux où sont gérées et étudiées des collections issues des fouilles avant leur dévolution dans des musées contrôlés). Le Service régional de l'Archéologie développe sa mission autour de la création et du fonctionnement des centres archéologiques départementaux qui doivent être, par rapport au réseau,

le point de départ des parcours de découverte du patrimoine. En effet, ces centres archéologiques qui disposeront à la fois d'une unité de recherche et d'un espace animation, axeront l'initiation autour des méthodes et des disciplines liées à l'archéologie. Chaque centre départemental développera un thème majeur en fonction du potentiel de sites le plus représentatif.

Actuellement, cinq centres thématiques sont inscrits dans ce programme régional.

Pessac (agglomération bordelaise, Gironde) :

L'archéologie en milieu urbain : histoire de la ville.

Saint-Germain-d'Esteuil — Vertheuil (Médoc, Gironde) :

L'homme et son milieu : conquête et organisation de l'espace rural à travers les siècles.

Hasparren (Pyrénées-Atlantiques) :

L'art préhistorique franco-cantabrique, l'occupation de la gestion de la montagne dans les Pyrénées.

Vallée de la Vézère (Dordogne) :

La préhistoire européenne : la recherche en préhistoire, origine et dévolution de l'homme et de son environnement.

Le Fumélois (Lot-et-Garonne) :

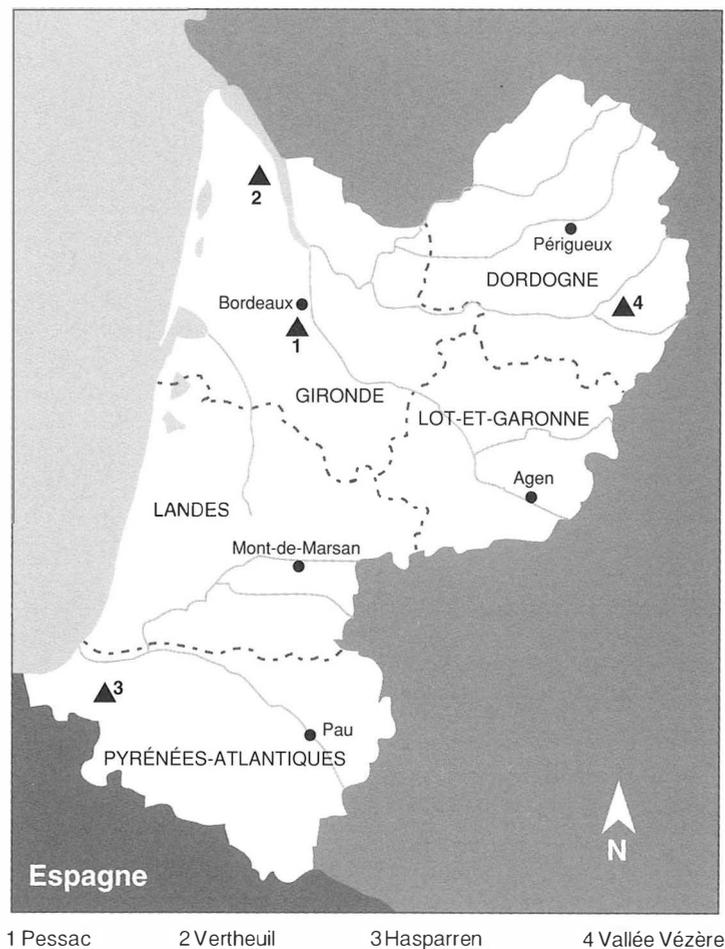
Le Moyen Age : connaissance de l'architecture castrale et des bastides.

La mise en place des actions pédagogiques, menées dans les centres archéologiques, s'accompagnera d'une formation préalable des enseignants pour que ces derniers élaborent au mieux, avec leurs classes, des projets pédagogiques. Si le milieu scolaire est prioritaire dans ce programme, l'évolution des animations à

destination d'un public extra-scolaire est à l'étude. De la même manière, l'ouverture d'un tel réseau pour les pays européens va être envisagée.

Dany Barraud
Jean-Paul Lhomme

Les centres archéologiques inscrits dans le programme régional



Séminaires d'archéologie

Le Service régional de l'Archéologie organise conjointement avec l'Institut de Recherche sur l'Antiquité et le Moyen Age (Maison de l'Archéologie, Université de Bordeaux III) une série de six séminaires par an. Cette série de séminaires est complétée tous les deux ans par une table-ronde qui fait le point sur une question d'actualités archéologiques de l'Aquitaine.

En 1994-1995 les sujets ont porté sur :

- la production du fer en Gaule méridionale au 1er siècle avant : l'exemple des Martys (Cl. Domergue),
- les recherches récentes à Alésia (M. Reddé),
- la Motte de Dognon, Haute-Vienne (G. Cantié),
- la céramique sigillée du Centre de la France (H. Vertet),
- le *castrum* de Durfort (XIIe-XIVe) (B. Pousthomis),
- la présentation des fouilles de l'Isle-Jourdain (J.-P. Cazes).

La table-ronde qui s'est tenue en juin 1995 avait pour thème « Les sanctuaires aquitains : recherches récentes ». A la suite de la publication du colloque d'Argentomagus et des nouvelles perspectives ouvertes par celui-ci, il a été traité, après une introduction (Ch. Delplace) sur les sanctuaires de « type Belge » par comparaison, des indices religieux en Aquitaine (R. Boudet), des sanctuaires de Calès à Mézin (Lot-et-Garonne) (N. de Chaisemartin, Y. Marcadal), du temple octogonal de Sanxay (Vienne) (P. Aupert), du sanctuaire d'Antigny (Vienne) (Ch. Richard), du temple 3 d'Argentomagus (E. Henry), du rôle de l'eau dans l'environnement religieux (B. Grangé) et des sanctuaires pyrénéens (J.-L. Schenk). Une publication de cette table ronde est prévue pour 1996.

Frédéric Berthault

Liste des programmes de recherche nationaux

■ **Préhistoire**

- P1 : Séries sédimentaires et paléontologiques du Pléistocène ancien.
- P2 : Premières aires d'activité humaine, recherche et identification des premières industries.
- P3 : Installations en grotte du Riss et du Würm ancien.
- P4 : Sites de plein air du Riss et du Würm ancien.
- P5 : Le Paléolithique supérieur ancien, séquences chronostratigraphiques et culturelles.
- P6 : Structures d'habitat du Paléolithique supérieur.
- P7 : Le Magdalénien et les groupes contemporains, les Aziliens et autres Epipaléolithiques.
- P8 : Grottes ornées paléolithiques
- P9 : L'art postglaciaire.
- P10 : Mésolithique et processus de néolithisation.
- P11 : Occupation des grottes et des abris au Néolithique.
- P12 : Villages et camps néolithiques.
- P13 : Cultures du Chalcolithique et du Bronze ancien.
- P14 : Mines et ateliers néolithiques et des débuts de la métallurgie.
- P15 : Cultures du Bronze moyen et du Bronze final.
- P16 : Sépultures du Néolithique et de l'âge du Cuivre.
- P17 : Les sépultures de l'âge du Bronze.

■ **Histoire**

- H1 : La ville.
- H2 : Sépultures et nécropoles.
- H3 : Mines et métallurgie.
- H4 : Carrières et matériaux de construction.
- H5 : L'eau comme matière première et source d'énergie.
- H6 : Le réseau des communications.
- H7 : Organisation du commerce, notamment maritime.
- H8 : Archéologie navale.
- H9 : Territoire et peuplements protohistoriques.
- H10 : Formes et fonctions des habitats groupés protohistoriques.
- H11 : Terroirs, productions et établissements ruraux gallo-romains.
- H12 : Fonction et typologie des agglomérations secondaires gallo-romaines.
- H13 : Les ateliers antiques : organisation et diffusion.
- H14 : L'architecture civile et les ouvrages militaires gallo-romains.
- H15 : Sanctuaires et lieux de pèlerinage protohistoriques et gallo-romains.
- H16 : Edifices et établissements religieux depuis la fin de l'Antiquité : origine, évolution, fonctions.
- H17 : Naissance, évolution et fonctions du château médiéval.
- H18 : Villages et terroirs médiévaux et post-médiévaux.
- H19 : Les ateliers médiévaux et modernes, l'archéologie industrielle : organisation et diffusion.

Liste des abréviations

Chronologie

BAS : Bas Empire
BMA : Bas Moyen Age
BRA : Age du Bronze ancien
BRF : Age du Bronze final
BRM : Age du Bronze moyen
BRO : Age du Bronze
CHA : Chalcolithique
CON : Contemporain
ÉPI : Épipaléolithique
FER : Age du Fer
FE1 : Premier Age du Fer
FE2 : Deuxième Age du Fer
GAL : Epoque Gallo-romaine
HAU : Haut Empire
HMA : Haut Moyen Age
IND : indéterminé
MA : Moyen Age
MÉD : Médiéval
MÉS : Mésolithique
MOD : Moderne
NÉO : Néolithique
PAA : Paléolithique ancien
PAL : Paléolithique
PAM : Paléolithique moyen
PAS : Paléolithique supérieur
PRO : Protohistoire

■ Organisme de rattachement des responsables de fouille

AFA : AFAN
AUT : autre
BEN : bénévole
CNR : C.N.R.S.
COL : collectivité territoriale
EN : éducation nationale
MCT : Musée de collectivité territoriale
MET : Musée d'état
SDA : Sous-direction de l'archéologie
SUP : enseignement supérieur

■ Nature de l'opération

FP : fouille programmée
MH : fouille avant travaux M.H.
PA : prospection aérienne
PC : projet collectif de recherche
PI : prospection inventaire
PP : prospection programmée
PR : prospection
PS : prospection subaquatique
RA : relevé architectural
RE : relevé d'art rupestre
SD : sondage
SP : sauvetage programmé
SU : sauvetage urgent

N. B. : Un — désigne les opérations non communiquées.

A Q U I T A I N E

Présentation générale des opérations autorisées

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 5

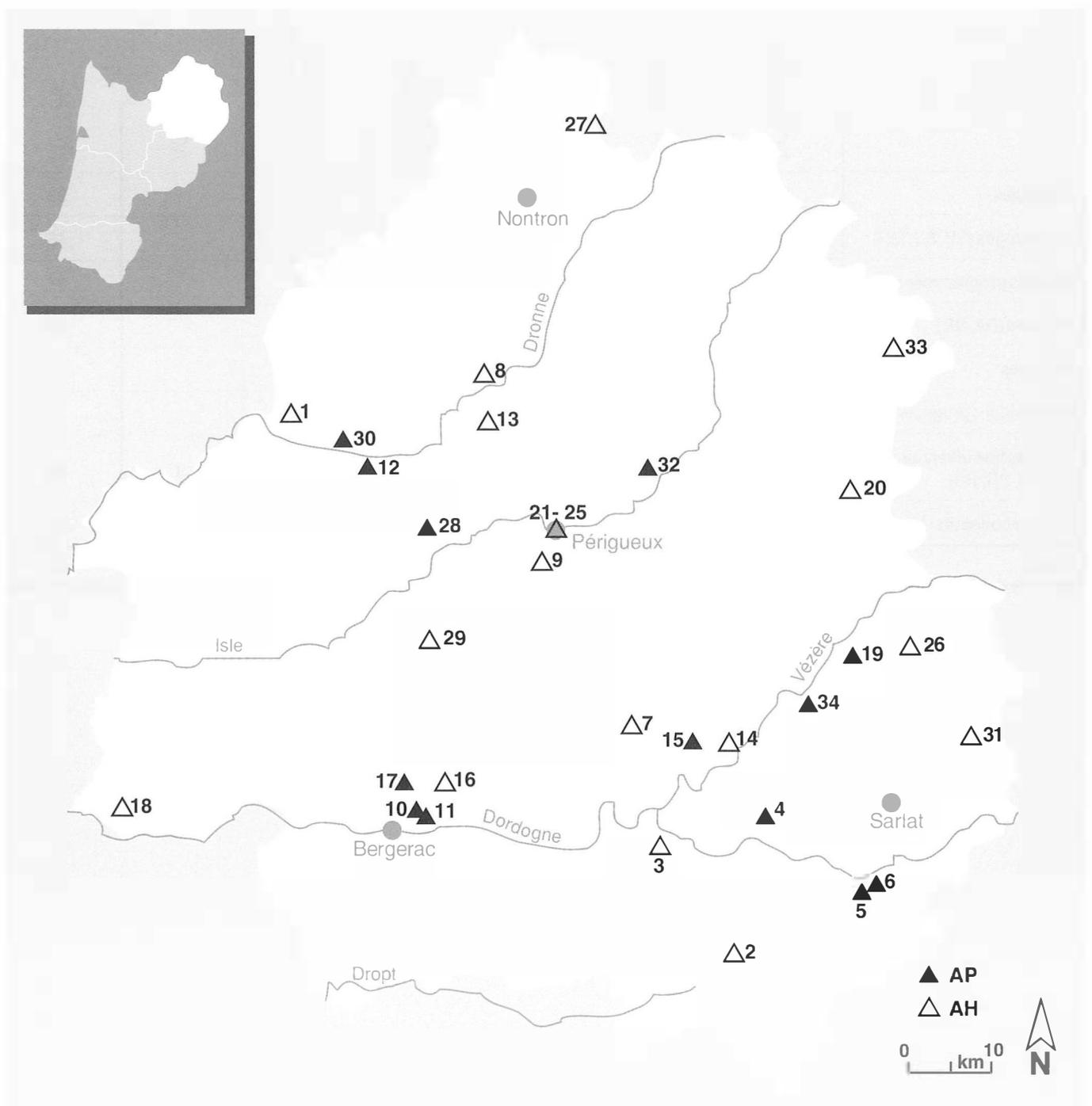
	DORDOGNE	GIRONDE	LANDES	LOT-ET-GARONNE	PYRENEES ATLANTIQUES	AQUITAINE	TOTAL
Sondages	12	2	2	1	11		28
Sauvetages (SP, SU, MH)	13	15	3	5	10		46
Fouilles programmées	9	0	2	2	4		17
Relevés (RA, RE)	6	1	1	0	2		10
Analyses	0	2	0	0	2		2
Prospections programmées	0	0	1	0	0		1
Prospection inventaire (PI, PA, PR, PS)	2	6	1	3	7	1	20
Projets collectifs (PC)						5	5
Total	42	26	10	11	36	6	129

AQUITAINE
DORDOGNE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 5



						Prog	Epoque	Ref. carte	P.
24/007/008/AH	ALLEMANS	Le bourg	Jean-Guy PEYRONY	AUT	RA	H 18	MED	1	20
24/035/006/AH	BELVES	L'Hôpital	Gilles SERAPHIN	AUT	SU	H 18	MED	2	20
24/068/002/AH	LE BUISSON-DE-CADOUIN	Abbaye de Cadouin	Anne METOIS	AFA	SD	H16	MED	3	21
24/068/002/AH	LE BUISSON-DE-CADOUIN	Abbaye de Cadouin	Gilles SERAPHIN	AUT	RA	H 16	MA	3	-
24/087/009/AP	CASTELS	La Berbie	Stéphane MADELAINE	MUS	FP	P 1	PAM/PAS	4	22
24/091/001/AP	CENAC-ET-SAINT-JULIEN	Grotte XVI	Jean-Philippe RIGAUD	SDA	FP	P 5	PAL	5	23
24/091/004/AP	CENAC-ET-SAINT-JULIEN	Grotte XIV	Jean-Luc GUADELLI	CNR	FP	P 1	PAL	6	23
24/092/001/AH	CENDRIEUX	Eglise	Hélène MARTIN	AFA	SD	H 16	MED	7	24
24/107/006/AH	LA CHAPELLE-FAUCHER	Eglise	Patrick MASSAN	AFA	SD	H 16	MED	8	33
24/138/001/AH	COULOUNIEUX-CHAMIERES	La Curade	Christian CHEVILLOT	AUT	SU	H 10	FE2	9	25
24/145/002/AP	CREYSSE	Barbas	Eric BOËDA	SUP	FP	P 4	PAL	10	26
24/145/004/AP	CREYSSE	Villazetta	Eric BOËDA	SUP	FP	P 7	PAL/NEO	11	27
24/145/004/AP	CREYSSE	Villazetta	Eric BOËDA	SUP	SD	P 7	PAL/NEO	11	27
24/154/001/AP	DOUCHAPT	Beauclair	Pierric FOUERE	AFA	SD	P 12	NEO	12	27
24/154/001/AP	DOUCHAPT	Beauclair	Pierric FOUERE	AFA	SU	P15	NEO	12	27
24/170/001/AH	EYVIRAT	La pomarède	C. GIRARDY-CAILLAT	SDA	SU	H 11	GAL	13	29
24/172/003/AH	LES EYZIES-DE-TAYAC SIREUIL	Château de Commarque	Gilles SERAPHIN	AUT	RA	H 17	MED	14	29
24/172/003/AH	LES EYZIES-DE-TAYAC SIREUIL	Château de Commarque	Anne METOIS	AFA	SD	H 17	MED	14	30
24/172/009/AP	LES EYZIES-DE-TAYAC-SIREUIL	La Micoque	Jean-Philippe RIGAUD	SDA	FP	P 3	PAL	15	32
24/224/006/AH	LAMONZIE-MONTASTRUC	Eglise	Patrick MASSAN	AFA	SD	H 16	MED	16	34
24/237/001/AP	LEMBRAS	Pombonne	Jean-Pierre CHADELLE	SDA	SU	P 5	PAL	17	34
24/237/001/AP	LEMBRAS	Pombonne	Jean-Pierre CHADELLE	COL	SU	P 4	PAL	17	34
24/289/003/AH	MONTCARET	Le Bourg	Frédéric BERTHAULT	SDA	SD	H 11	GAL	18	35
24/291/001/AP	MONTIGNAC	Lascaux	Norbert AUJOULAT	SDA	RE	P 8	PAL	19	36
24/302/001/AH	NAILHAC	La Razoire	Jean-Claude LEBLANC	EN	SU	H 19	MED/MOD	20	36
24/322/006/AH	PERIGUEUX	Rue des Bouquets	C. GIRARDY-CAILLAT	SDA	SU	H 1	GAL	21	39
24/322/007/AH	PERIGUEUX	Bertrand de Born	Dominique BONNISSANT	AFA	SD	H 1	GAL/MOD	22	38
24/322/007/AH	PERIGUEUX	Bertrand de Born	Dominique BONNISSANT	AFA	SU	H.1	GAL/MOD	22	38
24/322/086/AH	PERIGUEUX	Cité administrative	Sylvie RIUNE-LACABE	AFA	SU	H 1	GAL/MOD	23	37
24/322/089/AH	PERIGUEUX	33, rue Font Laurière	Patrick MASSAN	AFA	SD	H 1	GAL	24	40
24/322/089/AH	PERIGUEUX	33, rue Font Laurière	Patrick MASSAN	AFA	SU	H 1	GAL	24	40
24/322/090/AH	PERIGUEUX	Caserne Bugeaud	P. VAN WAEYENBERGH	AFA	SU	H 2	HMA	25	37
24/364/004/AH	St-AMAND DE COLY	La grotte de Male Coste	C. GIRARDY-CAILLAT	SDA		H 15	GAL	26	41
24/380/012/AH	St-BARTHELEMY-DE-BUSSIÈRE	Le Repaire	Guy PEYRONY	AUT	RA	H 18	MED	27	42
24/418/001/AP	St-GERMAIN-DU-SALEMBRE	La Croix de Fer	Christophe FOURLOUBEY	AUT	SU	P 5	PAS	28	43
24/422/003/AH	SAINT-HILAIRE-D'ESTISSAC	Le Bourg Est	Patrick MASSAN	AFA	SD	H 16	MED	29	44
24/460/001/AP	SAINT-MEARD-DE-DRONNE	Le Gros Bost	Claude BURNEZ	AUTRE	FP	P 12	NEO	30	44
24/516/004/AH	SALIGNAC-EYVIGNES	Eglise d'Eybènes	Patrick MASSAN	AFA	SD	H 16	MED	31	45
24/521/001/AP	SARLIAC-SUR-L'ISLE	Combe Saunière	Jean-Michel GENESTE	SDA	FP	P 5	PAS	32	45
24/526/001/AH	SAVIGNAC-LEDRIER	La Forge	Claude DUBOIS	AUT	RA	H 19	MOD/CON	33	47
24/531/001/AP	SERGEAC	Castelmerle	Jacques PELEGRIN	CNRS	FP	P 5	PAL	34	47

AQUITAINE
DORDOGNE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 5

ALLEMANS

Le Bourg

En 1995, un an après sa découverte par la voisine des lieux, une intervention est sollicitée par le Service régional de l'Archéologie afin d'effectuer le relevé topographique sur une cavité signalée dans le bourg d'Allemans.

Lors de sa découverte, l'affaissement mis au jour a été creusé à la pelle mécanique. Cette opération a partiellement endommagé une partie de l'accès. D'autre part, l'ensemble des déblais a été repoussé à l'intérieur de la cavité ce qui a gêné les diverses observations (notamment en ce qui concerne le sol). Ceci, cependant, permis de recenser une simple salle légèrement voûtée (6,60 m x 3,50 m pour 1,30 m de haut). Lors de l'intervention, des aménagements (alvéoles et banquettes) ont été décelés dans la partie sud de la

structure. Un certain agencement se dégage de l'examen du plan dressé, notamment dans la partie sud de la cavité. Il semble que nous soyons en présence d'une cave souterraine, sans doute liée à un ancien bâtiment de surface. Il convient de noter au passage que du mobilier a été découvert à l'intérieur de la cavité dont les parois sont en excellent état (fragments de poteries médiévales, déchets de cuisson métallurgique et des os — essentiellement du cheval). L'examen des déblais, rassemblés à l'intérieur de la salle, permet cependant de confirmer l'existence éventuelle d'un habitat ancien, en surface, aujourd'hui totalement disparu et oublié.

Jean-Guy Peyrony

BELVES

L'Hôpital

Le réaménagement total des locaux hospitaliers de Belvès a nécessité une lecture préalable des structures bâties composant l'édifice. Cet hôpital a réuni des bâtiments initialement distincts, appartenant au « fort », autrement dit à l'enclos seigneurial du *castrum* de Belvès. Ils sont implantés à l'extrémité de l'éperon rocheux constituant l'assiette du bourg castral. En dehors des bâtiments du XVI^e siècle et de la tour d'escalier protégée au titre des Monuments Historiques, l'examen

des maçonneries a permis de reconnaître un important tronçon d'enceinte médiévale dotée d'archères (XIII^e siècle ?), les vestiges d'une habitation médiévale ainsi que les traces d'une seconde habitation médiévale. Dans son état initial, la première habitation comportait au moins deux niveaux, le second présentant vraisemblablement une façade de pignon en pan de bois, encadrée par des têtes de murs latéraux. Les maçonneries de petits moellons assisés permettent de

l'attribuer à la fin du XIIe siècle ou à la première moitié du XIIIe siècle. Dans un second temps, le pignon en pan de bois de l'étage a été remplacé par une façade de pierre dotée au moins d'une fenêtre à colonnette et arcatures trilobées, d'un type attribuable à la fin du XIIIe siècle ou au début du XIVe siècle. Très fruste, le chapiteau porte un décor gravé évoquant des feuillages.

La seconde habitation ne subsiste que par ses soubassements dont la maçonnerie est identique au premier état de la maison précédente. L'ensemble de ces vestiges a été partiellement détruit ou défiguré par les travaux d'aménagement en cours.

Gilles Séraphin

LE BUISSON DE CADOUIN

Abbaye

Située entre la Dordogne et son affluent la Couze, dans un vallon encaissé de la forêt de la Bessède, l'ancienne abbaye cistercienne de Cadouin est aujourd'hui rattachée à la commune du Buisson. Sa construction remonte au début du XIIe siècle (elle est consacrée en 1154). Dès son origine, l'abbaye possède une relique (le Saint-Suaire) qui en fait un centre de pèlerinage important. Sa richesse va lui permettre au XVe et au début du XVIe siècles d'entreprendre une seconde campagne de construction du cloître et des bâtiments attenants. Seule l'église ne sera pas remaniée.

L'édifice, à quelques variantes près, reprend le plan classique des édifices cisterciens. L'église, située au nord, possède une nef à collatéraux, un transept peu débordant ouvrant sur un chœur terminé par une abside encadrée par deux absidioles. Accolé aux murs sud de l'église s'étend le cloître bordé à l'est par la salle capitulaire et, à l'ouest, par le logis des frères. Au sud du cloître se trouvent les bâtiments des convers dont le plan en U entoure une cour carrée limitée au sud par un ruisseau, le Bélingou.

Les travaux d'installation d'une auberge de jeunesse dans les anciens bâtiments des convers ont donné lieu à plusieurs opérations de diagnostic et de surveillance archéologique.

Elles ont permis de mettre au jour, dans le prolongement méridional de l'aile ouest du bâtiment, une salle anciennement voûtée d'un berceau brisé. Cette pièce fait 8 m de long sur 6 m de large et est fermée au sud par un mur de soutènement maintenant les terres du talus sur lequel elle est ancrée. Cette pièce, dont nous ne

connaissons pas la fonction, a plusieurs fois été remaniée. Il semble qu'à l'origine elle n'ait pas été voûtée et qu'elle ait eu une élévation supérieure. Son mur a été percé de deux baies qui sont contemporaines du voûtement. Ses ouvertures ont ensuite été partiellement murées. L'une d'elle a été transformée en soupirail, vraisemblablement lors de la construction de la tour d'escalier bâtie à l'angle nord-est de l'édifice. Une porte percée dans le mur sud permettait de communiquer avec l'aile ouest du bâtiment des convers communément appelé « le cellier ». La surveillance des travaux de décapage de cette aile a permis de dégager partiellement la voûte recouvrant le ruisseau qui s'écoule sous le bâtiment. Ils ont permis de mettre en évidence la présence de plusieurs niveaux de sol alternant avec des niveaux de remblais et d'argile grise. La surélévation du sol était sans doute destinée à remédier aux problèmes d'inondations que la présence du ruisseau aggravaient. Le mobilier découvert dans les niveaux remonte pour le plus ancien au XIVe et XVe siècles mais la surélévation successive du niveau du sol ne débute qu'au XVIIe siècle. Il est possible qu'à cette date les inondations aient été engendrées soit par la dérivation nouvelle du ruisseau, soit par le manque d'entretien du réseau hydraulique déjà existant... En dehors de ce bâtiment, plusieurs autres sondages ont été réalisés dans la cour des convers. Ils ont montré qu'à l'origine elle était vraisemblablement dallée et dotée d'un réseau de canalisations (caniveaux en pierre recouvert de dalles) très élaboré.

Anne Métois

CASTELS

La Berbie

La campagne 1995 fut entièrement consacrée à la poursuite de la fouille de l'aven, amenant le niveau actuel de profondeur à 6 m par rapport au plateau. Les relevés topographiques nous permettent d'estimer l'épaisseur du remplissage restant à environ 8 m avant d'opérer la jonction avec le cône d'éboulis de la grotte, également riche en vestiges osseux et ayant fourni quelques artefacts lithiques (cf. bilan scientifique 1992).

L'assemblage faunique connu actuellement fait état d'un nombre minimum d'individus de 52 répartis en 14 espèces différentes pour 1912 restes déterminés. L'unique niveau paléontologique de l'aven est composé des espèces mammaliennes suivantes : le Bison des steppes (NMI = 17), l'Hyène des cavernes (NMI = 6), le Renne (NMI = 4), le Cerf (NMI = 2), le Cheval (NMI = 1) et le Chamois (NMI = 1). La microfaune et l'avifaune, faiblement représentées, sont encore à déterminer. Nous citerons pour mémoire les taxons jusqu'alors répertoriés dans la grotte : Bison des steppes, Cheval, Renne, Mammouth, Rhinocéros laineux, Renard commun, Putois, Lièvre, Lapin, Choucas des Tours et Aigle Royal.

Malgré la fragmentation, parfois très poussée, de certains ossements, tous les éléments anatomiques sont représentés, de nombreuses et d'importantes connexions anatomiques étant fréquemment rencontrées.

Outre les vestiges lithiques, considérés comme moustériens, découverts dans la partie supérieure du remplissage de l'aven (stérile paléontologiquement) et ceux de la grotte, trois nouveaux éclats en silex, de facture anthropique, furent trouvés, cette fois-ci dans le niveau paléontologique. Bien que situés dans l'éboulis sec des bords de l'aven (et à ce titre pouvant procéder des effets de parois et provenir du niveau supérieur), ces éclats, comme les précédents, nous amènent à nous interroger sur le rôle tenu par l'homme dans ce site. Pour l'instant, l'observation du matériel osseux ne présente aucune trace de découpe ou de désarticulation et elle nous incite à une extrême prudence vis-à-vis d'une

éventuelle influence humaine sur cette accumulation osseuse.

De même, la présence de l'Hyène des Cavernes, pourtant nettement affirmée (6 individus dont 4 très âgés, un jeune adulte et un fœtus), ne nous permet pas non plus de considérer ce carnivore comme agent responsable de la concentration osseuse. La très faible proportion d'os mâchonnés (seulement 7 sur 1912) nous amène effectivement à écarter l'éventualité du repaire.

A notre avis, l'hypothèse de la chute accidentelle des animaux due au fonctionnement de l'aven comme piège naturel semble être la plus vraisemblable pour expliquer la formation de ce niveau paléontologique.

Par ailleurs, une date C14 de $33\,220 \pm 270$ ans (Gif-sur-Yvette), récemment obtenue, situe ce remplissage à la période de transition entre le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur, en contemporanéité possible avec les cultures du Castelperronien et de l'Aurignacien ancien (représentées, entre autres, à la grotte XVI, à Roc de Combe, au Flageolet I), voire avec du Moustérien tardif (ex. : Camiac) ainsi qu'avec le site paléontologique corrézien de Jaurens, assez proche géographiquement.

La date obtenue confirme de ce fait l'hypothèse déjà émise d'une mise en place secondaire des artefacts moustériens retrouvés au sommet du remplissage. Ceux-ci peuvent effectivement correspondre à des objets anciennement abandonnés aux abords de l'aven avant d'être réunis par colluvionnement (un fort concrétionnement en témoigne) dans la faible dépression sus-jacente au remplissage étudié.

L'assemblage faunique rencontré et les observations intraspécifiques, outre leur contribution intéressante à l'étude des populations concernées, apparaissent tout à fait conformes à l'attribution chronologique et participent ainsi à une connaissance plus approfondie du contexte paléoenvironnemental des hommes du Paléolithique supérieur ancien.

Stéphane Madelaine

CENAC ET SAINT-JULIEN

Grotte XIV

Les travaux que nous avons effectués cette année ont porté sur les niveaux inférieurs 12 et 14 de la zone centrale de la cavité ainsi que sur les niveaux "F et H" de la zone est et leur équivalent bréchifié "Brèches III et IV" dans la zone nord.

Les niveaux inférieurs ont encore livré de très nombreux restes d'Ours qui, outre leur petite taille, présentent encore les différents caractères primitifs déjà évoqués les années précédentes. Ainsi, par exemple, les portions pétreuses de temporal possèdent une morphologie particulière, quelque peu différente de celle des rochers des Ours de Déniger de Nauterie à la Romieu (Gers) ; l'entoconide des M1 inférieures, rarement tricuspidé, est le plus souvent presque monocuspidé avec un petit denticule vers l'avant. Enfin, les M3 inférieures sont très peu réniformes.

La faune identifiée dans les niveaux supérieurs — que nous avons principalement exploités cette année — nous oblige à vieillir la datation que nous proposons jusqu'à présent. En effet, ces niveaux nous livrent notamment de plus en plus de restes d'un petit canidé très proche de *Canis etruscus (mosbachensis)* (nous ne rentrerons pas ici dans le débat *Canis mosbachensis* - *Canis etruscus*) et beaucoup plus petit que le Loup mindel/rissien. De plus, le reste de la faune (Panthère, petit Lynx, *Meles meles atavus*,...) présente un net cachet ancien qui, compte tenu de l'écologie des formes représentées (Cerf, Chevreuil, Dicérorhiné,...), indique les stades 13 ou 15 de la courbe isotopique.

Nous rappellerons pour mémoire qu'il s'agit des niveaux qui ont livré des traces d'activités anthropiques (éclats de silex, débris de jaspe, traces de découpe sur un

métacarpe de Chevreuil) ce qui apporte quelques témoignages de la présence humaine ancienne dans cette région.

La présence de Thar nous indique que ces niveaux sont antérieurs au stade 6 (ce taxon est remplacé en Dordogne par le Bouquetin à partir du début de ce stade), ce qui vient d'être confirmé par la datation U/Th de deux échantillons du plancher stalagmitique qui scelle les niveaux supérieurs de la grotte (Y. Quinif, Mons) :

haut : XIV-95 (2) 99500 ± 8800 / -8100 ans ($^{230}\text{Th}/^{232}\text{Th}$ faible)

bas : XIV-95 (3) 124500 ± 7600 / -7100 ans.

Les études géologiques sont en cours (J.-P. Texier) mais d'ores et déjà on peut noter que trois processus dynamiques ont agi dans cette grotte :

- fluviatile (ensemble inférieur = c.6 à 21) niveau de base proche de la grotte !

- débris-flots (ensemble moyen = Br.I à IV et c.F, G, H)

- ruissellement (ensemble supérieur = "plancher stalagmitique").

Les études palynologiques (D. Vivent) seront orientées vers les niveaux supérieurs car il s'avère que les niveaux inférieurs sont trop pauvres en pollens pour être étudiables.

Comme l'année dernière nous pouvons conclure sur une note optimiste, car la protection du site s'étant avérée efficace, nous pouvons enfin fouiller correctement les riches niveaux fossilifères que nous laissons à l'abri sous les brèches.

Jean-Luc Guadelli

CENAC ET SAINT-JULIEN

Grotte XVI

Un des objectifs majeurs que nous nous étions fixé en entreprenant les fouilles dans la grotte XVI était l'établissement d'une séquence chronostratigraphique complétant et précisant celles qui avaient été observées dans les sites voisins du massif du Conte et, plus généralement, en Périgord. Les dépôts quaternaires

constituant le remplissage de ce réseau karstique représentent une période allant des stades isotopiques 12 à 2 en quasi continuité, dont le contenu biostratigraphique et archéologique peut être ainsi défini et caractérisé dans de bonnes conditions. Les corrélations stratigraphiques qui sont alors possibles avec d'autres

types de dépôts (remplissages d'abris, dépôts superficiels ou fluviatiles...) permettent d'établir une séquence régionale de référence fiable et objective. Les résultats acquis à ce jour dans la grotte XVI ont notamment contribué à une meilleure connaissance des stades 3 et 2.

La variabilité des techno-complexes paléolithiques était un autre objectif initial de nos travaux dans la grotte XVI et, sur ce point également, les résultats sont satisfaisants. Comme semble l'indiquer les données acquises, les industries moustérienne, aurignacienne, gravettienne et magdalénienne de la grotte XVI représentent un faciès spécifique que nous essayons de mettre en relation avec des activités spécialisées.

Avec le développement des travaux de fouille, une problématique complémentaire a été formulée. La découverte d'une aire de combustion moustérienne nous a conduit à élaborer une méthode d'étude pluridisciplinaire dont les résultats, bien que préliminaires, sont importants pour la connaissance des techniques des Néandertaliens.

Malgré les difficultés rencontrées pour isoler et valider les ensembles archéologiques représentant la transition du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur, nous

sommes en mesure d'en préciser le cadre chronologique. La « leptolithisation » des industries du Paléolithique moyen semble s'être effectuée selon des modalités différentes dans une aire géographique limitée. De plus en plus, le schéma linéaire généralement proposé tend à être remplacé par un modèle buissonnant dans lequel une chronologie plus détaillée jouera un rôle essentiel pour la compréhension de cette période.

La variabilité techno-typologique des industries du Paléolithique supérieur que nous avons pu mettre en évidence régionalement semble indiquer une spécificité propre à chaque site dont il reste à définir les facteurs déterminants. Mais il devient de plus en plus évident que les variations diachroniques intrasites sont moins importantes que les variations synchroniques intersites (Rigaud 1995).

Enfin, la dynamique sédimentaire propre au milieu karstique nous a conduit à développer une réflexion et à mettre au point des méthodes analytiques destinées à définir et évaluer la signification culturelle des ensembles résultant du « constat archéologique ».

Jean-Philippe Rigaud

CENDRIEUX

L'église

L'intervention effectuée autour et à l'intérieur de l'église de Cendrieux, consiste en six sondages profonds (environ 2 m). L'église, sise au milieu du village de Cendrieux, à une altitude d'environ 229 m, s'appuie sur un substrat en limite du sidérolithique masqué par les sables du Périgord, d'une part, et le calcaire maestrichien d'autre part. Il existe très peu d'écrits concernant l'église de Cendrieux. C'est une ancienne chapelle castrale située dans l'enceinte du château, entourée d'un fossé-rempart. L'église de Cendrieux est implantée sur un lieu déjà ritualisé, comme en témoigne la présence de restes osseux d'individus encore en place sous les fondations de la bâtisse.

Plusieurs remarques d'ordre archéologique peuvent être faites à partir des observations réalisées. Ainsi, les six sondages ont permis de déceler la présence de plusieurs niveaux archéologiques contenant des vestiges de sépultures.

A l'intérieur de l'édifice, ainsi qu'à l'extérieur, on retrouve sensiblement la même organisation, avec des niveaux archéologiques en place à partir de 60 cm de profondeur sous le niveau carrelé actuel.

On remarque également que les pierres de soubassement du pilier du chœur portent les marques d'un feu intense. C'est également le cas des murs extérieurs de l'édifice où les traces d'incendie sont particulièrement visibles sur la façade ouest et le mur nord.

L'église a donc brûlé, peut-être au cours du XI^e siècle, avant la construction du clocher-donjon fortifié du XII^e siècle. Elle aurait ensuite été réaménagée et fortifiée. L'incendie de l'église incomberait donc vraisemblablement aux Anglais.

Cependant, ces remarques ne s'appuyant que sur des observations très fragmentaires du fait de la nature même de l'opération, elles n'ont valeur que d'hypothèse et sont à prendre avec beaucoup de prudence. Une éventuelle fouille ultérieure viendra soit les confirmer, soit les infirmer.

Par ailleurs, ces différents niveaux archéologiques ont été observés au cours des sondages. Ils n'excluent pas la possibilité d'existence d'autres niveaux.

Hélène Martin

COULOUNIEUX CHAMIERES

La Curade

L'*oppidum* de la Curade, plus connu sous le nom de « Camp de César », occupe un vaste plateau situé à l'ouest d'Ecorneboeuf qui domine l'actuelle ville de Périgueux. En fait, l'antique cité des Pétrucos occupe l'ensemble de ce plateau, de sa partie sud connue sous le nom de « Camp de César », à l'isthme côté nord appelé La Boissière, en passant par la zone centrale nommée La Curade.

Cet important site d'habitat est fortifié dans le secteur nommé Camp de César. Un puissant talus de terre protège, au nord et à l'ouest, un quadrilatère irrégulier de 875 m x 375 m de côtés. L'agger atteint encore par endroit de 4 à 6 m de hauteur avec une épaisseur d'une dizaine de mètres à la base. A l'est et au sud, le camp est simplement protégé par de très fortes pentes naturelles. Par contre, la partie nord, après la ferme de la Curade, point élevé où a été édifiée l'antenne de télévision, l'isthme est barré par deux remparts de terre au lieu-dit La Boissière.

C'est surtout depuis 1970, à la suite des travaux du lotissement de La Curade, que nous avons des renseignements plus précis. En effet, suite à ces travaux, plusieurs fouilles ont permis de mieux connaître la chronologie et l'appartenance culturelle du site. Actuellement, nous savons que le site d'habitat n'est pas installé avant la fin du II^e siècle av. J.-C. et qu'il va connaître une croissance dynamique essentiellement au cours de la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C. A l'heure actuelle, aucune découverte ne semble dépasser les années 40/50 av. J.-C., confirmant ainsi le déplacement de la capitale des Pétrucos dans la boucle de l'Isle, en plaine, dès cette période.

Une fouille a été réalisée dans le cadre de travaux de construction, elle se situe sur la parcelle n° 193, sise au sud de l'antenne de télévision et à quelques dizaines de mètres de l'ancienne ferme de la Curade dont l'exploitation agricole est attestée dès le XIII^e siècle de notre ère (Lo Curado). Cette parcelle occupe une zone plate située sur le versant est. C'est la première fois qu'une fouille est réalisée dans une zone aussi éloignée de l'agger septentrional. Elle est dans la zone de glacis comprise entre l'agger septentrional du Camp de César et le premier rempart qui barre l'éperon de La Boissière. Le décapage de la parcelle, a permis de mettre en évidence des structures en fosse qui se sont avérées

être des trous de poteaux. Six d'entre eux sont alignés et correspondent à la base d'une structure bâtie bien définie. Les autres sont plus difficiles à interpréter dans l'état actuel de la fouille. Malgré la très faible épaisseur de terre végétale, environ 0,20 m, nous avons eu la chance de trouver, encore en place, deux niveaux de sols antiques. Le plus récent correspond à la construction du bâtiment sur poteaux porteurs.

Cette fouille, a permis pour la deuxième fois la découverte d'une structure d'habitat en place à La Curade. Elle a également permis d'observer un réaménagement de cette zone dans une période très probablement postérieure de peu à 60 av. J.-C. Réaménagement qui est peut-être à mettre en relation avec les bouleversements de l'organisation du site au moment de l'édification du fameux rempart de terre qui va faire de cette ville ouverte un *oppidum* classique du monde celtique. La datation tardive, vers 60 av. J.-C., du réaménagement du site, est confirmée par le mobilier céramique contemporain de celui découvert dans le rechargement de l'agger septentrional et par les techniques de creusement et d'alignement des trous de poteaux dont on sait qu'elles sont mises en oeuvre dans les deux décennies qui précèdent la conquête romaine.

Le problème de l'installation des Pétrucos sur le plateau de la Curade reste donc entier. Si les fouilles et travaux que nous menons sur le site depuis 1974 ont permis de connaître approximativement sa date d'abandon (vers 50/40 av. J.-C.), nous ignorons encore à quelle période ils sont venus s'y installer exactement.

Christian Chevillot,
avec la collaboration de Laurent Bernard
et Wandel Migeon

- CHEVILLOT, C., DELSOL, J., et PIOT, C. Graffiti grec et timbres latins inédits sur amphores italiennes Dressel Ib au Camp gaulois de la Curade (Coulounieix-Chamiers). *Documents d'Archéologie Périgourdine* (A. D. R. A. P.) tome 9, 1994, p. 61-74, fig. 11.
- CHEVILLOT, C. Résultats d'une coupe dans l'agger septentrional du Camp de César à la Curade. Commune de Coulounieix-Chamiers (Dordogne). *Le 2^e Age du Fer en Auvergne et Forez, Université de Sheffield et Centre d'Etudes Foreziennes* (1979), 1982, p. 115-144, fig. 19.

C'7. Lors de prélèvements géologiques, nous avons trouvé de nouveau du matériel dont un hachereau. Cette pièce a été faite aux dépens d'un bloc naturel, dont le tranchant a été simplement délimité par deux grandes coches. Cette découverte confirme l'existence d'une couche archéologique très particulière. Nous serons amenés à reprendre ce secteur durant l'année 1996.

C'4 base. Cette couche n'a été que très peu entamée depuis 1994. Aussi nous est-il impossible de déterminer précisément le type d'industrie à laquelle nous avons affaire. Les quelques éléments que nous avons retrouvés méritent cependant d'être mentionnés.

Tout d'abord, nous avons retrouvé quelques pièces bifaciales en cours de réalisation, attestant, sans conteste, que nous sommes en présence d'une industrie bifaciale (peut-être de type acheuléen ?).

Mais le plus original est la présence de deux nucléus Levallois récurrents unipolaires extrêmement classiques. Leur position stratigraphique est sans ambiguïté ; ils se situent à la base du cailloutis C'4 pris dans l'argile C9. C'est la première fois que nous retrouvons clairement attestée l'utilisation du débitage Levallois dans sa forme récurrente.

Il est encore trop tôt pour nous prononcer avec plus de précision. Aussi pensons-nous concentrer une partie du travail à venir sur cette couche. Quelques silex brûlés nous permettraient, notamment, d'envisager de nouvelles datations. Cette couche fera l'objet d'une fouille extensive durant les années 1996-1997.

C'4 sommet. Cette couche a fait l'objet d'un début de prélèvement. Il n'est donc pas possible de se prononcer sur une éventuelle caractérisation. Néanmoins, nous avons rencontré plus d'une dizaine de bifaces sur une surface de moins de 2 m². Ces bifaces, très patinés sur les deux faces, sont techniquement biconvexes, aux extrémités pointues. Toutes ces pièces ont une même morphologie ce qui donne à l'ensemble de la couche une homogénéité qu'il est difficile de percevoir lors de la

fouille puisque cette couche se situe au toit du cailloutis et se confond souvent avec lui. La datation d'un silex brûlé a donné un âge de 239 ± 77 kans.

C'3 base. Nous avons ouvert 11 m² supplémentaires en 1995, atteignant une superficie totale — fouillée — de 39 m². Dans sa partie sud, cette couche présente un pendage important, rarement rencontré. Ce pendage anticipe de plus de 6 m la rupture de pente. Alors que dans la couche sus-jacente C'2 épouse le même pendage que la couche C'3 base, une nouvelle couche archéologique semble apparaître. Trop peu d'éléments ont été ramassés pour donner une quelconque attribution culturelle à cette nouvelle couche. Sur 38 m², la couche C'3 a livré 1 516 outils dont 1 296 outils sur éclats, 163 pièces bifaciales et 52 nucléus.

■ *Barbas III*

Nous avons poursuivi le décapage de la surface aurignacienne atteignant 100 m². Cette surface présente une distribution discontinue du matériel. De nombreuses concentrations ont été individualisées délimitant des espaces vides de plus de 4 m de diamètre. Les analyses technologiques et les nombreux remontages effectués montrent que trois schémas de débitage de lames sont présents. Chacune de ces modalités est liée à un module de lames. Par ailleurs, il semble que les plus grandes lames ont été produites en un seul endroit alors que les autres sont réparties de façon moins spécifique. Les remontages ont montré que chaque amas est composé d'au moins trois débitages. L'analyse microstratigraphique de leur dépôt a montré qu'ils étaient peu perturbés sur le plan spatial et respectaient l'ordre de dépôt.

A la base du grand amas de lames, nous avons retrouvé des éclats de cortex dont certains ont été « grattés ». Etant donné la qualité du cortex, ce grattage ne semble pas lié à un aménagement technique avant débitage. De plus, associée à ces matériaux, nous avons retrouvé une perle en stéatite de 1 cm de diamètre.

Eric Boëda,
Ortega Illuminada

CREYSSE

Villazetta

Le sondage de Villazetta se situe sur la commune de Creysse, à 5 km à l'est de Bergerac, en plein coeur du Bergeracois. Ce site de plein air du Paléolithique supérieur est installé sur la rive droite de la basse terrasse de 15 m de la vallée de la Dordogne, à 300 m du cours actuel de la rivière. Les sites de Barbas et de Canaule, situés sur un replat structural de la vallée de la Dordogne, dominant de plus de 35 m le site de Villazetta. Ce site se trouve à proximité du gisement du Paléolithique supérieur de plein air de l'Usine Henri. Les fouilles de l'Usine Henri par J. Guichard, en 1968, et les sondages en 1995 des parcelles de la basse terrasse de Tiregand ont montré que cette terrasse a été largement occupée pendant le Pléistocène supérieur et l'Holocène.

Une série de trois sauvetages, de 1993 à 1995, nous ont permis d'ouvrir une surface de 42 m² et de mettre en évidence douze niveaux archéologiques sur 4 m d'épaisseur : un niveau néolithique Co et onze niveaux du Paléolithique supérieur : Magdalénien Cao, Ca, Ca1 ; Périgordien supérieur Cb, Cb2, Cb3, Cc ; Périgordien supérieur (?) Cc1, Cc2, Cc3 ; Châtelperronien ou Aurignacien (?) Cd.

■ Géologie

Les analyses menées par F. Sellami et N. Fédoroff ont montré que l'ensemble des dépôts témoigne de cycles répétitifs. Ces cycles débutent par un remaniement des sols antérieurs et un colluvionnement. Ils se poursuivent par une phase de pédogenèse de type alluvial. La durée de ces cycles est à préciser mais elle est apparemment courte. Ils aboutissent à un comblement progressif de la vallée de la Dordogne.

■ De la faune

Le niveau périgordien Cc a livré des vestiges de faune relativement bien conservés en périphérie de deux concentrations : os long, dent et mandibule (Christophe Griggo, UMR 99.33, Bordeaux) : *Bison priscus* et *Ranfiger tarandus*.

■ Des faciès culturels différents

Un niveau néolithique avec de nombreux tessons de poteries et du matériel lithique a été retrouvé au sommet de la séquence. L'attribution culturelle est en cours pour plusieurs niveaux du Paléolithique supérieur. Celles que nous avons faites reposent sur quelques arguments typologiques et techniques. Les niveaux les plus riches Cao, Ca, Ca1 et Cb, Cc ont été attribués à du Magdalénien et du Périgordien supérieur. Mais cela devra être confirmé par d'autres matériaux. En effet, malgré la forte densité de matériel nous ne disposons que de très peu de fossiles directeurs.

Les couches inférieures n'ont pas encore pu être complètement identifiées mais il est indéniable que pour certaines d'entre elles il s'agit d'industries du Paléolithique supérieur de texture technique différente du niveau périgordien sus-jacent. Si tel est le cas, nous pourrions disposer de niveaux Aurignaciens ou Châtelperronien.

■ Des niveaux anthropiquement interprétables

Le niveau néolithique et les niveaux périgordiens sont analysables sur le plan spatial.

Des traces de foyers ont été mises au jour dans le niveau néolithique.

Deux niveaux périgordiens présentent de nombreux remontages en situation technique. L'un témoigne d'un atelier de taille anthropiquement parfaitement interprétable. Le second présente un amas dense (1 800 pièces au mètre carré) avec des éléments sélectionnés et triés. Les perturbations post-dépositionnelles, si elles ont eu lieu, n'ont pas été suffisamment importantes pour enlever du sens aux artefacts présents. Nous pouvons donc envisager une analyse comportementale pour au moins deux couches périgordiennes.

Eric Boëda
Sandrine Henry

DOUCHAPT

Beauclair

Le site de Beauclair, sur la commune de Douchapt, avait déjà été repéré en 1990 lors de l'aménagement d'une retenue d'eau artificielle en bordure de la rivière. Une intervention du Service régional de l'Archéologie

d'Aquitaine avait alors mis au jour dans les alluvions des vestiges mobiliers très bien conservés attribués à la culture arténacienne, sans toutefois pouvoir les associer à des structures. L'habitat se trouvait en fait à proximité

immédiate, en sommet de terrasse würmienne, dans un secteur un peu plus abrité des crues.

Le décapage d'une surface d'environ 5 000 m² a montré les traces de deux grands bâtiments se recoupant, l'un de 18 x 65 m, l'autre de 20 x 50 m. Le plus petit est le plus ancien.

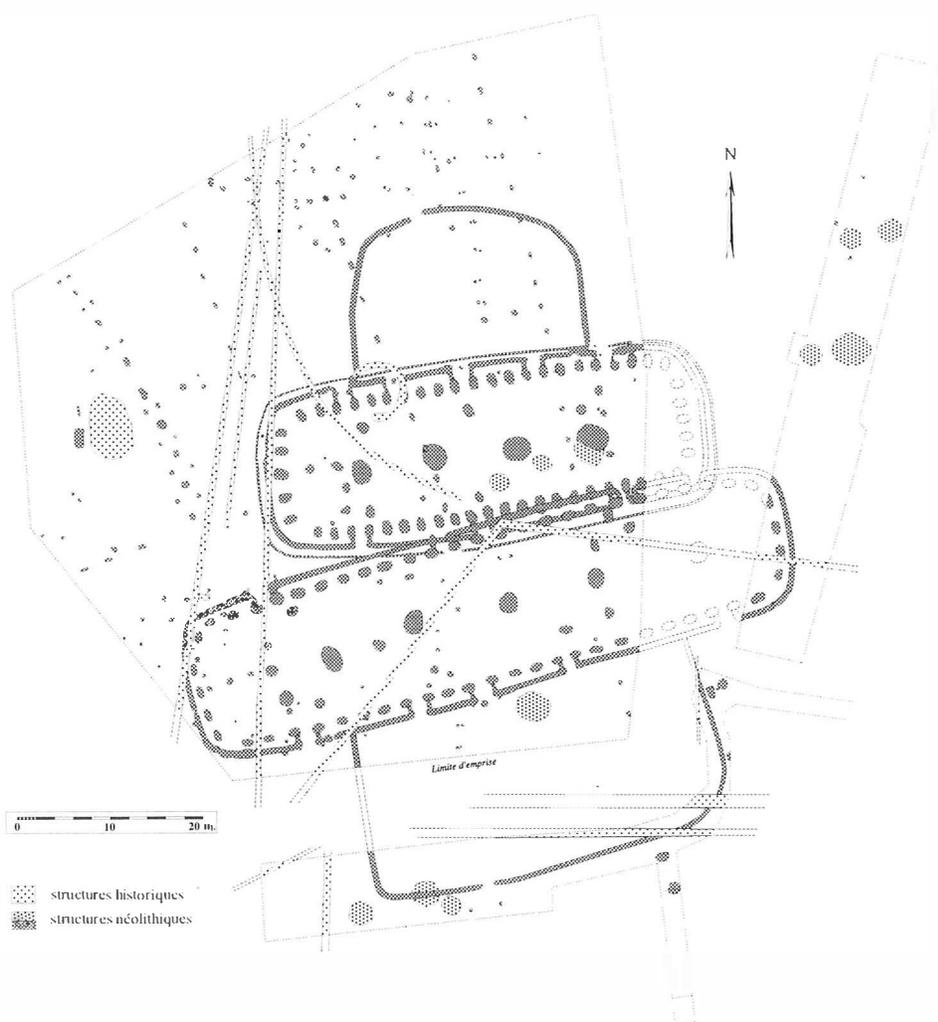
Tous deux présentent une architecture semblable. Au centre, une rangée de poteaux d'environ un mètre de diamètre, calés dans des fosses de deux mètres de large sur au moins 1,60 m de profondeur, soutenait la faîtière. Sur les côtés, la charpente reposait sur une ceinture de plus de cinquante poteaux périphériques, de diamètre moindre et régulièrement espacés. Chaque bâtiment est fermé par un mur de poteaux de 30 à 40 cm de diamètre, jointés au torchis, dont les fragments brûlés ont été retrouvés dans les tranchées de fondation. Ils prennent ainsi une forme rectangulaire plus ou moins allongée, à angles arrondis. Les entrées sont multiples, ouvertes sur les grands côtés, plusieurs donnant sur un enclos latéral, lui-même ouvert sur l'extérieur par une interruption unique et étroite.

A ces constructions gigantesques sont associés des alignements rayonnants de trous de poteau, cloisonnant l'extérieur en plusieurs parcelles allongées.

Les niveaux de sol ont été érodés et seuls les remplissages de fosses de calage ont donné les arguments de datation. Bien qu'assez mal conservée, la céramique, par ses anses nasiformes et les quelques tessons décorés, s'intègre parfaitement dans le style arténacien. L'industrie en silex comprend des armatures à ailerons et pédoncule équarris et des couteaux foliacés, et suggère probablement une phase finale de cette culture, autour de 4 000 ans B.P. (non calibré). Le sédiment très acide du substratum n'a pas permis la conservation de la faune.

Les éléments de comparaison restent assez rares dans l'ouest de la France. Ce n'est que très récemment que de telles structures, le plus souvent repérées lors de prospections aériennes, ont été rapportées au Néolithique final. Le grand bâtiment d'Antran, dans la Vienne, attribué dans un premier temps au début de l'Age du Fer puis vieillie au Néolithique final sur la foi des datations C14, est la seule structure fouillée à ce jour, comparable sur le plan architectural.

Pierrick Fouéré



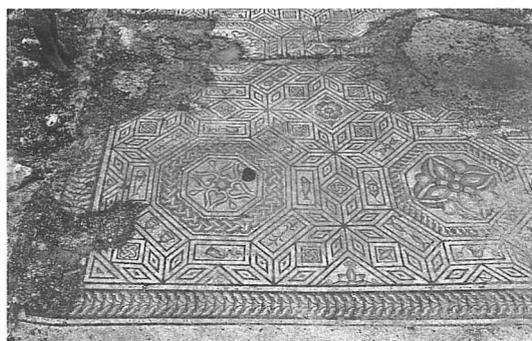
Douchapt, Beauclair.

EYVIRAT

La Pomarède

Une mosaïque a été découverte à l'occasion de travaux de labours, dans un champ au nord de Périgueux. Une surface d'environ 25 m² était conservée dans une pièce de 40 m² parmi d'autres salles dont l'une était chauffée par hypocauste. Ces vestiges appartiennent à une *villa* qui a livré, depuis 1954, de nombreux fragments de tuiles, de céramiques et fûts de colonnes. Les sondages réalisés ont permis de dater l'abandon des structures de la fin du III^e siècle ap. J.-C.

La bordure extérieure est composée d'un guillochis interrompu. Le champ est couvert d'un nid d'abeilles déterminé par une composition d'étoiles à huit losanges



Vue d'ensemble.



Détail : Dauphin.

encadrant des octogones entourés de rectangles. Ces neuf grands octogones semblent symétriques et présentent au moins trois types de remplissage.

Cette mosaïque se distingue par la richesse du décor des rectangles (végétaux, poissons, dauphins, canthares). Elle présente la même trame que l'on retrouve sur les panneaux exposés au Musée du Périgord et découverts dans les *domus* de Périgueux. Ce groupe de pavement offre des liens étroits avec ceux de la vallée du Rhône, et plus spécialement Vienne, et paraît dater de la deuxième moitié du II^e siècle au début du III^e siècle.

Claudine Girardy-Caillat

LES EYZIES

DE TAYAC

SIREUIL

Château de Commarque

L'étude du site de Commarque a été réalisée à l'initiative du World Monuments Fund, préalablement à l'engagement d'une opération d'aménagement auquel cette association apporte son concours financier. Cette nouvelle approche du site s'est appuyée sur un relevé précis des structures conservées et une étude de la stratigraphie des maçonneries qui a permis d'établir la chronologie relative de chacune des constructions, prises séparément. L'étude formelle, qu'il s'agisse de l'analyse stylistique ou de celles des procédés constructifs a permis, pour sa part, par référence au contexte architectural local, de proposer à titre d'hypothèse un

cadre chronologique pour l'ensemble des structures conservées à l'exclusion des cavités et des habitats troglodytiques qui n'ont pas été abordés ici. Une recherche documentaire concernant les lignages qui ont occupé le site au Moyen Age, notamment les Beynac et les Commarque a complété l'étude archéologique. Parallèlement, des sondages ont été effectués préalablement au décapage des fossés isolant le site. Ils se sont révélés stériles.

Les résultats de cette approche ont conduit à réviser radicalement l'interprétation des vestiges, jusqu'à présent considérés comme ceux d'un château fort classiquement

précédé d'une basse-cour. Cette organisation du site correspond en fait à la phase terminale d'aménagement, située entre la fin du XVI^e siècle et les premières décennies du XVII^e siècle. Elle s'est substituée par phase successives à un ensemble plus complexe, présentant les caractéristiques d'une agglomération castrale et dont les plus anciens éléments peuvent être attribués au milieu ou à la seconde moitié du XII^e siècle. Cet ensemble complexe, que l'on pourrait qualifier d'enclos seigneurial par analogie avec les enclos abbaciaux ou canoniaux, était composé originellement d'un repaire seigneurial dominant, comportant une tour et un logis distincts et de plusieurs maisons fortes ou maisons-tours rassemblant les fonctions seigneuriales et domestiques dans un volume unique. Chacun de ces repaires, correspondant apparemment à un lignage distinct, était inclus dans des enclos particuliers juxtaposés et disposait de ses fossés, défenses et accès propres. Cet enclos seigneurial a été la composante principale d'un *castrum* comprenant également une chapelle et un habitat subordonné composé pour l'essentiel d'installations semi-troglodytiques. Un logis extérieur à l'enclos constitue l'unique vestige d'une possible *villa* qui l'aurait précédé. Cet ensemble paraît avoir peu évolué avant le milieu ou la seconde moitié du XIV^e siècle. A cette époque, les regroupements de lignages ont abouti à la formation de deux enceintes adjacentes, complémentaires ou antagonistes : le « château de Commarque », possession des Beynac et la « maison noble », possession des Commarque. Les bâtiments des deux sous-ensembles regroupés autour de leurs cours, paraissent s'être développés par absorption des autres entités désertées. L'unification du

site s'est finalement opérée en faveur du château qui a pu disposer au XVII^e siècle d'une basse-cour, implantée sur vestiges arasés des autres maisons nobles.

Le château proprement dit date pour l'essentiel de la seconde moitié du XIV^e siècle, époque à laquelle furent édifiés le donjon, l'enceinte et la grande salle voûtée à partir de bâtiments préexistants. Ces derniers consistaient en un logis et une tour quadrangulaire, résultant elle-même de la reconstruction dans le courant du XIII^e siècle d'une tour primitive à peine plus ancienne, partiellement détruite à l'occasion d'événements que l'on peut situer autour de 1200. La « maison noble » de Commarque subsiste par son enceinte particulière et sa maison-tour attribuable pour l'essentiel au XIII^e siècle. L'enceinte de la « maison noble » comporte les traces de nombreux remaniements échelonnés au XIII^e au XVII^e siècles. Une autre maison-tour établie sur le rebord de l'escarpement, caractérisée par ses contreforts plats et ses baies en plein-cintre, constitue l'édifice le plus ancien du site et peut être attribuée au XII^e siècle. Elle a disposé au XVI^e siècle de son enceinte particulière. Les vestiges de cinq autres maisons-tours ou maisons nobles sont identifiables. La chapelle castrale, partiellement romane, a été remaniée d'abord au XIII^e siècle, époque à laquelle elle a été agrandie et associée à l'une des portes du site castral, puis dans la seconde moitié du XIV^e siècle, époque à laquelle elle a été voûtée.

Un chandelier en cuivre doré à décor de ciselures, peut-être médiéval, a été découvert à l'occasion des débroussaillages.

Gilles Séraphin

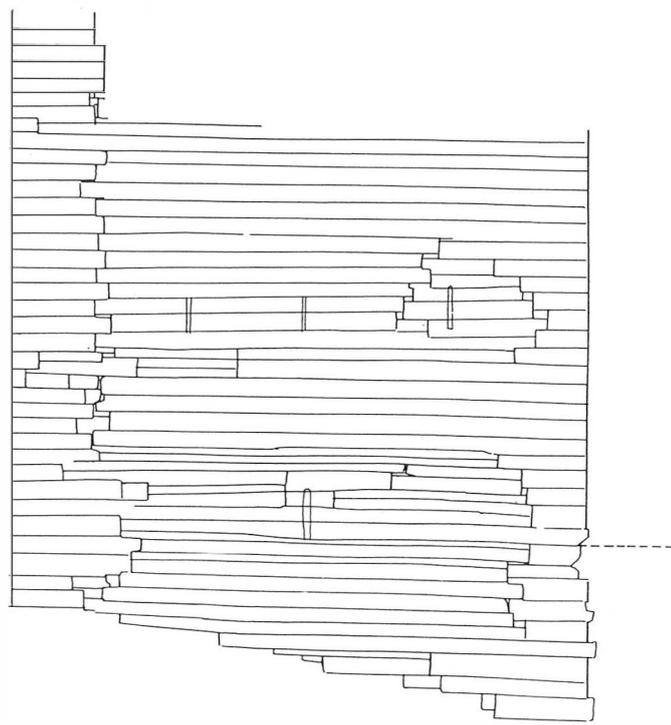
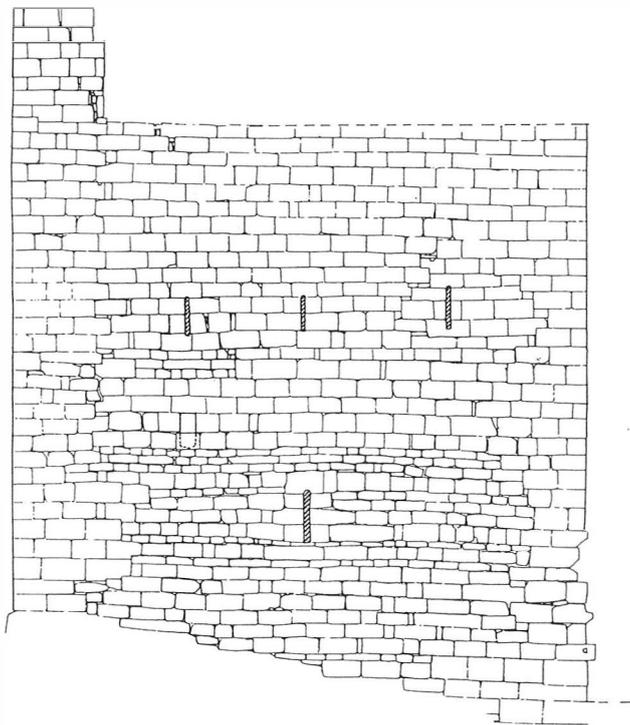
LES EYZIES
DE TAYAC
SIREUIL
Château de Commarque

Le propriétaire du château ayant projeté un curage des fossés de la forteresse, un diagnostic archéologique a été entrepris.

Douze sondages ont été réalisés. Le diagnostic du fossé occidental s'est révélé négatif ; il semble qu'il ait fait l'objet d'un curage récent (lors de la dernière guerre). Par contre, les sondages du fossé méridional ont permis de mettre en évidence une extraction de calcaire. Plusieurs fronts de taille ont été dégagés ; ils étaient recouverts de remblai d'argile et de déchets calcaires. Aucun élément mobilier n'a été découvert. Par conséquent, nous n'avons pas la possibilité de placer cette

exploitation dans son contexte chronologique et donc de l'intégrer à l'histoire du château. Il est probable que l'exploitation du calcaire s'est faite de façon contemporaine au creusement du fossé, ou lors de l'abandon de celui-ci comme pourraient le faire penser les fronts entamant, par endroit, sa paroi sud. Le diagnostic a aussi permis de mettre en évidence la présence d'un fossé creusé autour du village, indépendamment de celui qui borde la basse-cour du château.

Anne Métois



La maison-tour dite de Commarque, à l'entrée du fort castral, étude de l'élévation sud.
A gauche : relevé de parement.
A droite : analyse des assises mettant en évidence la stratigraphie de la construction.
Dessin, G. Séraphin, 1995.

LES EYZIES DE TAYAC SIREUIL La Micoque

Le gisement de la Micoque, site éponyme du Tayacien et du Micoquien a fait l'objet de fouilles intensives au début du XX^{ème} siècle. Des travaux limités plus récents (Laville et Rigaud 1969) ont montré la nécessité d'une révision de la stratigraphie anciennement établie et une redéfinition des industries sur des bases technotypologiques nouvelles. En effet le terme Micoquien a été largement employé pour qualifier des séries lithiques d'Europe centrale qui semblaient largement différer de celles qui provenaient de la Micoque. Parallèlement, restait à définir plus précisément le Tayacien, connu uniquement par les fouilles anciennes de la Micoque ou de Fontéchevade. De même se posaient de nombreux problèmes d'ordre géologique (caractérisation du type de gisement, du milieu et de la dynamique sédimentaire, stratigraphie), faunistique (détermination spécifique et taphonomique), chronologique (aucune datations n'avaient été faites sur ce site). Des fouilles nouvelles furent donc entreprises en 1985 pour rechercher des éléments de réponse à ce qui précède. Elles se sont achevées en 1995.

Principaux résultats préliminaires

■ **Stratigraphie** (Travaux J.-P. Texier et P. Bertran)

A la suite des travaux de fouille, des observations lithostratigraphiques et des analyses micromorphologiques, la séquence de la Micoque, habituellement considérée comme des dépôts de pied de falaise, s'est révélée constituée de dépôts fluviatiles qui ont été mis en relation avec les formations de même type de la vallée de la Vézère et ainsi replacée dans un cadre chronologique régional (Travaux de J.-P. Texier).

Le niveau N, qui se trouvait au sommet de la séquence et qui n'était plus visible sur le témoin des fouilles anciennes, contenait le Micoquien. A la faveur de sondages réalisés dans la zone sud du site, nous avons pu identifier des dépôts dont les caractéristiques sédimentaires et la position topographique, sinon stratigraphique, permettait de les considérer comme de probables équivalents du niveau N. Ces dépôts contenaient à leur base, sur quelques m² seulement, une industrie lithique relativement pauvre (Micoquien ?). Or l'analyse macro et microscopique de ces sédiments n'a révélé aucune signature d'action périglaciaire. Ils datent donc vraisemblablement de l'Holocène et peuvent être considérés comme en position secondaire. S'ils correspondent réellement au niveau N nous sommes

autorisés à remettre en cause la position chronologique de l'industrie micoquienne de la Micoque.

■ **Datations radiométriques**

Au vue des résultats de plus de 30 datations radiométriques (ESR) nous pouvons attribuer les âges suivants aux principaux niveaux archéologiques :

Couche L 2/3	280 Ka (H. Schwarcz)
	290 Ka (C. Falguère)
Couche K	315 Ka (-)
Couche H 3	340 Ka (-)
Couche Es	400 Ka (-)

■ **Biochronologie et paléoenvironnements** (travaux F. Delpech)

A partir d'un décompte encore provisoire des restes osseux (4 643 pièces répertoriées et enregistrées dans un fichier informatisé), il apparaît que, dans tous les niveaux, la richesse taxonomique est faible. Le nombre de taxons identifiés dans le gisement varie de 1 à 6 (6 dans la couche E, 2 dans la couche F, 5 dans la couche H, 3 dans la couche I, 3 dans la couche J, 1 dans la couche K et 4 dans la couche L). Aux côtés du Cheval largement dominant, on trouve le Renne, les Bovinés, le Cerf, *Equus hydruntinus?*, un Rhinocerotidé ainsi que 2 carnivores, le Loup et un Ours, et un Lagomorphe : le Lapin. Tous ces taxons ne sont pas présents dans chaque couche mais la variabilité rencontrée est liée à la taille de l'échantillon et l'on peut admettre que chaque niveau livre la même association dominée par le Cheval. Ce Cheval est une forme de grande taille proche de la forme type de Mosbach du Pléistocène moyen. *Equus caballus moshanchensis* moins évolué que la forme type de la fin du complexe rissien (fin du stade 6), *Equus caballus piveteaui*, représenté dans la grotte Suard, à la Chaise de Vouthon (Charente) et dans les niveaux acheuléens de Combe-Grenal à Domme (Dordogne) (Prat, 1968; Guadelli; 1987).

Une proposition de chronologie relative, fondée sur les données biostratigraphiques, place les couches E à L 2/3 de la Micoque dans la même biozone qu'un certain nombre de gisements du Sud-Ouest de la France (Delpech, Geneste, Rigaud et Texier, 1995). Parmi ceux-ci on peut citer Fontéchevade en Charente (couche E) le Pech de l'Aze II en Dordogne (couches 6 et 7), la Grotte Vaufrey en Dordogne (couches XI milieu à V).

L'étude taphonomique est en cours. Le faible nombre de restes de carnivores ainsi que l'absence de traces

imputables à leur activité suggèrent que les carnivores n'ont joué de rôle ni lors de l'introduction des proies dans le site, ni lors de la modification de ces proies. C'est l'homme qui est le seul responsable de l'apport du gibier et de son traitement.

Pour les ensembles les mieux conservés (couches E, H et L), il apparaît que les vestiges d'Equidés proviennent de toutes les régions du squelette, les os et les parties osseuses les moins denses comme les extrémités d'os long et les os courts n'étant apparemment pas sous représentés. La couche E présente toutefois un degré de fragmentation des os longs beaucoup plus élevé que dans H et L. La recherche de traces éventuelles humaines est fortement limitée en raison de l'état de surface de la majeure partie des pièces. Quelques rares stigmates ont cependant été notés : ce sont des stries formées par des outils coupants qui, par leur position sur l'os, peuvent être interprétées, pour les unes comme des traces de décarnisation, pour les autres, comme des traces de découpe; des traces d'impact sur la diaphyse d'os long indiquent une volonté d'ouvrir la cavité médullaire. Il faut également noter la présence sur des diaphyses fragmentaires de zones piquetées et portant de courtes stries; ces pièces ressemblent à celles que Henri-Martin qualifiait de « retouchoir ».

■ Les industries lithiques

L'étude est en cours et une partie seulement de l'outillage a été étudié. Les industries des niveaux sous-jacents à N (L 2/3, K, H, E) montrent un schéma opératoire de débitage caractéristique de « L'Acheuléen méridional » de F. Bordes, dénommé depuis « système trifacial » par E. Boéda au vu du matériel de Pech de l'Aze II et de Barbas (Dordogne), simultanément à un débitage discoïde et un débitage de type clactonien (Bordes, Geneste, Boéda).

Jean-Philippe Rigaud
André Debenath

- DELPECH F., GENESTE J.-M., RIGAUD J.-Ph., TEXIER J.-P., 1995. Les industries antérieures à la dernière glaciation en Aquitaine septentrionale : chronologie, paléoenvironnements, technologie, typologie et économie de subsistance. *Paléo*, supplément n°1, 1995, p. 133-163.
- TEXIER J.-P. et BERTRAN P. Nouvelle interprétation paléoenvironnementale et chronostratigraphique du site paléolithique de la Micoque (Dordogne). Implications archéologiques. C. R. Acad. Sc., Paris, t. 316, pp. 1611-1617.

LA CHAPELLE - FAUCHER

L'église

Un projet de drainage périphérique partiel est à l'origine de cette opération de sondage-diagnostic, à l'ouest et à l'est de l'église.

Le bourg de La Chapelle-Faucher est situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Périgueux au bord de la rivière La Côte, affluent gauche de la Dronne.

L'église était à l'origine un prieuré bénédictin dépendant de l'abbaye de Charroux.

C'est une église romane qui se compose d'une nef, d'un faux carré sous une coupole de 4 m de diamètre, d'un chœur et d'une abside semi-circulaire. Au début du XVII^e siècle fut construite une chapelle sépulcrale, à contreforts biais, initialement dédiée à Saint Michel. Un clocher carré coiffe la coupole, couvert d'un toit à quatre pans et percé d'une baie sur chaque côté. La translation du cimetière doit être relativement ancienne car le cimetière actuel est déjà appelé ancien cimetière en 1895.

L'édifice est bâti sur le substrat rocheux rencontré 25 cm sous le niveau de sol actuel, au pied de la façade ouest.

Le creusement dans le rocher de la tranchée de fondation de cette élévation est nettement visible.

Devant le seuil, façade sud de la nef, deux niveaux de tombes bâties ont été observées. La première tombe, dont la base s'appuie sur le couvercle de la tombe sous-jacente, est à 0,25 m du niveau de sol actuel. Elle n'a été que partiellement fouillée et semble avoir servi d'ossuaire lors du transfert du cimetière. La cuve de la seconde tombe bâtie est maçonnée à l'aide de blocs de calcaire bien équarris et posés de chant. Le couvercle, dont le bloc oriental a été descellé pour permettre de déposer une réduction, est également lié par un mortier de chaux très fin. Le squelette, assez bien conservé, est en décubitus dorsal orienté Ouest-Est, les avant-bras croisés sur le bassin, un « pégau » datable de la seconde moitié du XIII^e siècle renversé sur le côté droit du crâne. Un creusement de 0,20 m dans le substrat a été nécessaire pour construire cette tombe bâtie.

Patrick Massan

LAMONZIE MONTASTRUC

L'église

En vue d'un drainage périphérique, une opération de sondage-diagnostic a été réalisée autour de l'église de Lamonzie-Montastruc.

Le village de Lamonzie-Montastruc est situé à 12 km à l'est de Bergerac, sur les bords de deux petits ruisseaux, le Caudou et la Luire, affluents de la rive droite de la Dordogne.

L'église est inscrite en 1974 sur l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques dans sa totalité (à l'exclusion du clocher dont la reconstruction est moderne). Elle est de style romano-byzantin et a la forme d'une croix latine.

Elle serait l'église d'un ancien prieuré uni au chapitre cathédral de Sarlat, ce qui semble être confirmé par les premiers noms de lieu : La Monzia (pouillé du XIII^e siècle), puis La Monsia (vers 1450). Sa construction aurait débuté au XII^e siècle.

De dimensions peu communes pour une église rurale, environ 35 m de long pour 14,5 m de large, elle se compose d'un chœur rectangulaire à chevet droit et d'une nef sans bas-côtés avec transepts peu développés.

Le cimetière paroissial était situé autour de l'église jusqu'à ce qu'une délibération du conseil municipal, en 1882, fixe le montant des concessions dans le nouveau

cimetière et autorise la translation des anciennes sépultures.

Les niveaux archéologiques rencontrés sont essentiellement représentés par des sépultures. Sépultures modernes enfouies à 0,55 m et 0,90 m dans les sondages creusés au chevet et au sud de la nef. Les squelettes orientés Ouest-Est, en décubitus dorsal, sont dans un bon état de conservation. Un chapelet de perles de verre lie les poignets de ces inhumations.

Des tombes bâties ont également été mises au jour dans le sondage du chevet et dans le sondage nord à 0,55 m et 0,25 m de profondeur par rapport au niveau du sol actuel. Seule la tombe du chevet a été fouillée. Son couvercle, scellé par un mortier de chaux, est aménagé en forme de croix, ce qui semble être un cas isolé en Dordogne. La cuve est réalisée à l'aide de blocs calcaires bien équarris, posés de chant mais non jointés. Une logette céphalique monolithe, en forme d'oméga, complète cette tombe. Aucun mobilier n'accompagne le squelette en bon état de conservation. Un niveau de remblai (?) datable des XII^e-XIII^e siècles recouvre partiellement cette tombe.

Patrick Massan

LEMBRAS

Pombonne

Sur la commune de Lembras, au lieu-dit Pombonne, des travaux aratoires profonds précédant la plantation d'un vignoble ont porté à l'affleurement des vestiges lithiques en deux concentrations principales installées sur les gîtes mêmes de matière première et attribuables au Paléolithique inférieur au sommet de la colline et au Paléolithique supérieur ancien à mi-pente au sud. Deux opérations de sauvetage urgent ont été conduites par le Service régional de l'Archéologie en collaboration avec le Service d'Archéologie du département de la Dordogne.

La première opération, au printemps 1995, a porté sur la concentration sud. L'ensemble des objets mis à l'affleurement dans cette zone a été recueilli, représentant plusieurs centaines de kilogrammes d'artefacts en silex

du Bergeracois. Un sondage a montré l'absence dans ce secteur de vestiges en position primaire. Toutefois, l'homogénéité culturelle mais surtout spatio-temporelle de l'ensemble peut être avancée sur des bases technologiques. En effet, la totalité des vestiges répond aux toutes premières étapes d'un schéma opératoire unique de débitage laminaire déjà identifié localement sur les sites aurignaciens de Champ-Parel II et III et de Barbas. L'étude technologique, réalisée en collaboration avec J.-M. Geneste, montre un ensemble archéologique remarquable par l'abondance des blocs abandonnés dès la phase d'initialisation.

La concentration nord, apparue seulement à l'issue des travaux, a livré un riche matériel attribuable au Paléolithique inférieur qui nous a été signalé par M. Boyer.

A l'automne 1995, une tranchée de reconnaissance géologique a permis la découverte de quelques objets groupés dans un contexte sédimentaire non perturbé par les travaux : un nucléus Levallois et un éclat associés à un biface. Ce type d'assemblage, tout autant que l'abondant matériel recueilli en surface, pourrait raisonnablement être rapproché des industries du Paléolithique inférieur de Barbas et de La Micoque. Toutefois, une situation chronologique plus précise n'est pour l'instant malheureusement pas envisageable autrement que sur des bases stratigraphiques. L'étude

géologique de J.-P. Texier montre que, si la probabilité de trouver un niveau en place demeure faible, il convient néanmoins de tester l'hypothèse.

La zone susceptible de renfermer de tels niveaux s'étend sur plusieurs centaines de mètres carrés et la conduite de nouveaux aménagements devra être précédée d'opération archéologique. A cette fin, la mise en place d'une surveillance régulière du site est souhaitable.

Jean-Pierre Chadelle

MONTCARET

Villa

La pose d'égouts sous la route qui longe la partie nord de la *villa* gallo-romaine tardive de Montcaret, site classé M.H., est à l'origine d'une opération de surveillance et de relevés archéologiques.

Les vestiges actuels de la *villa* montrent en effet à l'évidence que des structures se poursuivent au nord du site et nous avons déjà relevé, en 1989, la présence de murs au nord-est lors de la pose en souterrain du réseau E.D.F.

L'opération s'est déroulée en deux temps et a porté successivement sur la partie située au nord-ouest du site puis sur la partie nord-est de celui-ci.

Nous avons pensé un moment avoir trouvé au nord-ouest un piédroit de ce qui aurait pu être une entrée mais l'orientation de ce « piédroit » ne correspond pas à l'orientation générale des vestiges de la *villa*. Par ailleurs, le reste de la tranchée a révélé un matériel remanié (os en vrac, pierres, fragments de dalle).

Au nord-est, les travaux ont mis en évidence trois murs orientés nord-sud, prolongements vraisemblables des murs de la *villa*.

Le mur le plus à l'est apparaît dans la paroi nord de la tranchée mais pas dans la paroi sud. Si l'on veut raccrocher ce mur à celui de la *villa*, il faut alors envisager soit l'existence d'un passage à cet endroit, soit une destruction antérieure. Un deuxième mur nord-sud a été retrouvé à 0,85 m du niveau du sol actuel. Cet

élément est parfaitement aligné avec le mur est de la galerie à mosaïque, dite « mérovingienne », mais aussi avec les vestiges qui avaient été aperçus au nord de la route à 0,10 m seulement du sol actuel lors de la pose du réseau E.D.F. en 1989.

La troisième construction se trouve dans le prolongement du dernier mur sud-nord visible dans la partie fouillée de la *villa*. Aucun élément ne nous a permis de proposer une datation de ces structures.

Enfin, il nous a été donné de rencontrer quasiment dans le prolongement de la voie qui mène à l'église, une canalisation particulièrement soignée, faite de deux parements verticaux constitués chacun de trois blocs réguliers posés les uns sur les autres. Deux dalles horizontales forment la base et la couverture de cette canalisation. Ni la typologie de cette construction ni aucun autre élément ne nous permettent de proposer, là encore, une datation.

La surveillance de ces travaux aura ainsi confirmé la poursuite des vestiges vers le nord sans nous permettre, malheureusement, de proposer de nouvelles interprétations.

Frédéric Berthault

- FORMIGE, J. Fouilles de Montcaret, 102e congrès archéol. de France (Bordeaux-Bayonne, 1939), Paris, Picard, 1941, p. 182-195.

MONTIGNAC SUR VEZERE

Lascaux

Parallèlement aux activités « traditionnelles » de déchiffrement et de relevé du fonds iconographique du sanctuaire, nous avons défini autour de ce patrimoine de nouveaux axes de recherches. Certains ont trait plus spécifiquement à l'art pariétal de ce site (analyse macroscopique des pigments, étude des microformes de paroi, étude colorimétrique...) d'autres, comme ceux relatifs au milieu naturel ou à la recherche des matériaux colorants, se singularisent par un domaine géographique plus étendu, intégrant l'ensemble du bassin versant de la Basse Vézère, dans sa déclinaison karstique. Cette approche autorise la création de référentiels relatifs, en particulier, à l'évolution et à l'architecture des cavités, à la caractérisation morphologique et texturale des supports lithiques, à leur comportement sous l'action des différents altérages et à l'identification et la caractérisation des zones de collecte des matières premières. Ce fonds documentaire est à confronter avec celui issu des recherches menées sur le site même de Lascaux afin d'en extraire les points de convergence ou de mettre en lumière les éléments accentuant le contraste entre les différentes observations réalisées. Cette approche repose sur les étapes suivantes :

- identification, relevé et analyse des figures pariétales,
- analyse structurale des ensembles picturaux,
- caractérisation des pigments,
- analyse des supports lithiques,
- expérimentation sur la gravure et la peinture,

- recherche des gîtes à pigments,
- étude des formations endokarstiques de la basse vallée de la Vézère.

Au cours de l'exercice 1995, les figures de la paroi de gauche du locus du « Cheval Renversé » ont plus particulièrement retenu notre attention. Chaque entité graphique de ce dispositif a fait l'objet d'un enregistrement et d'un traitement qui traduit le relevé. Ont été pris en compte aussi bien l'aspect morphologique des représentations que technologique ou conservatoire. Une observation plus fine de certains tracés permet la ségrégation des différentes phases de construction du panneau, procédure que nous désignons par : analyse des superpositions.

Décompte des figures :

Figures animales	Figures schématiques	Stigmates d'activités
Equidés 2	Entités ponctuelles 4	En paroi 15
Equidés partiels 2	Entités linéaires 4	Sur banquette 6
Segment d'équidé 1	Entités surfaciques 3	
Total 5	Total 11	Total 21
Panneau [2.G.4]		Nombre d'entités 37

Norbert Aujoulat

NAILHAC

La Razoire

Le site de La Razoire a fait l'objet d'une fouille de sauvetage préliminaire aux travaux de réaligement et d'élargissement de la RD 704.

Une première intervention, par sondages à la tarière, a permis d'évaluer l'importance du site (extension, épaisseur et nature des dépôts). A partir de ces résultats, nous avons pu identifier des structures liées à des activités sidérurgiques.

Compte tenu du temps imparti pour la fouille et des particularités archéologiques du site, nous avons choisi

de privilégier la compréhension stratigraphique du gisement avant d'envisager les décapages extensifs. Ces derniers ont été effectués sur la moitié des structures, à partir de niveaux d'activités représentatifs, visibles sur les coupes.

La fouille a révélé l'existence de deux structures circulaires proches l'une de l'autre, ayant respectivement un diamètre de 14 et 20 cm, d'une hauteur maximale de 1,10 m. Au nord-ouest de celle-ci ont été retrouvés une zone où sont concentrés six puits et une sole de bas-fourneau arasé.

Les observations de terrain et les résultats des analyses ont permis d'identifier trois types d'activités :

- l'extraction du minerai de fer présent dans le sidérolithique, à partir de puits,
- le grillage du minerai sur des aires circulaires aménagées sur le lieu d'extraction,
- la réduction du minerai grillé en bas-fourneau, à proximité de la zone de grillage.

Un fragment de céramique portant un décor caractéristique, découvert dans l'une des structures, est attribuable à une période comprise entre le XIVe et le XVe siècle.

Les déchets (scories et fragments de minerai grillé) produits par ces activités ont été réexploités sous la forme de minières à partir du XVIIe siècle pour alimenter les hauts-fourneaux.

Une prospection de terrain et une recherche documentaire ont été entreprises après la fouille dans le but de replacer le site dans un contexte paléométallurgique plus large.

La sidérurgie extractive médiévale étant mal connue en Périgord, les recherches menées sur le site de La Razoire apportent des données importantes et nouvelles sur cette partie de la chaîne opératoire.

D'autre part, elles ont démontré l'existence d'un potentiel archéologique dont l'étude permettrait d'aborder la sidérurgie médiévale, antique et peut-être protohistorique. Dans cette optique, une prospection des sites sidérurgiques, dans le nord-est du Périgord, pourrait constituer un premier bilan.

Jean-Claude Leblanc
Catherine Ferrier

PERIGUEUX

Caserne Bugeaud

Des travaux de restructuration de la Caserne Bugeaud ont permis de retrouver sept sarcophages. Le site se situe sur l'emplacement de l'ancien cimetière Saint Pé-Laneys, désaffecté en 1833. Différents travaux de voirie entrepris depuis le XIXe siècle avaient déjà permis la découverte de nombreux sarcophages mérovingiens aussi bien dans la rue Claude-Bernard que dans celle du 26e R.I.

Seuls les niveaux du cimetière du Haut Moyen Age étaient conservés sous le bâtiment de la caserne. Tous les sarcophages repérés sont monolithes et de forme trapézoïdale, sans niche céphalique. Leurs couvercles sont soit en bâtière, soit à fort pendage, soit à angle très ouvert qui donne au couvercle une forme bombée.

Aucun mobilier n'accompagnait les corps et seules deux sépultures ont livré du charbon de bois et des graines carbonisées. En ce qui concerne la position des corps, et plus particulièrement celle des bras, le petit nombre de tombes fouillées ne permet pas d'en tirer d'enseignements.

Le niveau d'arasement des structures antiques a été repéré directement sous les sarcophages. Il s'agit d'un mur orienté Sud-Est/Nord-Ouest et des vestiges d'un radier de sol ayant subi une forte rubéfaction au moment de l'abandon de ces structures.

Pascal Van Waeyenbergh

PERIGUEUX

Cité administrative

En préalable aux travaux de restructuration des bâtiments de la Cité Administrative, une opération de sauvetage a permis d'appréhender l'organisation d'un espace situé immédiatement à l'extérieur de l'enceinte de la ville du Bas Empire. Occupé depuis le début du Ier siècle après J.C. et abandonné au cours du IIIème siècle, il faudra

attendre la période moderne pour voir de nouvelles constructions s'implanter sur ces lieux.

Les vestiges les plus anciens témoignent de la présence d'un puits et de structures légères matérialisées au sol par des trous de poteaux. Scellés autour des années 30 de notre ère, ils laissent alors place à l'implantation

d'une voie, orientée est-ouest, qui va durant près de deux siècles conditionner l'occupation du site. Aménagée à base de cailloutis, éclats de tuiles ou blocs de calcaire liés au mortier de chaux, la chaussée atteint près de 5 m de largeur. Elle est bordée tant au nord qu'au sud par des fossés qui permettent l'évacuation des eaux. Au sud, à moins de 0,50 m de distance, l'emplacement d'un mur marque la limite septentrionale du premier habitat. Au nord de la voie, une carrière de calcaire est implantée dont l'exploitation est concomitante de l'utilisation du *decumanus*, tout au moins durant le I^{er} siècle. Sur une surface de près de 40 m², le substrat calcaire est entamé sur une hauteur de 2 mètres et les traces d'outils, les tranchées d'escoudes encore visibles témoignent de son mode d'extraction. Dès la fin du I^{er} siècle, alors que des aménagements de la voie et des habitats qui la bordent indiquent une présence humaine toujours active, la carrière est déjà abandonnée et remblayée.

C'est au cours du III^{ème} siècle que la totalité du site est "déserté" et que l'on assiste à une entreprise de

récupération systématique des matériaux de construction qui n'a épargné aucun mur, jusque dans les fondations.

Après une longue période d'abandon, le site est investi à l'époque moderne lors de la création de l'hôpital de la Cueilhe puis, de façon plus large, lors de la cession des bâtiments (en 1647) au fondateur de la Congrégation de la Grande Mission, Jean de la Cropte. Outre plusieurs fosses datant de cette période, la fouille a également mis en évidence la présence d'un collecteur enterré à près de 1 m sous le sol actuel. Il se développe selon un axe est-ouest sur près de 20 m de longueur et 2 m de largeur et est bâti en partie à l'aide de matériaux de récupération antiques. Murets latéraux de pierres sèches, couverture de lourdes dalles de calcaire reposant sur une colonnade qui jalonne à intervalles réguliers le conduit, la partie occidentale de cette construction située hors de l'emprise de la fouille reste encore à explorer.

Sylvie Riuné-Lacabe

PERIGUEUX

Lycée Bertran de Born

Dans le cadre de l'extension de la cité scolaire Bertran de Born à Périgueux, la restructuration du lycée prévoyait la construction d'un nouveau bâtiment dont l'implantation est située en zone archéologiquement sensible, dans la partie orientale de la ville antique. Dans un premier temps, un diagnostic archéologique a permis de confirmer la présence de vestiges et d'évaluer les différentes périodes d'occupation. Ces résultats ont conduit à la réalisation d'une fouille de sauvetage.

Le site est placé à moins de deux cent mètres de la rivière l'Isle, sur la terrasse alluviale. L'emprise de la fouille, représentant une superficie de 800 m², se trouve dans un îlot urbain antique, délimité par un *cardo* à l'ouest repéré lors de travaux anciens et plus récents.

Au tout début du premier siècle de notre ère, le terrain présente une occupation sporadique, marquée par la présence de quelques fosses et de zones d'extraction de matériaux du sous-sol. Très rapidement, à partir des années 15, l'îlot se structure avec la construction d'un mur de clôture, orienté selon l'axe nord-sud. Il délimite alors deux parcelles, une à l'ouest et une à l'est, comportant chacune une zone d'habitat et de jardin. La parcelle ouest a révélé l'extrémité d'une habitation qui s'est agrandie jusqu'au mur de clôture. La parcelle du côté est présente l'aile d'un habitat qui se développe du



Lot de céramiques
30-60 ap. J.C.

nord au sud en bordure d'un jardin, de façon extensive, tout au long des premier et second siècles et qui doit se prolonger vers l'est. Une cour est encadrée d'une galerie et de pièces adjacentes. Les nombreux sols indiquent les différentes phases d'occupation et la grande quantité d'enduits peints, présentant de nombreux motifs figuratifs, reflète la richesse de cet habitat. Deux structures, situées dans le jardin, correspondent à des puisards, réutilisés en dépotoir et fonctionnant avec la première phase. L'une d'elles a révélé un lot de pièces de vaisselle,

dont la plupart sont archéologiquement complètes et datées des années 30-60 de notre ère. Cet ensemble comprend une série d'assiettes en sigillée, un lot de céramique commune de très belle qualité et un ensemble de verrerie.

L'extension se poursuit avec la construction d'une pièce supplémentaire vers le sud et d'un portique longé par une canalisation formée de grands blocs de pierre monolithe. Vers l'ouest, une salle sur hypocauste est rajoutée aux trois pièces existantes qui bordent la galerie. Là encore, la fouille a révélé une grande quantité d'enduit peint qui ont permis de restituer le décor de la salle sur hypocauste. Elle présentait des murs blancs décorés d'un bandeau rouge large d'une dizaine de centimètres. Enfin, la construction s'achève avec l'implantation d'une dernière pièce au nord-est de l'habitat. Les murs présentent un bel appareil de petits moellons en *opus incertum*. L'occupation gallo-romaine s'achève avec l'abandon de cet habitat puis la récupération des matériaux de construction, éléments de terre cuite de l'hypocauste et une grande partie des murs.



Verrerie
30-60 ap. J.C.

Enfin, les vestiges de bâtiments attenants au prieuré bâti par les religieuses bénédictines de l'abbaye de Ligneux au XVIIe siècle, furent relevés. Il s'agit de quelques murs, d'une cave et de fosses dépotoirs.

Dominique Bonnissent

PÉRIGUEUX

Villa des Bouquets

Une fouille de sauvetage fut réalisée durant l'été, sur le site de la *domus* des Bouquets, dans le cadre de la création d'un nouveau musée au-dessus des ruines.

Cette riche maison urbaine, située dans le centre monumental de Vésone, découverte en 1959 et classée en 1963, a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles de 1959 à 1968 puis de 1973 à 1977 et en 1992. L'intérêt de ce site apparut très tôt dans l'exceptionnelle qualité de conservation de ses vestiges qui a permis de découvrir des peintures décorées encore en place sur les murs. Cette dernière campagne se proposait d'étudier deux points : l'évolution de cette maison classique à travers son aile occidentale encore mal connue et le secteur des forges, au sud de son mur de clôture.

C'est une vaste demeure à péristyle qui a connu développement et transformations à partir du début du Ier siècle. De la première maison de la première moitié du Ier siècle, nous ne connaissons que l'aile orientale qui se présente comme une suite de pièces qui s'ouvrent sur une longue galerie de 33 m de long sur 3,30 m de large. Cette galerie retournait au nord et à l'ouest. Au sud, un mur de clôture enferme ainsi une cour avoisinant une surface de 900 m². Cette première maison trouve son plan définitif vers le milieu du Ier siècle. L'aile orientale se fige. Parmi ses pièces, on peut reconnaître un grand *triclinium* pourvu d'une cheminée et un petit *triclinium*,

tous deux décorés de belles peintures murales et une cuisine qui comporte un potager surmonté d'une hotte. Au nord, s'étend une zone où devaient se trouver une salle de réception (*oecus*) qui pouvait occuper le centre de cette aile ainsi que les pièces de l'entrée bordant le *decumanus*. A l'ouest, une aile se crée, ouverte sur une longue galerie. L'aile méridionale s'implante vraisemblablement à ce moment. Elle est adossée au mur de clôture, créant ainsi un jardin d'environ 500 m².

Au milieu du IIe siècle, alors que le centre monumental vient de subir de profondes transformations (construction du sanctuaire de la Tour de Vésone et aggrandissement du *forum*), la maison est surélevée de plus d'un mètre sur elle-même. Le plan de cette deuxième *domus* reste inchangé autour de son jardin et suit dans ses grandes lignes le plan de la première maison. Le jardin d'agrément est désormais en contrebas et on y accède par un perron à deux escaliers. Un bassin rectangulaire de 15 m sur 11 m est placé en son centre. Ses murs portaient encore la trace du dernier revêtement de son parement extérieur : un décor peint présentant une grande variété de poissons, crustacés et coquillages. On enterre sur place le péristyle et les pièces de l'aile orientale, ce qui a permis la conservation des peintures murales. Les seuils sont exhaussés. Ces travaux s'accompagnent de l'installation d'un chauffage par hypocauste dans l'aile ouest, les

soubassements de l'état précédent servant de cave pour la circulation de l'air chaud. Le *praefurnium* est aménagé dans la cuisine. L'aile occidentale qui comportait une élévation en terre recouverte d'enduit, est arasée et reconstruite. Un balnéaire est installé au sud de l'aile. Un petit escalier en permettait l'accès depuis une salle qui se présentait comme le vestiaire. La salle de réception est aménagée dans l'aile sud, dans l'axe du perron et largement ouverte sur lui. Au nord, un petit péristyle, puits de lumière et un grand péristyle appelé "monument des eaux" occupent l'espace proche de l'entrée sur le *decumanus*.

Par la suite, cette maison va subir un important remaniement notamment dans son jardin où l'ancien bassin rectangulaire est recouvert et laisse la place à un bassin rond. Des canalisations en *tegulae* traversent l'aile ouest pour alimenter le nouveau bassin. Le balnéaire est comblé et une vaste salle aménagée. Cette maison qui a été abandonnée, arasée au moment de la construction du rempart proche, semble partiellement et sommairement réoccupée dans le courant du IV^e siècle.

Au sud de la maison, de l'autre côté de son mur de clôture, les campagnes précédentes avaient montré les vestiges d'activités métallurgiques. Les premiers résultats de cette dernière campagne de fouille a permis d'évaluer l'importance de ces activités et de tenter d'appréhender son contexte spatial. Ce travail a pu être réalisé grâce à l'intervention et à l'étroite collaboration sur le terrain d'une équipe pluridisciplinaire (archéologie, sédimentologie et paléométallurgie). Plusieurs points ressortent de cette première étude.

Le site est implanté dans un contexte qui semblait, *a priori*, peu favorable à une activité de ce type. Il se trouve en plein centre ville, au nord du *forum*, avec une occupation dense du quartier. Il est installé au-delà du

mur de clôture de la *domus* des Bouquets et accolé à celui-ci. Il occupe un espace général qui semble réduit, ne permettant pas une extension vers le sud. Son orientation par rapport aux vents dominants implique des pollutions en direction de la *domus* au nord. L'organisation interne de l'espace du métallurgiste, relation habitat/atelier, est soumise à une importante promiscuité causée par une surface disponible restreinte. La diversité des activités pratiquées (réduction, affinage, forgeage et fabrication) indique que ce secteur devait posséder une certaine autonomie. La conception d'une chaîne opératoire de ce type laisse supposer un remarquable niveau de savoir-faire de la part des métallurgistes.

Sur le plan économique, on pourrait rattacher ces activités métallurgistes uniquement aux besoins quotidiens d'une *domus* qui n'est pas forcément la *domus* des Bouquet. Cependant, étant donné l'importance de l'occupation et la quantité des déchets produits, l'hypothèse d'une quelconque production destinée à un commerce ne peut être exclue.

L'activité s'arrête dans ce secteur vers la fin du I^{er} siècle. Un remblai recouvre les structures et une *domus* semble occuper l'espace dès le II^e siècle, jusqu'au *forum* agrandi.

Ces informations sur les activités métallurgiques de la période du I^{er} siècle, localisées à partir du *forum* et accolées à une *domus*, constituent des données nouvelles en Aquitaine.

Claudine Girardy-Caillat
Jean-Claude Leblanc

- Ouvrage collectif, Architecture et vie privée. La domus des Bouquets, futur musée gallo-romain (catalogue d'exposition), Périgueux, 1995.

PERIGUEUX

33 rue Font-Laurière

Un projet de construction de soixante neuf logements par l'OPHLM de Périgueux a entraîné une intervention de sauvetage urgent. Une surface de 510 m² a donc été décapée mécaniquement afin d'établir un plan de l'occupation antique de ce secteur de *Vesunna*. Le décapage réalisé au cours de cette opération ainsi que des sondages ponctuels permettent de reconnaître au moins deux niveaux d'occupation pour la période antique.

Le site se trouve dans la plaine, au sud-ouest du centre monumental (sanctuaire de la Tour de Vésone) de la cité des Pétrucos, derrière le *forum* et à l'extérieur du

rempart du Bas-Empire. Au-delà de l'Isle, au sud, il est dominé par l'*oppidum* de La Curade.

Les vestiges mis au jour durant cette opération sont à mettre en relation directe avec ceux reconnus lors des fouilles de 1985 car ils occupent le même îlot délimité à l'est par un *cardo dégagé en 1985* et au nord par un *decumanus reconnu en 1965*.

La première occupation matérialisée par des murs et des sols construits sur des remblais est datable du I^{er} siècle après J.-C. Un plan précis de cette première

occupation est aléatoire car les informations sont trop fragmentaires ; cependant, ces vestiges pourraient constituer l'ébauche de l'aile orientale de la *domus* qui recouvre le site dans un deuxième temps.

Après un rehaussement général de 0,35 m de ces niveaux du I^{er} siècle, l'occupation se concrétise sous la forme d'une *domus*. Elle présente l'aspect assez classique de pièces destinées à l'usage privé, ouvertes sur une galerie, donnant elle-même sur une cour intérieure.

Deux phases principales se distinguent sans que l'emprise globale de l'occupation soit modifiée. Le cadre initial se définit simplement par un cloisonnement plus important de l'espace intérieur (c'est-à-dire des pièces plus exiguës) et une moindre longueur de la galerie. Si une chronologie des réaménagements successifs est

hasardeuse en l'absence d'éléments déterminants, seule la qualité de leur mise en oeuvre les différencie. Des remblais de destruction puis d'abandon, d'amplitude variable, scellent ces vestiges.

Le mobilier archéologique est relativement peu important. Une première observation permet de constater une homogénéité des lots récoltés au-dessus des sols de la dernière occupation, tant sur le plan typologique que sur le plan chronologique et une datation peut être avancée : fin II^e-III^e siècles.

L'arasement de ces structures et l'abandon de ce secteur de la ville antique sont à mettre en relation, non pas avec la construction du rempart mais, plus probablement, avec l'évacuation plus précoce du quartier à la fin du II^e siècle ou au III^e siècle.

Patrick Massan

SAINT-AMAND DE COLY

La grotte de Male Coste

Des vestiges archéologiques ont été découverts au fond d'une cavité à l'occasion de travaux de désobstruction par des spéléologues. L'ensemble du mobilier paraît mélangé et semble provenir d'un soutirage karstique. Il s'agit de fragments de faune, de tessons de vases gaulois et gallo-romains et de quelques éléments en bronze. Une statuette en bronze de 15 cm de hauteur a été retrouvée, elle présente le dieu Apollon. Il reposait sur un socle en bronze qui porte une inscription :

POMPEIVS.RE
CINVS.APOL
LINI EX VIS
SV

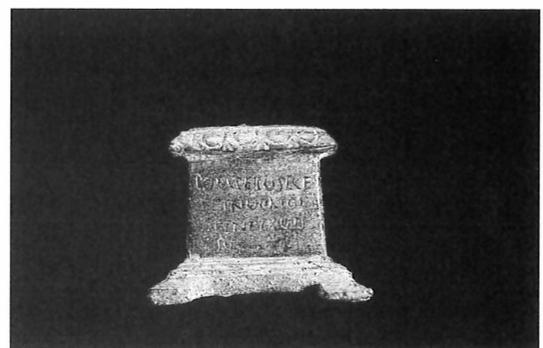
Il s'agit d'une dédicace faite par un certain Pompeius Recinus au dieu Apollon, probablement au II^e siècle après J.C.

Le dieu est nu, debout, le poids du corps reposant sur la jambe droite. La main droite portée en avant tient un objet cylindrique cintré (arc ?). Le bras gauche est le long du corps. La poitrine est barrée par un baudrier porté en sautoir qui maintient sur l'épaule droite un carquois cylindrique. Il porte un torque. Il est coiffé en bandeaux avec chignon arrière bas. Une raie sépare les cheveux et deux mèches longues retombent sur les épaules. Sa coiffure est surmontée d'un diadème. Le traitement de l'ensemble est soigné, seul le visage accuse des traits marqués.

Claudine Girardy-Caillat



Apollon.



Socle en bronze portant une dédicace.

SAINT-BARTHELEMY DE BUSSIÈRE

La Courarie — Le Repaire

En l'absence de prospection pour l'année 1995, l'accent a été porté sur le relevé topographique de cluseaux. Ainsi, deux interventions concernant des relevés de cavités souterraines ont été effectuées sur le canton de Bussière-Badil (extrême nord de la région Aquitaine), commune de Saint-Barthélémy-de-Bussière, zone à substrat granitique. Si l'une d'entre elles concerne un cluseau déjà partiellement découvert il y a plus de vingt ans, la seconde, quant à elle, est totalement inédite.

■ *La Courarie*

Le premier relevé concerne donc un cluseau typique du nontronnais (et du sud limousin) tant par sa conception que par ses aménagements internes. Grâce à la perspicacité et à la mémoire du propriétaire qui a cru déceler dans un petit trou d'effondrement, au niveau du sol, l'entrée d'un « souterrain » reconnu par son grand-père lorsqu'il était enfant, nous avons pu accéder à une galerie partiellement bouchée par un énorme rocher. Nous avons relevé une salle et plusieurs couloirs dont les extrémités sont totalement obstruées par un remplissage granuleux issu des parois. En effet, la très mauvaise conservation du substrat granitique engendre l'effritement des parois originelles et ne permet pas le relevé complet de la structure. Plusieurs aménagements (alvéoles, trou d'aération...) sont cependant visibles soit à l'entrée, soit au milieu des couloirs. Ces derniers s'achèvent sur les comblements sableux. L'examen du plan nous permet de confirmer les dires du propriétaire, en ce sens que la structure aménagée devrait se prolonger au sud et à l'est. Lors des prospections menées sur la commune en 1993 et 1994, nous avons repéré à cet endroit, dans un talus créé par un engin mécanique (création d'un chemin) des fragments de poteries médiévales ainsi que de nombreux déchets de forge. Là encore ces éléments semblent marquer la présence éventuelle d'un habitat de surface dans la périphérie immédiate de la structure souterraine.

■ *Le Repaire*

Le deuxième relevé concerne encore la commune de Saint-Barthélémy-de-Bussière qui semble très fournie

en cette matière (au moins un cluseau par hameau pour un total de quinze cavités sur le territoire de la commune). Le lieu-dit « Le Repaire » est situé à proximité d'un ancien château du XV^e siècle. Un effondrement est apparu dans le jardin d'une habitation ; il débouche sur un couloir dont le sol est à plus de 3 m de la surface. Les parois semblent en meilleur état que pour la cavité précédente. Le couloir principal autorise la position debout, ce qui est assez rare pour l'ensemble des autres cavités reconnues dans la région. Les aménagements sont toujours de même nature : alvéoles, niches, système de fermeture en forme de « virgule »... Là encore, le remplissage important drainé par l'eau lors des grandes pluies n'a pas permis le relevé complet de la structure qui est certainement beaucoup plus importante qu'elle n'apparaît au premier abord. En effet, aucune salle n'est relevée et le système de fermeture qui est en place (alvéoles de part et d'autre) sur le couloir principal suggère la continuité de celui-ci au-delà des déblais qui obstruent le passage du sol au sommet de la voûte.

Les relevés effectués viennent renforcer les premiers inventaires effectués dans le Périgord (partie septentrionale : zone à substrat non sédimentaire ; prospection 1991 Conte) quant à l'importance du phénomène et l'organisation générale des structures mises au jour (à l'exclusion de la cavité d'Allemans) : un réseau de couloirs relie des salles entre elles. Sans systématiser le relevé, il semblerait intéressant, pour une étude exhaustive de ces cavités, de poursuivre les topographies lorsque la chose est techniquement possible. D'autant qu'en multipliant ceux-ci, donc les analyses architecturales, aussi bien que l'inventaire des synthèses pourraient voir le jour, permettant de dégager des règles d'établissement, de répartition, voire de mode d'architecture utiles quant à la compréhension de l'implantation de tels réseaux par régions géologiques ou géographiques.

Alain Deville
Jean-Guy Peyrony

SAINT - GERMAIN DU SALEMBRE

La Croix de Fer

Ce site badegoulien de plein air a fait l'objet d'une fouille dirigée en 1975 par le Dr. Gaussen (Gaussen 1980). Les données recueillies nous sont cependant apparues trop imprécises au vu des originalités de l'industrie et des perturbations sédimentaires.

A notre arrivée, nous avons distingué deux ensembles :

- une partie non fouillée, correspondant à une ligne de semis de pins. Hormis les perturbations provoquées par le labour sur 30 cm, nous n'y avons découvert aucun trouble historique ;

- une partie fouillée, de part et d'autre de la ligne de semis, s'étendant aux limites de l'habitat présumé. Nous avons systématiquement ramassé les centaines de pièces mises au jour vingt ans auparavant, aujourd'hui prises dans la matière organique en décomposition. Par ailleurs, le niveau archéologique, verticalement très dispersé, a été tronqué à l'époque : cet imprévu nous a conduit à engager une somme de temps considérable dans le dégagement de la base du niveau, sur 10 à 15 cm de sédiment induré.

La stratigraphie fait nettement apparaître les témoins de phénomènes périglaciaires : un gélisol puis un pergélisol, traduits notamment sous la forme d'un horizon fragique de 30 à 40 cm de puissance, au sein duquel les mouvements verticaux d'objets ont été abondants.

Le niveau archéologique oscille de part et d'autre du sommet du fragipan, autour d'une profondeur moyenne de 50 à 55 cm. Si nos travaux n'ont fait que confirmer l'observation du Dr. Gaussen, à savoir que la cryoturbation a formé un « horizon humain festonné », nous avons en revanche pu mettre en évidence ces « cellules d'expulsion », vierges en leur centre et dont les parois sont dessinées par les vestiges : nous avons estimé leur diamètre (20 à 30 cm en plan, 10 à 15 cm en coupe), ainsi que la dispersion verticale globale grâce à

de nombreuses diapositives et quelques relevés en plan et en coupe. L'amplitude de dispersion avoisine ainsi 50 cm bien que 99 % de l'industrie ne se disperse que sur 20 à 25 cm de puissance.

Le matériel découvert est exclusivement lithique : il s'agit presque uniquement de silex et de quartzites. Ces derniers sont des galets de rivière, quasiment tous rubéfiés et/ou cassés : il s'agit très probablement des éléments d'un pavage. Les silex sont en majorité des silex colorés maestrichtiens du Mussidanais, plus rarement les silex noirs et gris sénoniens des alluvions de l'Isle.

L'outillage, très peu varié, est dominé par les burins (sans forme transversale) mais les raclettes sont très abondantes. Il semble que le débitage soit original par la coexistence équilibrée de deux schémas de production : un schéma tournant qui s'achève par la production de petits éclats rebroussés et aboutit à l'abandon de nucléus discoïdes et un schéma classique exploitant un nucléus « à tendance prismatique » par séries issues d'un même pôle. Dans les deux cas, il y a production de lames et d'éclats même si les produits issus du schéma discoïde se distinguent par leur large talon facetté, leur carénage plus marqué, leur épaisseur régulière sur toute la longueur et la présence de négatifs d'enlèvements distaux perpendiculaires au plan de débitage qui contient les lames.

Nous avons atteint quelques objectifs intéressants mais nous n'avons malheureusement exploité qu'un peu moins de la moitié du gisement ; par ailleurs, J.-P. Texier n'a pu observer toutes les coupes que nous avons mises au jour, notamment celles qui ont fait apparaître les plus belles alvéoles.

Christophe Fourloubey

SAINT-HILAIRE D'ESTISSAC

L'église

Un projet de drainage périphérique autour de l'église de Saint-Hilaire d'Estissac a entraîné une opération de sondage-diagnostic.

Le village de Saint-Hilaire d'Estissac, situé à 25 km au nord de Bergerac, est niché au creux d'un vallon ouvert sur la vallée de la Crempse affluent gauche de l'Isle.

L'église dédiée à Saint-Hilaire de Poitiers est une petite église de style romano-byzantin. Elle se compose d'une courte nef suivie d'un avant chœur sous coupole et d'un chœur à abside semi-circulaire. Sa construction aurait débuté à la fin du XIe siècle. Une délibération du conseil

municipal a autorisé la translation des sépultures vers le nouveau cimetière en 1885.

Aucun niveau archéologique en place n'a été rencontré dans les sondages d'une profondeur moyenne de 1,20 m. Sous le niveau actuel constitué de terre végétale, le remblai observé contient peu de mobilier. Il est essentiellement composé de restes d'ossements humains. Les tessons de céramique sont rares, issus des ateliers modernes (XVIe-XVIIIe siècles) de Bergerac. Il faut noter la présence de fragments de *tegulae* et d'éclats de silex bergeracois.

Patrick Massan

SAINT - MEARD DE DRONNE

Le Gros Bost

En 1994 nous avons effectué un sondage-diagnostic dans le rempart en ravivant les sections partielles ouvertes plusieurs décennies auparavant. Le matériel recueilli appartenait exclusivement à une phase récente de l'Artenac. Deux datations C14 ont par la suite confirmé cette position chronologique (Gif9954 : 3870 ± 60 et Gif9955 : 3860 ± 20).

Les photographies aériennes ayant révélé des traces indiquant dans un cas une possibilité de palissade et, dans l'autre, un bâtiment, nous avons exploré ces deux zones ainsi qu'une section complète du rempart. Ce dernier s'est révélé d'une grande complexité montrant, entre autres, des compartiments comblés par du sable, de l'argile et des graviers, délimités par des empierrements verticaux d'éboulis secs. Ils sont interprétés comme les emplacements de poutres prélevées en cours d'érection de la construction.

Des trous de poteau sur la surface ouverte, un peu plus de trois mètres carrés, semblent contemporains d'une aire de préparation avec des foyers, probablement des brûlis de débroussaillage. Tout le matériel récolté confirme l'attribution à l'Artenac de l'ensemble de la

construction. Un fossé précédait vers l'extérieur ce rempart mais il a été recréusé historiquement, vraisemblablement pour établir une mare.

La palissade a été retrouvée avec des trous de poteau quasiment jointifs d'une profondeur excédant encore 40 cm. Les rares éléments de datation suggèrent une contemporanéité avec le rempart. Par contre, la structure rectangulaire n'a pas pu être mise au jour bien que l'emplacement soit bien précis grâce à une vigne dont il était facile de compter les rangs. L'été très sec en est peut-être la cause, la terrasse dans laquelle elle a été creusée n'offrant que des contrastes de couleurs très incertains. De toute façon, il s'agit d'un terrain très difficile à exploiter, tout au moins avec les moyens qu'offre une fouille programmée. Nous ne poursuivrons pas plus loin l'exploration de cet intéressant gisement préférant faire porter nos efforts sur le site du « Camp » à Challignac (Charente) qui possède des structures identiques mais sur un substrat géologique plus facile à fouiller.

Claude Burnez
François Fischer

SALIGNAC - EYVIGUES

Eglise d'Eybènes

Un projet de drainage périphérique autour de l'église Saint-Loup d'Eybènes a entraîné une opération de sondage-diagnostic.

L'église du hameau d'Eybènes se trouve sur la commune de Salignac-Eyvigues, à 25 km à l'est de Sarlat. En 1851, les communes d'Eybènes et d'Eyvigues sont réunies puis, en 1965, la commune d'Eyvigues-Eybènes est rattachée à celle de Salignac.

L'église présente une nef barlongue suivie d'un chœur rectangulaire. Cette nef de deux travées s'ouvre, au niveau de la seconde travée, vers le nord sur une chapelle du XV^e siècle voûtée en étoile, vers le sud sur une chapelle peu profonde sous un berceau brisé. Des baies étroites percent les façades nord et sud. La baie du chevet plat est en plein cintre.

Un clocher carré du XV^e siècle s'élève au-dessus de la première travée, accosté au sud par la cage de la vis. Des contreforts plats renforcent la nef et le chœur alors que les contreforts sont biaisés aux angles de la chapelle nord. Les élévations révèlent l'emploi d'un appareil régulier. En août 1864, une autorisation préfectorale a permis la translation du cimetière.

Les niveaux archéologiques en place se situent à une profondeur de 1,25 m sous le niveau de sol actuel. Ils sont matérialisés :

- au chevet par une sépulture (en cercueil ?) orientée Est-Ouest ; le squelette, en très mauvais état de conservation, est en décubitus dorsal ;

- devant la façade occidentale, par une réduction et une sépulture en pleine terre, orientée Sud-Nord. Le squelette, en bon état de conservation, a été à demi détruit lors du creusement de la tranchée de sondage. Cependant, on observe un probable calage (petit bloc calcaire) sur le flanc droit de la sépulture, au niveau du bassin.

Le creusement de cette sépulture perturbe un niveau d'occupation domestique concrétisé par un foyer circulaire reposant sur un niveau de sol aménagé à l'aide d'un cailloutis calcaire. Un très maigre mobilier archéologique — céramiques médiévales — a été récupéré sans que l'on puisse proposer de datation. La fouille d'une vidange de foyer dans le secteur est de la tranchée a permis d'isoler des scories de fer.

Patrick Massan

SARLIAC SUR L'ISLE

Combe Saunière

L'ultime campagne de fouille programmée à la grotte de Combe Saunière se fixait comme objectif principal d'achever l'exploitation archéologique du complexe des couches solutréennes réunies dans la couche IV tout en parachevant l'exploration de la base du remplissage.

La poursuite des recherches sur la superficie de la cavité originale de la grotte de Combe Saunière n'a pas apporté de surprises majeures par rapport aux connaissances déjà accumulées.

Les travaux exploratoires dans la base de la séquence se sont déroulés dans deux emplacements significatifs le long de la coupe sagittale de référence placée le long de la bande H.

Nous avons approfondi les recherches à la fois à l'intérieur de la cavité et vers l'extérieur sous les gros éboulis du secteur H14 - H13 sous lesquels, dès 1995, étaient

apparus des niveaux archéologiques bien conservés sous cet effondrement massif. A cet emplacement, les phénomènes post-dépositionnels se sont avérés moins intenses que vers l'intérieur où une multitude d'événements relatifs aux milieux physiques et biologiques ont perturbé dans des proportions variables les niveaux d'occupations originels.

Pour la première fois entre des blocs du calcaire encaissant, des niveaux de sables et graviers d'origine karstique interne ont été atteints; ils sont vierges d'occupation humaine et l'on peut supposer qu'ils sont antérieurs à l'ouverture vers l'extérieur de la cavité et à son occupation par l'Homme. Ils sont en contact direct et brutal avec les premiers niveaux sédimentaires contenant du Moustérien.

Au cours de 1996, dans le cadre d'une campagne de sondage limité, cette exploration se poursuivra sur

quelques mètres carrés dans ce secteur afin de procéder à des prélèvements géologiques et à visée chronologique. Le bilan chronostratigraphique et archéologique du

remplissage de la cavité de Combe Saunière est synthétisé à titre préliminaire dans le tableau 1.

Jean-Michel Geneste

Jean-Pierre Chadelle

ARCHEOLOGIE	COUCHE	NIVEAU	CARACTERES	COULEUR	EPAISSEUR
HISTORIQUE	I		hétérogène	brun	100 cm
	II		hétérogène	brun	100 cm
AGE DU BRONZE MAGDALENIEN	III	IIIa-IIIb	sables et colluvions	brun	20-80 cm
		IIIc-IIId	sables et colluvions	brun	
		IIIe	sables et colluvions	brun	
		IIIab dallage /IV oxyde	concrétion ferro-manganique	noir	1-2 cm
SOLUTREEN	IV	IVa	lenticulaire, altéré	beige clair	5-20 cm
		IVb	blocs, cailloux, granules abondants dans une matrice sablo-limoneuse	brun	10-50 cm
		IVc	lenticulaire, en remplissage de dépressions, très anthropisé	brun foncé à noir	5-30 cm
PERIGORDIEN A NOAILLES	V		blocs, cailloux, granules abondants	jaune clair	30-50 cm
	VI		très anthropisé	beige, noir	15-30 cm
GRAVETTIEN	VII	941-50	sablo-limoneux, blocs et cailloux	beige à brun	30-50 cm
		941-55			
AURIGNACIEN	VIII	941-60	sablo-limoneux	brun	5-20 cm
CHATELPERRONIEN	IX	941-70	lenticulaire, anthropisé	brun-rouge	0-25 cm
	X	941-75	nombreuses lentilles	brun-foncé	
MOUSTERIEN	XI	941-80 /934-50	sablo-limoneuses	brun-foncé	25-30 cm
		941-90 /934-60	sablo-limoneux	gris à gris - vert	20-25 cm
		955-10 /941-100	sablo-limoneux	brun	15-20 cm
		955-20 /941-110	sablo-limoneux	brun-gris	2-5 cm
		955-30	sablo-limoneux		10-15 cm
		955-40	sablo-limoneux	gris-brun	5-25 cm
		955-50	sablo-limoneux	gris-beige	10-15 cm
		955-60	sablo-limoneux	jaune-orangé	10-20 cm
stérile		955-70	sables quartzeux	beige-rosé	120 cm
		substratum	blocs calcaires Angoumien		> 100 cm

STRATIGRAPHIE DE LA PARTIE INTERNE DE COMBE SAUNIÈRE 1 - secteur G19-H21 -

SAVIGNAC - LEDRIER

La Forge

Ce site industriel, dont l'origine remonte au XVI^e siècle, comporte des bâtiments et machines des XIX^e et XX^e siècles. Classé M.H. depuis 1979, il fait l'objet d'un programme de restauration et de restitution des bâtiments et des machines, ainsi que d'un projet de valorisation muséographique. La maîtrise d'ouvrage est déléguée par les Monuments historiques au département de la Dordogne qui est propriétaire. Le financement des interventions est assuré conjointement par ces deux instances.

La fouille de l'espace d'affinerie en 1993 avait mis au jour les pièces en fer et en fonte du marteau à drôme. Il s'agit d'un type de marteau dont l'arbre, mu par une roue hydraulique, est solidaire d'une roue à cames qui soulève le manche du marteau derrière sa tête. En fin de course, le manche du marteau soulève à son tour une poutre fixe qui fait fonction de ressort. Les forces mises en jeu donnent naissance à d'intenses vibrations qui nécessitent, d'une part, des fondations adéquates et, d'autre part, un châssis en élévation robuste. La pièce maîtresse de cette superstructure est une poutre qui solidarise l'ensemble du marteau et s'appelle la drôme, d'où le nom de ce type de marteau. A Savignac, la drôme mesurait 9,25 m de longueur pour une section de 0,50 x 0,70 m. L'opération 1995 a consisté à dégager les fondations du marteau et de son enclume. Il s'agit d'un assemblage de poutres de chêne qui couvre 18 m² sur 1,20 m de profondeur. Les poutres forment une couronne

rayonnée autour de l'enclume et une grille orthogonale sous le marteau. Les assemblages sont faits à mi-bois et avec des clous en fer, barbelés, sous le marteau. L'étude de ces fondations, des pièces en fer et fonte découvertes *in situ* en 1993, de celles déjà conservées ailleurs dans la forge et du fonds photographique de la famille Combescot/de La Héronnière, permet de proposer une restitution qui servira de base pour une future reconstitution du marteau. La datation dendro-chronologique faite par Archéolabs sur des bois de fondation situe l'implantation du marteau en 1856.

En 1878, un gazogène est construit afin d'alimenter en combustible les fours à puddler, même lorsque le haut-fourneau est éteint et ne produit donc pas de gaz récupérables. L'intervention 1995 a consisté à dégager les déblais qui encombraient le gazogène. Le four en briques et plaques de fonte couvre une surface de 2 m². Il était alimenté en coke par deux trémies en fonte. Trois orifices ménagés dans la voûte permettaient de passer des ringards. Deux portes en fonte fermaient la façade. Les gaz s'évacuaient par une cheminée en brique d'environ 9 m de hauteur, vers le sommet de laquelle ils étaient capturés dans une canalisation métallique de 0,30 m de diamètre qui les faisait redescendre dans un siphon souterrain.

Claude Dubois

SERGEAC

Abri Castanet

L'abri Castanet se situe à 150 m en amont du débouché d'un vallon étroit (dit « de Castelmerle » ou « des Roches ») ouvert sur la Vézère, entre Les Eyzies et Montignac.

Découvert en 1911 par Marcel Castanet, alors qu'il travaillait déjà à l'abri Blanchard situé 50 m en aval et de même contenu archéologique, l'abri Castanet — en pied de falaise effondrée et ouvert vers l'ouest — a fait l'objet de fouilles contrôlées par D. Peyrony juste avant et peu après la Grande Guerre.

Le site, comme l'abri Blanchard, se révéla extraordinairement riche en éléments de parure, en os

travaillé, relativement moins en silex taillé typique de l'Aurignacien ancien. En plus de fragments de paroi rocheuse peinte et gravée, comme à La Ferrassie, d'abondantes pierres à anneau et autres anneaux sculptés au rebord du surplomb effondré témoignent de la valeur particulière de ce site pour les Aurignaciens : site d'agrégation, d'occupation saisonnière permanente ?

En 1994, une série de sondages et la remise au net d'une grande coupe sagittale laissée par Peyrony ont révélé que seule la moitié nord de l'abri Castanet, long de près de 50 m, avait été fouillée au début du siècle. Dans la moitié sud, dont le talus a été rogné par des travaux de

voirie en 1962, un premier secteur a fait l'objet d'un début de fouille programmée pluriannuelle en 1995 à l'extrémité sud du gisement, là où le cône d'effondrement ennoyé n'est pas trop épais. Ce secteur s'étend sur 6 m de large et 4 à 5 m de profondeur depuis le pied de la paroi.

Cette campagne 1995, menée par une équipe franco-américaine dirigée par J. Pelegrin et R. White, avec la collaboration de J.-P. Texier pour la sédimentologie et de Th. Gé pour la micromorphologie (Institut du Quaternaire - UMR 99.33 du C.N.R.S.) a juste permis d'apprécier le potentiel de ce secteur. Après enlèvement de la partie supérieure de l'éboulis, la fouille a d'abord cherché à localiser la base de l'effondrement principal. Ce dernier n'apparaît nettement que du côté nord du secteur ouvert, l'extrémité sud était occupée par un cône d'éboulis latéral. Malgré un examen attentif, les blocs et fragments exhumés n'ont pas montré de traces de gravure ou peinture. En avant, le dégagement progressif du talus actuel a d'abord rencontré un volume important de sédiments remaniés, pour une grande part par des fouilles clandestines. Puis, au fond de deux tranchées sagittales et en retrait du talus (en coupe frontale), est apparue une riche couche archéologique — comme

dans le secteur Peyrony —, par endroit ruisselée, par endroit apparemment bien conservée où elle surmonte des foyers préservés dans des concavités du bed-rock riches en charbons (I. Théry), débris de fabrication d'objets de parure en ivoire et stéatite (parure et micro-vestiges étudiés par R. White et N. Thomas), os et bois de renne travaillé (H. Knecht), faune bien conservée (resp. F. Delpech). L'étude en cours du matériel lithique, pour l'essentiel encore issu du remanié des fouilles représentées, semble confirmer la rareté des lamelles Dufour et des burins, caractéristique de ce faciès de l'Aurignacien ancien et, dans l'ensemble, le fort taux de l'outillage (surtout grattoirs et lames retouchées, grattoirs carénés) par rapport aux restes de débitage (J. Pelegrin).

Tout ceci signale la valeur particulière, à préciser par la poursuite de la fouille et des études, de l'abri Castanet dans le cadre régional de l'occupation des Aurignaciens anciens du sud-ouest de la France.

Jacques Pelegrin
Randall White

AQUITAINE
DORDOGNE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

1 9 9 5

				h
Vallée de la Dronne	François DIDIERJEAN	EN	PI	50
Vallée de l'Isle	François DIDIERJEAN	EN	PA	51

AQUITAINE
DORDOGNE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

1 9 9 5

Vallée de la
DRONNE

La campagne de 1995 avait des objectifs modestes : recenser les sites archéologiques déjà connus sur la commune de Saint-Méard-de-Drôme ; accompagner le remembrement en cours sur cette commune par une surveillance des travaux connexes (arrachages de haies et de bosquets) ; commencer une prospection systématique de la commune, en particulier pour la partie de son territoire occupée par la vallée de la Dronne.

La réalisation de ces objectifs n'a été atteinte qu'en partie : le travail de surveillance s'est en effet révélé plus important et plus profitable que prévu et nous lui avons donné la priorité absolue car les indices révélés auraient très vite disparu. Si l'exploration de la vallée a été presque complètement réalisée, la partie haute de la commune n'a été qu'effleurée et le recensement n'a pu être effectué que de manière superficielle.

Les résultats ne sont pas à dédaigner : quarante sept traces ont été enregistrées sur la commune, dont dix

seulement étaient déjà connues antérieurement par publication ou rapport. La plupart se rapportant aux époques néolithique (dix sept traces) ou Moyen Age— temps modernes (dix sept traces de cluseaux). On peut distinguer, parmi les découvertes, une concentration d'occupations protohistoriques à l'ouest du bourg actuel, une autre de vestiges antiques dans le secteur des Bigoussies, une troisième de sites modernes au nord-est du bourg, en pleine zone inondable. Signalons aussi un site clairement médiéval par la céramique mais où la tuile à rebord est fréquente (Grande Métairie). Rappelons enfin que dix traces nouvelles ont été reconnues à l'occasion des remaniements du paysage ; elles ne sont déjà plus visibles pour la plupart.

François Didierjean
avec la collaboration de Alain Mazeau, Joelle Nony,
Josette Limoges, Roger Lavaud

Vallée de L'ISLE

Dans le cadre des travaux préparatoires à la réalisation du tronçon Libourne—Montpon de l'autoroute A.89 (Bordeaux—Clermont), une prospection aérienne a été effectuée sur le tracé projeté. Le programme n'a débuté qu'en septembre, mais déjà au printemps une surveillance avait été conduite sur les basses vallées de l'Isle et de la Dronne, en raison de conditions favorables à la détection d'enclos présumés protohistoriques, dont les recherches antérieures ont montré la présence en assez grand nombre dans ce secteur. On a pu sur le tracé lui-même effectuer deux vols d'automne (conditions peu favorables) et un vol d'hiver après une période de fortes pluies.

Les résultats sont assez maigres, comme on pouvait le prévoir au vu de la nature des terrains concernés (friches, prés, taillis dominant largement) et de la période

allouée aux recherches (septembre-janvier). Sur le tracé lui-même, on a relevé cinq indices d'une présence archéologique : en Gironde, fossé interrompu à Saint-Denis-de-Pile, cernes à Saillans, à Fronsac et Aux Billaux près de Libourne ; en Dordogne, une seule trace : un petit enclos à Montpon-Ménesterol. Il faut toutefois relever que certains sites détectés antérieurement sont aussi concernés par les travaux d'aménagement : en particulier deux enclos circulaires à Saint-Denis-de-Pile. La rédaction du compte-rendu a donné l'occasion d'intégrer à la base de données de la carte archéologique un certain nombre de traces découvertes dans ces vallées et qui n'avaient pas, jusque-là, fait l'objet de compte-rendu, étant donné le caractère sporadique des trouvailles.

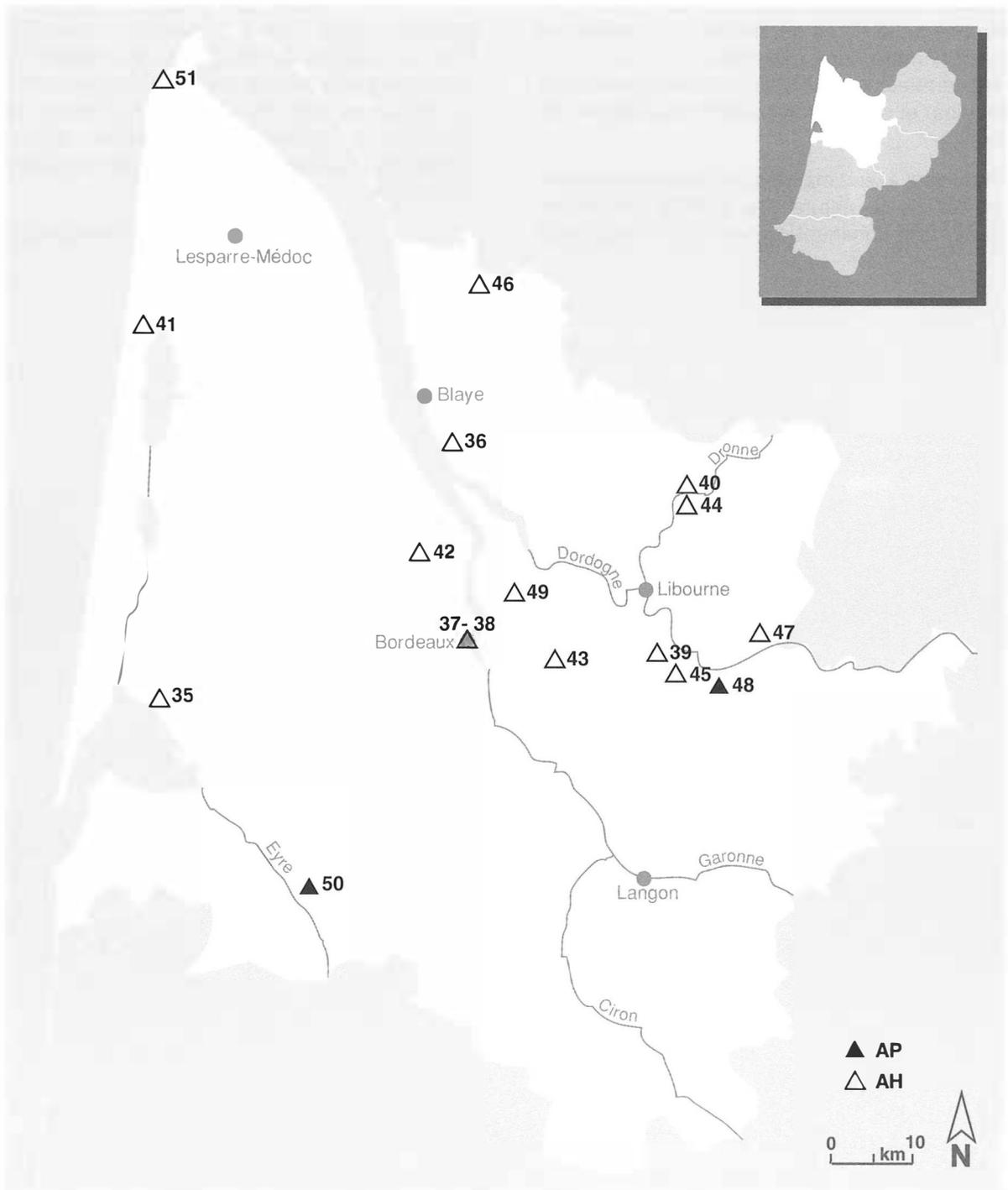
François Didierjean

AQUITAINE
GIRONDE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 5



						Prog	Epoque	Réf. carte	p.
33/005/001/AH	ANDERNOS-LES-BAINS	Basilique St-Eloi	Michel MARTINAUD	SUP	PI	H 16	GAL/MOD	35	54
33/035/002/AH	BAYON-SUR-GIRONDE	L'Eglise	Nathalie CHEVALIER	AFA	SU	H 16	MED	36	55
33/063/115/AH	BORDEAUX	15, rue des Pontets	Hélène MARTIN	AFA	SU	H 1	GAL	37	55
33/063/016/AH	BORDEAUX	Cité Judiciaire	Christophe SIREIX	AFA	SP	H 1	GAL	38	56
33/179/004/AH	GALGON	L'Eglise	Nathalie CHEVALIER	AFA	SU	H 16	MED	—	—
33/193/001/AP	GRAYAN-L'HOPITAL	Lède du Gurp	Nicolas ROUZEAU	SDA	SU	P 13	PRO	—	—
33/194/004/AH	GREZILLAC	Le Bourg	Jean-Luc PIAT	AUT	SU	H 2	MED	39	57
	GUITRES	Le Bourg	Marc RIME	AFA	SU	H 17	MOD	—	—
33/198/002/AH	GUITRES	RD 247	J.-B. BERTRAND-DESBRUNAIS SDA		SU	H 2	MED	40	58
	HOURTIN	Pointe de Gréchas	Henri-Daniel LISZKOWSKI	AUT	PS	—	CON	41	58
33/322/001/AH	LE PIAN-MEDOC	L'Eglise	Stéphane BOULOGNE	AFA	SU	H 16	HMA/MOD	42	59
33/335/001/AH	LE POUT	L'Eglise	Christian SCUILLER	AFA	SU	H 16	MED/MOD	43	60
33/362/005/AH	SABLONS	L'Eglise	J.-B. BERTRAND-DESBRUNAIS SDA		SU	H 16	MED	44	60
33/375/004/AH	SAINT-AUBIN-DE-BRANNE	L'Eglise	Hélène MARTIN	AFA	SU	H 16	HMA/MED	45	60
33/381/001/AH	SAINT-CAPRAIS-DE-BORDEAUX	L'Eglise	J.-B BERTRAND-DESBRUNAIS SDA		SD	H 16	GAL/MED	46	61
33/390/001/AH	SAINTE-COLOMBE	Le Bourg	Wandel MIGEON	AFA	SU	H 11	GAL/MOD	47	62
33/401/001/AP	SAINTE-FLORENCE	Abri Houleau	Michel LENOIR	CNR	SU	P 7	PAL/MES	48	62
33/433/005/AH	SAINTE-LOUBES	Le Prieuré Saint-Loup	P. REGALDO SAINT-BLANCARD SDA		RA	H 16	HMA/MOD	49	63
33/498/003/AP	SALLES	Prés de Lévêque	Johannes MUSCH	AUT	SD	P 10	EPI/MES	50	64
33/514/002/AH	SOULAC-SUR-MER	L'Amélie	J.-F. PICHONNEAU	SDA	SU	H 9	—	51	64

ANDERNOS
LES BAINS
Cimetière Saint-Eloi

■ **Objectifs de la prospection géophysique**

Une grande salle gallo-romaine avec abside et galerie a été mise au jour en 1903-1904 par Aurélien de Sarrau dans le cimetière désaffecté qui entoure l'église Saint-Eloi. Les vestiges furent classés Monument Historique en 1933. Pour préciser la fonction de cette construction et pour enrichir le patrimoine local et national, la commune d'Andernos-les-Bains a mis sur pied un projet pluridisciplinaire de reprise de recherches. Une synthèse des connaissances sur ces vestiges a été réalisée en 1994 (Fourtin et Monturet, IRAA). Il s'avère que l'architecture de ce bâtiment ressemble plus à celle d'une *villa* qu'à celle traditionnellement admise d'une basilique.

La connaissance de l'environnement des vestiges fait partie des recherches pluridisciplinaires. A cet effet, une prospection électrique du parc Saint-Eloi est la méthode non destructive la plus adaptée pour reconnaître d'éventuelles autres structures enfouies dans l'environnement des vestiges dégagés.

■ **Le terrain**

Les vingt premiers mètres, au moins, sous la surface sont sableux mais ils peuvent contenir de minces couches d'argiles à faible profondeur (rapports sur divers forages, archives du LARAG, Université de Bordeaux I).

■ **Méthode**

Dispositif bipôle avec acquisition automatique par un seul opérateur. Deux explorations avec des profondeurs

d'investigation différentes ont été réalisées ainsi que trois sections verticales de résistivité.

■ **Résultats**

L'hétérogénéité des matériaux ou des teneurs en eau dans les deux premiers mètres sous la surface est attestée par de fortes variations latérales de résistivité. Certaines allées, en contrebas d'une dizaine de centimètres par rapport aux pelouses, provoquent des rétentions d'eau particulièrement bien détectées dont l'interprétation tient compte. Dans l'hypothèse d'un terrain naturel « homogène », constitué d'une grande épaisseur de sable humide, les anomalies positives mises en évidence sont les signatures de constructions ou de matériaux de construction durs indiquant une présence de vestiges sur tout le parc. On note en particulier les intenses anomalies positives (en gras sur la figure) et les bords rectilignes d'anomalies plus faibles. Les hautes résistivités qui bordent l'église Saint-Eloi au nord et à l'ouest suggèrent qu'elle est construite sur des vestiges plus anciens. Dans l'hypothèse d'un terrain naturel « hétérogène », présence de couches argileuses par exemple, l'association résistivité élevée = constructions arasées ou matériaux durs devra être corrigée. Comme pour tous les types de prospections géophysiques, des sondages sont prévus en quelques points choisis pour étalonner ces résultats électriques.

Michel Martinaud

BAYON SUR GIRONDE

L'église

L'enfouissement du réseau électrique autour de l'église de Bayon-sur-Gironde devait entraîner le creusement de tranchées sur un périmètre archéologiquement sensible : plusieurs sarcophages avaient été mis au jour lors d'aménagements antérieurs. Une surveillance de travaux a donc été effectuée du 16 au 27 septembre 1995 afin de confirmer la présence de vestiges archéologiques, de préciser leur organisation, leur étendue et de limiter autant que possible leur destruction.

En raison des nombreuses reconstructions de l'église et de certains travaux, le contexte archéologique est relativement perturbé. Malgré cela, un mur et vingt-deux sépultures ont pu être repérés. Les vestiges sont tous orientés par rapport à l'église dans un axe nord-ouest/sud-est et localisés sur les côtés ouest et nord. Les sépultures correspondent à des sarcophages de calcaire. Quelques-uns présentent des cuves à logette céphalique. Malgré l'absence de fouilles, l'organisation des tombes

selon l'axe de l'église ainsi que leur typologie, permettent de situer l'implantation de ce cimetière autour du XII^e siècle, date de la construction de l'église. Un sanctuaire plus ancien (église ou chapelle), probablement mérovingien, aurait été repéré plus au sud lors d'anciennes prospections. L'église Notre-Dame et son cimetière auraient donc constitué un nouveau lieu de culte à l'époque médiévale¹.

Si de nouveaux travaux sont entrepris, il serait intéressant de pouvoir réaliser une fouille afin de cerner l'étendue du cimetière et son évolution et de vérifier qu'il n'y a aucune occupation antérieure.

Nathalie Chevalier

1. D'après une hypothèse de D. Coquillas (rapport de prospection, le Blayais, 1993, SRA Bordeaux)

BORDEAUX

Rue des Pontets

Lors de travaux en vue de l'implantation de bâtiments par la société Domofrance, au 15 de la rue des Pontets, des vestiges archéologiques ont été découverts. Une semaine a été impartie au dégagement et à l'observation de ces vestiges.

Cette zone située en bordure sud de la ville ouverte du Haut Empire et à l'extérieur du rempart de la ville murée du Bas Empire, proche par ailleurs de la nécropole Saint-Michel, peut être définie comme une zone "sensible". En effet, à l'occasion de différentes opérations réalisées dans ce secteur, de nombreux vestiges archéologiques ont été découverts.

Une surveillance de travaux a été entreprise, réalisée par J.-B. Desbrunais, qui a permis de découvrir une canalisation antique et un squelette humain inhumé à proximité de celle-ci.

En ce qui concerne la canalisation antique, elle semble avoir été construite au I^{er} siècle ap. J.-C. ; il ne paraît pas

possible de la relier à un réseau de canalisations ou à d'éventuelles structures. Cependant, sa découverte constitue un élément complémentaire aux observations réalisées par B. Bizot en 1989 qui signalait dans ce secteur, plus précisément place Canteloup, une petite construction domestique ou artisanale à l'époque gallo-romaine.

Pour ce qui est de l'inhumation, elle apparaît isolée et il est extrêmement difficile de la resituer du point de vue environnemental et chronologique. Nous avons d'abord pensé qu'il s'agissait peut-être d'un témoignage de l'extension du cimetière Saint-Michel à partir du X^e siècle. Cependant, des informations récentes font apparaître qu'il s'agit vraisemblablement d'une sépulture antique.

Hélène Martin

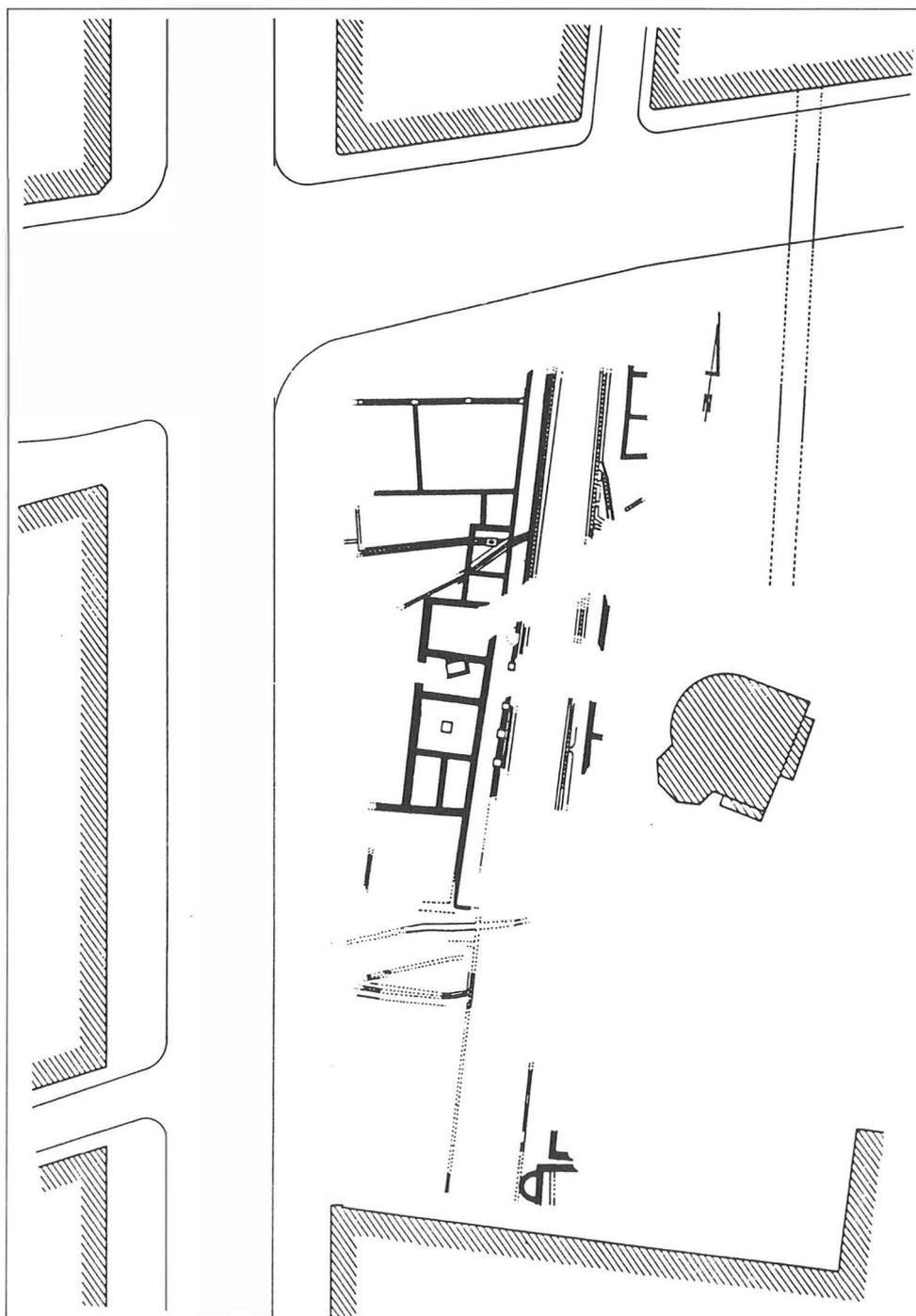
BORDEAUX

Cité Judiciaire

A l'occasion de la construction d'un nouveau bâtiment pour le Tribunal de Grande Instance et d'une extension de l'Ecole Nationale de Magistrature, un espace d'environ 3000 m² a pu être observé de juin 1994 à juin 1995 (cf *Bilan Scientifique* 1994).

L'occupation la plus ancienne qui y ait été reconnue remonte au Premier Age du Fer ; quelques indices remontant à cette période étaient apparus lors de la

campagne d'évaluation de 1992 (cf *Bilan Scientifique* 1992). Il s'agit d'un simple niveau d'empierré au fond de la vallée du Peugue. Les pollens de céréales et de légumineuses, détectés systématiquement dans les limons argileux en contact avec ce niveau, montrent que le fond de la vallée et ses versants étaient une zone de cultures située à quelque 500 m au sud-ouest d'un habitat groupé.



Plan général de la Cité Judiciaire.

Cette vallée et son versant sud sont à nouveau occupés au début de notre ère, entre 10 et 30. Sont alors attestés différents artisanats : des structures et des indices divers montrent le travail du fer et de métaux cuivreux, celui du cuir et une activité textile. Tout cela était au voisinage immédiat du Peugue dont la berge sud a pu être localisée à l'extrémité nord du chantier.

A partir de 27-30, se met en place une véritable structuration de l'espace avec la construction d'un *cardo* bordé d'une galerie à l'ouest. Au sommet du versant, sur le côté sud, cet axe de circulation est bordé par un quartier artisanal de sidérurgistes spécialisés, des charrons, tandis qu'en bas du versant sont implantées des maisons de terre et de bois. Les habitations évitent le fond de la vallée, soumis aux crues répétées ; y est seulement aménagée une cour entourée de murs bahuts.

Différents aménagements de bois se succèdent pour le franchissement du Peugue par le *cardo*. Vers 70, le chenal est colmaté et vraisemblablement dévié un peu plus au nord ; un platelage de bois est alors installé pour franchir cette zone humide et instable.

Vers la fin du I^{er} siècle ou le début du II^e, le quartier se réorganise : les métallurgistes disparaissent, des constructions en dur succèdent aux habitations de terre et de bois. L'une de ces constructions recouvre d'une

colonnade une partie de la galerie occidentale du *cardo*. Ce bâtiment, dont le rez-de-chaussée avait une vocation de stockage, peut dépendre d'une domus péri-urbaine dont le corps principal se situerait plus à l'ouest, en arrière d'une vaste cour intérieure. Sur le côté nord de ce bâtiment, une petite construction abrite des cuisines dotées de deux fours domestiques et d'un évier.

Le *cardo* subit lui aussi quelques transformations. Des caniveaux remplacent les anciens fossés. Entre 158 et 162, est mise en place une adduction d'eau potable sur le côté oriental de la chaussée ; elle est formée de tuyaux de chêne, emboîtés les uns dans les autres grâce à des frettes métalliques, longs de 2 m, avec une perforation centrale, faite à la tarière et parfaitement rectiligne, d'un diamètre de 6 mm.

Entre 250 et 270, ce quartier, qui est toujours resté en périphérie de l'agglomération antique, est abandonné et sert de carrière de pierres pour la construction de la nouvelle cité remparée. Le *cardo* reste en usage jusqu'au I^{ve} siècle.

Vers 280-290, des artisans tabletiers s'installent sur ces ruines. Ils fabriquent principalement des épingles en os et peut-être de rares objets en jais.

Christophe Sireix

GREZILLAC

Le Bourg

Une opération de sauvetage urgent a été engagée à la suite de la découverte fortuite d'ossements humains lors de travaux de terrassement pour la pose d'une fosse sanitaire à l'arrière de bâtiments du bourg de Grézillac. Il s'agissait de tombes en pleine terre situées à 50 m au sud de l'église romane de Grézillac. La fouille, qui s'est limitée à la seule sépulture qui n'ait pas été détruite par les travaux, a permis de révéler l'extension assez importante de l'ancien cimetière paroissial, aujourd'hui cantonné au nord-ouest du sanctuaire.

La sépulture, creusée en pleine terre, contenait un individu adulte qui reposait en décubitus dorsal sur trois

dalles calcaires délitées du socle rocheux sous-jacent. La terre de remplissage de la sépulture et la couche de remblai qui recouvrait la tombe ont livré du mobilier céramique des XIII^e-XIV^e siècles mêlés à des vestiges gallo-romains tardifs résiduels d'un bâtiment antique situé au-devant de l'église. Il semble que ce soit à la suite de cet apport de remblai que l'extension la plus méridionale du cimetière médiéval fut abandonnée et réoccupée ensuite par les habitations actuelles, datées des XVII^e et XVIII^e siècles.

Jean-Luc Piat

GUIRES

R.D. 247

En octobre 1995, une fouille de sauvetage a eu lieu suite à une découverte fortuite lors du creusement d'une tranchée d'assainissement, sous le chemin départemental. Cette fouille, réalisée très rapidement, a permis la mise au jour d'une sépulture en dalles d'époque médiévale dont seulement une bande de 50 cm était

visible. Cette tombe contenait un orcel à col torsadé au niveau de la tête ; la position exacte de l'objet est inconnue car, lors de la découverte, des habitants de la commune l'avaient déplacé. L'individu reposait en décubitus dorsal sur un niveau de terre contenant de la cendre ainsi que des morceaux d'os humains calcinés.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

HOURTIN

Pointe de Gréchas

■ *Problématique*

Le lac d'Hourtin abrite aujourd'hui, dans sa partie nord, un centre de formation maritime (CFM) ; de 1917 à 1950, au même endroit, existait une base d'aviation maritime qui a formé la majeure partie des personnels volants de la Marine Nationale.

Lorsque la seconde guerre mondiale a éclaté, de nombreux aéronefs du nord du pays se sont repliés sur la base méridionale. Peine perdue, l'avance ennemie fut trop rapide : le 23 juin 1940, la base a dû être évacuée et les appareils abandonnés ou sabordés. Combien d'aéronefs furent réellement coulés ? Où ? Sont-ils toujours sous l'eau ?

Nos prospections de 1995 ont eu pour but de vérifier si les eaux du lac renfermaient encore quelques-uns des vestiges qui firent la gloire de cette école exceptionnelle.

■ *Les recherches*

Après plusieurs prospections infructueuses en juin, la chance nous a souri lorsqu'en octobre, le garde-pêche décela une forme insolite vers la Pointe de Gréchas : alertés par la municipalité, nous avons pu constater, malgré la faible visibilité, la présence d'une masse métallique caractéristique d'un aéronef. Déclaration faite aux autorités de la Direction régionale des Affaires culturelles, nous avons demandé l'autorisation de poursuivre les explorations afin de mieux cerner le type

de l'appareil, son état de conservation et les possibilités d'un éventuel relevage.

Suite à l'autorisation n° 95/93 du 19 octobre 1995, nous avons entrepris une dizaine de plongées et obtenu les résultats suivants. L'aéronef naufragé est un appareil bimoteur de 20 m d'envergure. Les structures des ailes semblent en assez bon état et présentent des plaques de tôle au niveau de la cabine. Un des moteurs est bien en place : il s'agirait d'un moteur en étoile, à 7 ou 9 cylindres, installé sous l'aile. Le second moteur est plus difficile à cerner et à situer car la carlingue semble en désordre et en partie dans la vase.

L'aspect général de l'épave, son envergure, la situation des moteurs nous invitent à envisager l'hypothèse de la présence d'un Farman, appareil couramment utilisé dans la formation des pilotes de la base.

■ *Perspectives 96*

A ce stade des investigations, nous avons contacté le maire de la municipalité d'Hourtin et le Commandant du centre de formation maritime. Pour nos deux partenaires et nous-même le relevage de l'épave serait de quelque intérêt.

Henri-Daniel Liszkowski

LE PIAN MEDOC

L'église

La pose d'un chauffage par le sol dans l'église du Pian-Médoc a nécessité une intervention de sauvetage urgent. Ainsi fut découvert un bâtiment antérieur à cet édifice.

Les structures observées laissent supposer une construction rectangulaire, prolongée à l'est par une abside avec laquelle elle communiquait par un seuil. Une autre ouverture avait été ménagée dans le mur nord. Ce bâtiment, dont l'élévation atteint à certains endroits deux assises, est une construction soignée de moellons, chaînée aux angles par des blocs de calcaire blanc. Les murs de l'abside possédaient un enduit lissé à l'intérieur et à l'extérieur ; il en était de même pour la face orientale du mur est de la partie rectangulaire.

Plusieurs sols en terre battue alternent avec des niveaux d'occupation contenant des matières organiques intensément piétinées. La céramique, très fragmentée, ne permet pas de dater ces couches.

Tout semble indiquer un édifice cultuel : emplacement sous une église, plan orienté avec abside, type soigné de la construction, ancienneté de la paroisse dont Ch. Higounet envisageait la fondation entre le VIIe et le Xe siècles. Cependant, les traces d'activité observées dans les niveaux d'occupation vont à l'encontre de cette hypothèse : ils résultent probablement d'une réoccupation du bâtiment.

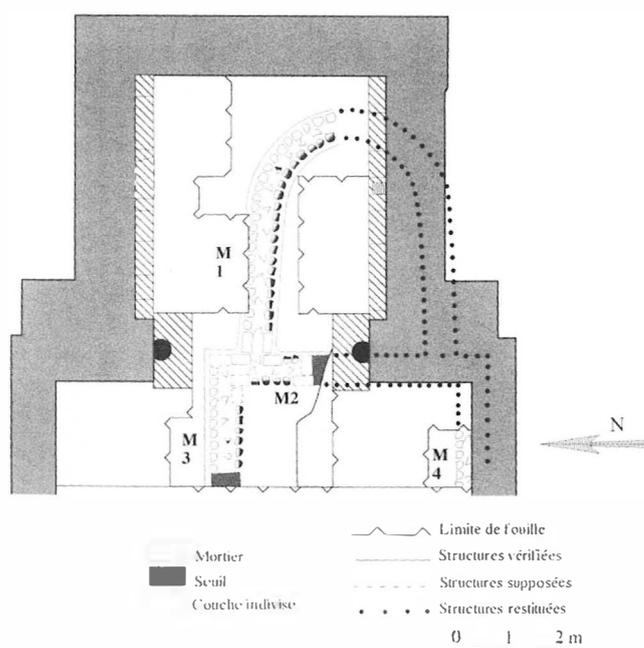
L'église actuelle a été étudiée par E. Gassies à l'occasion de travaux d'assainissement en 1994. L'élément le plus

ancien en est la nef qui remonterait au XIe siècle. Le chœur, qui supporte le clocher, serait du XIIIe. Aucun élément archéologique de cette nouvelle opération n'a pu confirmer ni infirmer ces datations.

Les travaux ayant commencé avant l'intervention archéologique, le détail des états successifs du chœur n'a pu être déterminé, mais au moins quatre réaménagements ont été observés. Le sol de la nef a été modifié de nombreuses fois, le résultat forme un ensemble hétérogène de carreaux de 15 x 15 cm ou de 12 x 12 cm, parfois brisés, ou encore de dalles calcaires. Un emmarchement, lui aussi plusieurs fois remanié, donnait accès au chœur. Deux banquettes maçonnées y étaient installées symétriquement contre les murs nord et sud dès le premier état. L'autel est resté toujours à la même place ; les traces de la pose d'un retable ont été repérées.

D'après la visite paroissiale de 1690, une campagne de travaux effectuée de 1659 à 1670 serait à l'origine de la surélévation du sol de la nef, de l'installation des autels mineurs, de la construction de la sacristie en forme d'abside à l'est du chevet et de l'ouverture sur son mur nord. Deux fosses sépulcrales ont été creusées à travers ces sols, dont les niveaux supérieurs ont disparu lors de la pose du sol actuel.

Stéphane Boulogne



Le Pian Médoc.
L'église.

LE POUT

Eglise Saint-Martin

L'église Saint-Martin du Pout se trouve dans l'Entre-deux-Mers, à 4 km au nord de la bastide de Créon. Elle est constituée d'une nef à deux travées, terminée par un chœur à chevet plat. Au nord, la nef est flanquée d'un collatéral. Un porche barlong précède le portail occidental. La façade, asymétrique, se compose d'un clocher-pignon auquel s'adosse le mur du collatéral. Le portail est ouvert au centre du clocher-pignon. Au-dessus de la clé d'archivolte s'élève la partie haute d'un ancien contrefort médian. Certains documents sont en mesure de nous renseigner sur l'historique de l'église mais aucun sur son origine qui apparaît, cependant, bien antérieure au premier texte du XIV^e siècle.

La pose d'un drain le long du chevet, du mur sud et de la façade a nécessité une intervention archéologique. Aucun vestige n'est sorti de la première tranchée ouverte entre l'angle nord-est et l'angle sud-ouest de l'église.

Par contre, l'intervention principale concernait la façade occidentale. Deux données nouvelles sont apparues. D'une part, les vestiges du contrefort tronqué par le portail actuel ont bien montré le déplacement de l'entrée d'origine lorsque on a construit le collatéral, aux alentours des XV^e-XVI^e siècles. D'autre part, l'apparition des fondations d'un bâtiment devant le collatéral traduit un ajout ultérieur sous la forme d'un avant-corps ou d'un porche.

Si la tranchée n'a montré aucune sépulture contre le chevet et le mur sud, en revanche plusieurs ont été observées le long de l'actuelle façade. Par ailleurs, les débris de deux sarcophages ont été retirés des remblais modernes voire contemporains.

Christian Sculler

SABLONS DE GUITRES

L'église

En octobre 1995 a eu lieu sur la commune des Sablons-de-Guîtres, une fouille de sauvetage archéologique. Cette opération, réalisée au chevet de l'église, a été motivée par la réalisation d'un drain.

Sept tombes médiévales ont été découvertes : sarcophages monolithes avec et sans logette céphalique, coffres de dalles. Dans deux de ces sépultures, des restes d'orcels ont été observés : l'un était pratiquement désagrégé dans le sédiment de comblement de la tombe, l'autre avait sa panse et son col partiellement conservés.

Cette fouille très partielle est importante pour la connaissance du cimetière médiéval des Sablons-de-Guîtres. Apparemment, les caveaux actuels, situés à environ 2 m du chevet de l'église, ont détruit tous les niveaux médiévaux : c'est le cas pour la partie orientale de la sépulture 3. Il est donc fort probable que les niveaux médiévaux soient conservés uniquement sous les allées du cimetière actuel.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

SAINT-AUBIN DE BRANNE

L'église

L'église de Saint-Aubin-de-Branne est située sur un petit coteau, un affleurement de calcaire de Castillon, dominant la vallée de l'Engranne. La pose de drains y a nécessité une intervention archéologique.

Parmi les résultats de cette opération, on notera particulièrement la découverte d'une tombe rupestre anthropomorphe et surtout celle d'un sarcophage mérovingien de type aquitain en partie recouvert par

l'église. Ce dernier semblerait signifier l'existence d'un sanctuaire paléochrétien dont cependant aucun vestige n'a pu être observé.

Il apparaît par ailleurs que la nécropole originelle avait une extension importante au nord du cimetière actuel, dans la zone située entre l'église et la route de Bordeaux. Ce fait est d'autant plus flagrant que divers habitants ont trouvé sous leur maison, à l'occasion de travaux, des sarcophages en place.

Le long du mur nord de l'église, cinq sarcophages ont été mis au jour. Quatre sont dans le même alignement, le cinquième, en partie recouvert par l'auvent, est légèrement décalé. L'utilisation du côté nord, généralement peu prisé au Moyen Age, est ici

probablement liée à l'arrêt abrupt du rocher sur le côté sud.

Dans le cadre de cette opération, il n'a pas été possible de prendre en compte les sépultures en pleine terre. Cependant, on a pu observer que de jeunes enfants avaient été enterrés sans architecture apparente, le long du mur de l'église, la tête à l'ouest, comme ceux qui ont été retrouvés dans les sarcophages. D'autres enfants ont été retrouvés dans des sépultures doubles, toujours en association avec le dépôt antérieur d'une femme.

Lors d'une nouvelle tranche de travaux, il serait intéressant, de préciser ces premières observations, notamment en ce qui concerne l'origine du cimetière, son extension et son évolution dans le temps.

Hélène Martin

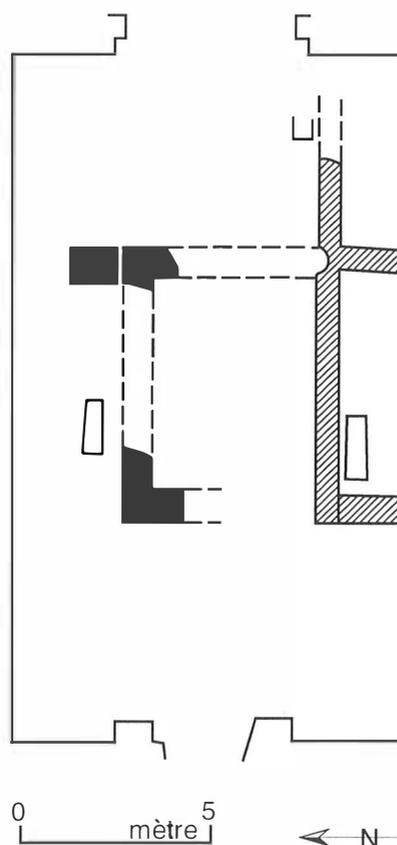
SAINT-CAPRAIS

L'église

Faisant suite aux opérations de 1989 et 1991, une série d'observations archéologiques a été réalisée en juin 1995 dans l'église de Saint-Caprais de Bordeaux.

Les observations précédentes avaient permis de constater que l'église actuelle était construite sur un bâtiment antique organisé en terrasse, et que des sarcophages de type mérovingien étaient disposés dans la nef de l'église. L'opération de 1995, réalisée en raison de l'aménagement du sol de l'église, chauffage et dallage, a donné l'occasion d'une vue d'ensemble de l'intérieur de la nef, mais seulement à une profondeur d'une vingtaine de centimètres. La faible profondeur de cette mise à niveau n'a pas permis de voir toutes les liaisons existantes entre les structures rencontrées. Cependant nous pouvons affirmer que le bâtiment antique a été modifié par la construction d'une salle sur un remblais recouvrant la terrasse inférieure du bâtiment primitif. Cette adjonction de facture moins soignée que le premier bâtiment, forme une salle de 6,50 m de long 4,30 m de large. Aucun sarcophage mérovingien n'a été découvert à l'intérieur de cette pièce. L'élévation de cette structure a été détruite lors de la construction de l'église actuelle comme les couvercles des sarcophages qui la voisinaient. Le carrelage était directement posé sur les murs anciens.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais



■ état primitif
 ▨ structures tardives

Eglise de St. Caprais structures antiques.

SAINTE-COLOMBE

Le Bourg

La commune de Sainte-Colombe est située à égale distance entre Saint-Emilion et Castillon-la-Bataille à environ cinquante kilomètres au nord-est de Bordeaux.

La réalisation de travaux d'enfouissement d'un réseau électrique basse tension dans la commune, et plus particulièrement autour du cimetière attenant à l'église, occasionnait une surveillance et une identification des vestiges archéologiques mis au jour lors du creusement de la tranchée.

Depuis le siècle dernier, nous savons que l'église est construite sur les vestiges d'une *villa* gallo-romaine. Deux mosaïques polychromes à décors géométriques, datées du IV^e siècle après J.-C. sont conservées sur environ 15 m² à 1 m de profondeur entre le portail de l'église et la porte du cimetière. Lors de l'agrandissement du cimetière à l'est de l'église, entre 1963 et 1966, plusieurs campagnes de fouilles conduites par Roger Coste montraient l'existence d'un ensemble de six bassins de petites et moyennes dimensions à l'intérieur d'un grand bâtiment rectangulaire. En 1986, Sylvie Faravel vérifiait la permanence de l'occupation du site de l'époque gallo-romaine à nos jours lors de la fouille d'une tranchée destinée à la pose d'un drain le long du côté nord de l'église : identification d'un mur de la *villa* entre les deux derniers contreforts de la nef, sondage à l'emplacement des mosaïques, identification de la nécropole mérovingienne, étude de l'édifice roman et du cimetière paroissial.

L'intervention de 1995 a été réalisée sur les voies communales n° 206, 209 et 207 qui bordent le cimetière actuel, à l'ouest, au nord et à l'est. Le secteur ouest, face au portail de l'église, n'a pas livré de niveaux archéologiques car la construction du mur d'enceinte du cimetière, ainsi que l'aménagement de la route actuelle,

ont bouleversé le sous-sol de ce secteur. L'amorce du secteur nord faisait apparaître un tronçon de voie visible sur environ 6 m de longueur. Au regard de l'ancien cadastre, cet axe de circulation correspond au chemin qui bordait la limite nord du cimetière paroissial.

Trois sépultures faiblement enfouies sous le niveau de la route actuelle ont successivement été mises au jour. La première, celle d'un adulte, correspondait à une tombe en pleine terre, orientée ouest-est, dont seule une partie des membres inférieurs était conservée. La seconde, un adulte dans une fosse sépulcrale, tête à l'ouest, avait les mains jointes sur le bassin. La troisième inhumation, un adolescent placé tête à l'ouest, présentait une fosse sépulcrale entourée d'un alignement de pierres disposées de chant et non liées. Aucun élément de datation n'a été identifié.

Les sépultures 2 et 3 étaient inhumées dans le comblement d'un bassin correspondant à l'extension des vestiges de la *villa* gallo-romaine vers le nord. Le positionnement du bassin avec marche intérieure, d'un mur construit en *opus mixtum* d'orientation ouest-est, associé à des niveaux d'occupation et de destruction, nous indiquent qu'un grand bâtiment se prolonge sous la voie communale 207 et le cimetière actuel ainsi que dans la parcelle 186 en partie occupée par une maison avec cave. L'issue de la tranchée dans le secteur est confirmait la présence d'un mur correspondant à un grand bâtiment d'orientation nord-sud, déjà identifié par R. Coste en 1965. Malheureusement, l'absence de mobilier n'a pas permis de donner une quelconque approche chronologique à l'ensemble des substructions des secteurs nord et est.

Wandel Migeon

SAINTE-FLORENCE

Abri Houleau

Le gisement de Houleau se situe sur le flanc sud d'un éperon rocheux qui domine la vallée de la Gamage près de son débouché sur la plaine alluviale de la Dordogne. Il a été découvert en 1953 par M. Sireix qui y effectua des fouilles de 1957 à 1961 dans la partie centrale du talus : dans ce secteur, la stratigraphie était la plus

développée et la plus complète avec superposition de Magdalénien moyen et de Magdalénien ancien à raclettes (Badegoulien). En 1970, ce gisement a fait l'objet d'une étude géologique et d'analyses sédimentologiques. Les vestiges lithiques recueillis par l'inventeur ont montré des industries du Paléolithique supérieur.

Le site fut ensuite livré à la végétation. Les sondages d'évaluation effectués en 1994 ont montré qu'il n'y existait plus que des témoins de couches archéologiques peu étendues à l'origine, au pied d'un ressaut naturel limitant un replat rocheux constituant la terrasse d'un abri effondré. Le remplissage de cet abri, presque totalement détruit par des carrières et divers aménagements d'âge historique, ne subsistait que très localement, dépourvu de tout niveau d'occupation paléolithique. Compte tenu du risque de disparition totale des dépôts pléistocènes menacés par l'érosion ou par des dégradations diverses, il a été décidé d'effectuer une campagne de fouille de sauvetage en 1995.

Ces travaux ont concerné la partie médiane du talus. Dans ce secteur, les dépôts sont protégés par un encorbellement naturel prolongeant le plancher rocheux de l'abri et concrétionnés au sommet ; ils montrent la superposition de niveaux à industrie laminaire et lamellaire, à lamelles à fine retouche marginale directe associées à quelques raclettes et de niveaux plus riches

en raclettes où les lamelles disparaissent. La stratigraphie y est moins développée et moins diversifiée que celle décrite lors des premières fouilles et les dépôts, très carbonatés, paraissent avoir été perturbés par des effets de paroi. Les restes de faune sont très fragmentaires et les rares restes déterminables indiquent la présence de Cheval et de Renne.

Vers l'ouest, au pied d'un gros bloc effondré, n'existaient plus que des lambeaux de couche humique à raclettes tandis que vers l'est des restes sporadiques de couche ocrée renfermant une industrie laminaire et lamellaire tapissaient le plancher rocheux.

A quelques dizaines de mètres au nord-ouest, une petite cavité naturelle a livré des restes humains fragmentaires sans autres vestiges archéologiques mais pour lesquels nous disposons d'une datation : OxA-5683 (Lyon-173) : 9250 ± 80 B.P.

Michel Lenoir

SAINT-LOUBÈS

Prieuré Saint-Loup

Le prieuré Saint-Loup avait subi des fouilles non autorisées en 1990 ; depuis l'interdiction de cette regrettable opération, le sol était resté éventré. La mise en œuvre de nouveaux projets d'aménagement nécessitait une mise en état des lieux ; elle entraînera sans doute une intervention archéologique ultérieure. Ce bel édifice est une dépendance de l'abbaye de La Sauve ; le Grand Cartulaire en fait mention dès 1097. La première époque romane y est, en effet, fort bien attestée : on restitue aisément une nef rectangulaire, haute et charpentée, dont la plupart des murs sont conservés. Leur petit appareil, probablement de récupération, est typique ; la structure est elle-même caractéristique. Le mur nord garde une série de corbeaux, vestiges des bâtiments conventuels, maintenant détruits, qui s'appuyaient sur l'église.

Dans les années 1220-1230, un vaste programme de transformation envisage un voûtement de l'église. Le chevet est reconstruit en un moyen appareil régulier, sur un plan barlong, avec une voûte d'ogives quadripartites. Un arc fortement brisé assure la communication entre le chœur et la nef. Les murs de celle-ci furent renforcés par des arcs formerets brisés et de nouveaux contreforts. Nef et chœur présentent une homogénéité certaine, particulièrement notable pour les baies et les piles trilobées sur lesquelles retombent les arcs. Il n'est pas sûr que ce programme ait été achevé : en 1245, Bertrand

de Saint-Loubès, abbé de la Sauve Majeure, lance une quête pour poursuivre les travaux.

Au début du XIV^e siècle, un décor peint, de belle venue mais aujourd'hui très mutilé, ajoute la dimension de la couleur à cet édifice gothique. Il n'est conservé que dans le chœur mais devait se retrouver sur les murs.

Au XIX^e siècle, l'église est transformée en chai. L'intérieur est subdivisé par des murs et un plancher. Une porte est ouverte dans le chevet ; elle détruisit l'essentiel de l'élégante baie axiale ; heureusement la restauration de l'édifice a permis d'en retrouver suffisamment d'éléments pour en faire une restitution justifiée.

Les "fouilles" de 1990 avaient mis au jour deux sarcophages qui sont restés en place. Un troisième avait été enlevé et sans doute brisé durant cette opération ; son emplacement exact et son état initial restent inconnus ; de nombreux éléments en manquent. Ces creusements ont percé trois sols successifs et ont cassé les relations stratigraphiques avec les sarcophages. La logique des structures observées et de leurs altitudes permet cependant de les restituer avec quelque probabilité.

Ces deux sarcophages sont disposés de façon symétrique contre les murs de la nef, au pied de l'embranchement d'époque moderne qui menait au chœur. Les cuves sont

monolithes. Les couvercles qui les ferment ne semblent pas vraiment adaptés ; l'un est en bâtière bien caractérisée tandis que l'autre a un profil plus courbe. Ils semblent avoir été mis en place vers le XVI^e ou le XVII^e siècle, au moment où un nouvel aménagement du chœur reprenait les dallages et concevait

l'embranchement. Ils sont incontestablement en position seconde. On peut éventuellement envisager qu'ils proviennent d'un autre site de la paroisse, au lieu-dit Saint-Luc, où de nombreux et riches vestiges de différentes époques sont attestés, en particulier des sarcophages de même type.

Pierre Régaldo-Saint Blancard

SALLES

Prés de l'Evêque

Dès janvier 1992, la présence d'éléments d'une industrie lithique avait été signalée au lieu-dit « Prés de l'Evêque » sur la commune de Salles. Pour la plupart, il s'agissait d'objets disséminés, trouvés en surface de champs labourés. Toutefois, lors de l'aménagement d'un plan d'eau avec une pelleteuse, l'un d'eux avait été repéré dans un contexte de milieu humide. La bonne conservation de restes de végétaux provenant d'un milieu de tourbe (trunks d'arbre, pignes de pin sylvestre, charbons de bois...) avait également été remarquée.

Fin avril-début mai 1995, un diagnostic a été entrepris : premièrement pour recueillir des informations concernant le paléoenvironnement de cette tourbière landaise ; deuxièmement pour évaluer la nature des indices d'occupations humaines dans le contexte de ce milieu humide et voir si les trouvailles isolées étaient corrélables avec des concentrations plus importantes en sous-sol.

Une trentaine de carottages à la sonde (Æ 4 cm), entrepris à des distances régulières sur une superficie de 0,5 ha, ont permis de se faire une idée de la stratigraphie et de la physionomie de la tourbière et de ses abords. Sans aucun doute il s'agit du chenal d'un ancien cours d'eau qui s'est rempli de tourbe suite à un changement dans le régime en aval. Le bloc-diagramme ci-dessous donne une impression de la morphologie du paléochenal et de son remplissage.

Une série de dix-huit carottages a été entreprise au moyen d'une tarière (Æ 20 cm) afin de prélever du

sédiment pour un tamisage fin (mailles de 2 mm). Cette méthode avait été choisie afin de recueillir du mobilier. Seulement deux carottages ont livré du matériel, à savoir en total trois minuscules éclats de silex provenant de la base des « sables des Landes » en bordure de la tourbière. Le résultat relativement maigre de cette campagne n'a donc pas permis de répondre au deuxième objectif, la mise en évidence d'éventuelles concentrations en sous-sol.

En revanche, la tourbière s'est révélée riche en matières organiques qui offrent des potentialités pour toutes sortes d'études concernant le paléoenvironnement. Pour l'instant, la seule étude entreprise concerne l'anthracologie. Les taxons suivants ont pu être déterminés : *Pinus sp.* (pin), *Betula sp.* (bouleau) et *Salix sp.* (saule). La présence, dans les mêmes niveaux, de pignes de pin sylvestre (essence aujourd'hui totalement absente des Landes) et l'absence d'essences actuellement abondantes (pin maritime, châtaignier) laissent supposer une date relativement ancienne mais pour l'instant indéterminée (Boréal ?).

Même si le rapport entre le paléoenvironnement et les indices d'occupation humaine n'a pu être établi d'une façon concluante (mais la découverte de restes archéologiques plus importantes n'est pas à exclure), ce site mérite une attention particulière par son contexte écologique qui offre de bonnes potentialités pour de futures recherches pluridisciplinaires.

Johannes Musch

SOULAC SUR MER

L'Amélie

Au cours du mois de juin 1995, sur la plage de l'Amélie à Soulac, l'action des marées a fait apparaître un puits. Il était conservé sur 1,50 m de profondeur ; son comblement était déposé par la mer. Le parement est composé d'un assemblage de pierres sèches ; le fond du

puits a simplement été creusé dans les niveaux d'argile. Aucun élément anthropique associé n'a permis de préciser sa date de construction.

Jean-François Pichonneau

AQUITAINE
GIRONDE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

1 9 9 5

				Epoque	P.
CREON	Jean-Pierre PETIT	AUT	PI		—
LA SAUVE MAJEURE	Jean-Luc PIAT	AUT	PI	GAL/CON	66
LA TESTE-GUJAN-MESTRAS	Wandel MIGEON	AFA	PI		—
SOULAC-SUR-MER	Jacques MOREAU	AUT	PI	FER/GAL	67

LA SAUVE-MAJEURE

L'abbaye de La Sauve-Majeure, fondée en 1079 par Gérard de Corbie au coeur du plateau de l'Entre-deux-Mers, a laissé un fonds d'archives très important. Le dépouillement et l'étude d'une partie de ces actes a permis de dresser un tableau du peuplement médiéval pour le territoire de l'ancienne paroisse de La Sauve-Majeure. En outre, plusieurs documents révélaient des indices d'une occupation antérieure au XIe siècle que seule l'archéologie pouvait préciser. Une prospection archéologique diachronique a donc été réalisée au cours des années 1994 et 1995 pour établir quel pouvait être, sur ce territoire, le peuplement qui avait précédé la venue des moines bénédictins et apprécier certains points de l'occupation médiévale reconnue à travers les textes.

Au total, plus de 70 hectares de terrains viticoles ont été parcourus par une équipe de prospecteurs bénévoles. Les découvertes archéologiques ont ainsi confirmé un peuplement gallo-romain sur ce territoire. Il est caractérisé notamment par cinq petits habitats et quelques indices d'occupation diffus. Qui plus est, ces vestiges se concentrent autour de trois secteurs principaux, l'un qui correspond au bourg actuel de La Sauve, le second dans le voisinage de l'emplacement présumé de la chapelle de Saint-Brice de Sermignan et le troisième autour du sanctuaire de Saint-Sulpice de Corbelhac. Ces deux églises, qui avaient un rang paroissial, disparurent lors de la fondation de la paroisse de La Sauve-Majeure à la fin du XIe siècle. Cette occupation antique aurait donc servi de fond de peuplement à l'établissement de lieux de cultes chrétiens sans doute fondés dans le courant du VIe siècle pour les deux chapelles de Sermignan et Corbelhac. Cependant, il convient de remarquer qu'aucun élément mobilier du haut Moyen Age n'a été retrouvé aux alentours de ces sanctuaires, ni nulle part sur le territoire prospecté.

D'autres vestiges antiques ont été retrouvés à proximité de lieux que l'on sait avoir été défrichés sur la forêt entre

les Xe et XIIIe siècles, ce qui pourrait témoigner d'une contraction des terroirs au cours de la période qui voit l'abandon des habitats antiques puis le retour aux défrichements du Moyen Age.

Par contre, autour des villages de « colonisation » de Garifont, Porcint et Saint-Sidoine, attestés par les textes aux XIe et XIIe siècles, les prospections n'ont pas permis de révéler d'occupation antérieure au XIIe siècle. Cela confirmerait alors l'hypothèse que ces villages neufs n'aient pas profité d'un peuplement antérieur mais qu'ils furent installés sur des terroirs encore vierges, certainement pour en assurer l'exploitation. Le cas du village de Saint-Sidoine est à nuancer cependant puisque les moines bénédictins y établirent une sauveté autour d'un sanctuaire qui était déjà construit avant leur arrivée. Par conséquent, on aurait là la preuve, qu'avant l'installation de l'abbaye de La Sauve-Majeure, des secteurs pionniers de mise en valeur existaient déjà. Cette opinion est d'ailleurs confirmée par les textes des cartulaires de l'abbaye qui rapportent, à travers les donations que reçut le monastère au moment de sa création, que d'innombrables terres avaient déjà été cultivées et conquises sur la friche.

Sans doute ces fronts pionniers furent-ils attirés dans le secteur de la *Silva Mayor*, par la route qui permit à Gérard de Corbie de rejoindre le lieu où il devait décider de fonder son monastère. Les tracés de cette « diagonale de l'Entre-deux-Mers », qui depuis Bordeaux rattrapaient la ligne de crête du plateau de l'Entre-deux-Mers pour gagner vers l'est la direction de Sauveterre-de-Guyenne, ont été partiellement reconnus à travers le territoire de La Sauve-Majeure. Cette voie probablement du haut Moyen Age, sinon antique, exprime par les détours et les dérivations qui ont dévié sa rectitude originelle, l'attraction exercée d'abord par le bourg de La Sauve dès le XIIIe siècle puis par celui de la bastide de Créon au XIVe siècle. Cette cité concurrentielle sonna d'ailleurs le déclin de l'abbaye et de sa sauveté, dont les marchés et

les foires avaient attiré de nombreuses activités artisanales. À titre d'exemple, les professions de meuniers et de tuiliers sont bien attestées sur le territoire de La

Sauve-Majeure, non seulement par les textes et la toponymie, mais aussi par des découvertes archéologiques.

Hervé Guiet
Jean-Luc Piat

SOULAC SUR MER

Les principales découvertes effectuées sur les plages de Soulac ont consisté en monnaies antiques, toutes trouvées hors stratigraphie.

Le site de la place de la Glaneuse, où est apparu un puits probablement antique mais vide, a fait apparaître dans le périmètre de cette construction 110 monnaies antiques dont 93 identifiables. Ces monnaies comprennent quelques exemplaires du I^{er} siècle avant J.-C. (bronze des Longostalètes, monnaies de Nîmes), du I^{er} siècle après J.-C. (de Claude à Nerva) du II^e siècle (de Trajan à Marc Aurèle), de la fin du III^e siècle (Claude II, Victorinus, Tetricus) et, en abondance, du IV^e siècle (Constantin et ses successeurs).

Le site de la plage de l'Amélie a aussi livré des monnaies antiques au nombre de 34 dont 29 identifiables. Elles sont gauloises du I^{er} siècle avant J.-C., romaines du I^{er} siècle (un bronze d'Emporiae, Auguste, Claude, Domitien), du II^e siècle (Sabine, Commode) et une seule du IV^e siècle.

En dehors des monnaies, les plages ont donné quelques silex taillés et fragments de poterie dont de la céramique sigillée.

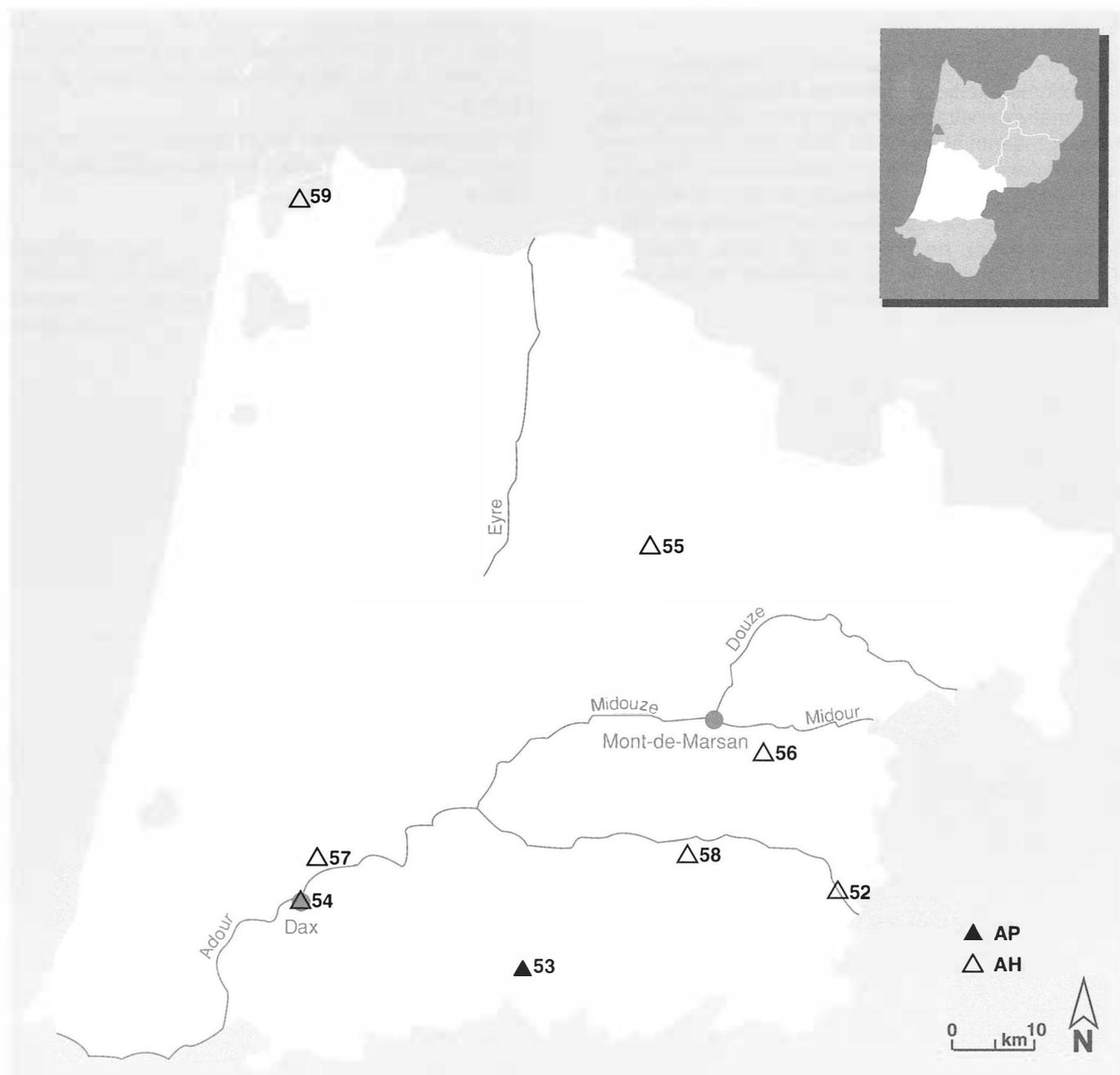
Jacques Moreau
en collaboration avec Jean-Paul Cathelot,
Jérémy Ferreira, Yves Larrieux, Didier Luceyran,
Francis Martin

AQUITAINE
LANDES

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 5



						Prog	Epoque	Réf. carte	p.
40/001/041/AH	AIRE-SUR-L'ADOUR	Eglise Sainte-Quitterie	Patrick MASSAN	AFA	SU	H 2	GAL/MED	52	70
40/001/041/AH	AIRE-SUR-L'ADOUR	Eglise Sainte-Quitterie	Philippe VERGAIN	SDA	SU	H16	HMA/MED	52	71
40/054/041/AP	BRASSEMPOUY	Pouy	Dominique BUISSON	AUT	FP	P 5	PAL	53	72
40/088/001/AH	DAX	Place Roger Ducos	Patrick BIDART	AUT	SD	H 1	GAL/MOD	54	72
40/135/060/AH	LABRIT	Châteaud'Albret	Yan LABORIE	MCT	FP	H 17	MED/MOD	55	73
40/139/001/AH	LAGLORIEUSE	Mouliot	Bernard GELIBERT	AUT	SU	H2	FER	56	76
40/279/007/AH	SAINT-PAUL-LES-DAX	Abbesse	Inaki ZUBILAGA	AUT	RA	H 19	NEO/CON	57	77
40/279/007/AH	SAINT-PAUL-LES-DAX	Abesse	Inaki ZUBILAGA	AUT	PI	H 19	NEO/CON	57	77
40/287/004/AH	SAINT-SEVER	Morlanne	Philippe VERGAIN	SDA	SD	H 12	GAL	58	78
	SANGUINET	Put Blanc	Bernard MAURIN	AUT	PP	H 10	BRO/GAL	59	79

AIRE SUR L'ADOUR

Eglise Sainte-Quitterie

Située sur une colline au sud de la ville d'Aire-sur-l'Adour sur la voie d'accès au plateau de l'arrière pays, l'église abbatiale du monastère Sainte-Quitterie du Mas domine à 125 m d'altitude la cité épiscopale, *Uicus Iuli*, installée en bordure du fleuve au point de passage.

A l'intérieur de la crypte de l'église romane, une source consacrée à Sainte-Quitterie, qui aurait été martyrisée lors des persécutions ariennes à la fin du Ve siècle, est certainement à l'origine de l'établissement religieux attesté au XIIIe siècle mais établi sur des structures plus anciennes et peut-être antiques. Aujourd'hui installé dans un arc aveugle qui fait face à l'abside romane, un sarcophage de marbre blanc à motifs paléochrétiens, daté du milieu du IVe siècle de notre ère, constitue le plus ancien témoignage de la christianisation de la région.

Les problèmes de circulation de l'eau sur l'ensemble de la colline du Mas, et notamment dans l'édifice, ont nécessité une opération d'assainissement au chevet de l'église qui a donné lieu à une intervention de sauvetage archéologique. Quatre phases principales ont été alors mises en évidence qui caractérisent l'évolution chronologique du site et permettent, en particulier, de reconnaître l'existence d'une nécropole du Haut Moyen Age.

La première phase, dans la zone nord, a confirmé l'existence d'un lieu de sépulture au Haut Moyen Age qui se matérialise par une inhumation (en pleine terre ?) orientée Nord-Sud et perturbée lors du creusement de la tranchée de fondation de l'abside et trois cuves de sarcophages orientées Ouest-Est. Deux d'entre elles sont trapézoïdales creusées dans un calcaire local de

couleur ocre jaune beige avec un couvercle en bâtière pour l'une d'entre elle. La troisième n'a été que partiellement dégagée mais elle est probablement de forme trapézoïdale, taillée dans un poudingue gris brun.

Deux murs formant un angle droit ont été repérés sur une distance n'excédant pas un mètre (l'un perturbé au Nord-Ouest par un drainage contemporain et l'autre se poursuivant en dehors de l'emprise vers le Nord-Est). Ces murs mesurent 0,50 m de large et ne sont pas chaînés. Un seul a conservé une partie de son élévation, constituée de deux assises de moellons calcaires équarris en forme de grain de maïs. Cette structure paraît délimiter un espace clos à l'intérieur de la nécropole dans lequel viennent s'intégrer les sarcophages.

La seconde phase concerne l'édifice élevé à la fin du XIe siècle. La mise en oeuvre des fondations (qui présentent un ressaut de 0,15 m de large) de l'abside et des absidioles est identique. De caractère soigné, elle fait alterner des blocs de moyen appareil et des moellons irréguliers occupant un espace comparable, pratique régionale bien attestée notamment à Saint-Sever.

Une probable reprise en sous-oeuvre a été constatée au niveau de la première assise de l'élévation nord de l'abside. Elle est grossièrement maçonnée à l'aide de matériaux de récupération, notamment des morceaux de *tegulae* et un bloc de grand appareil présentant un trou de louve.

La troisième phase correspond à la période médiévale postérieure, ceci malgré la pauvreté du mobilier archéologique retrouvé : une seule unité stratigraphique pouvant être datée des XIIIe-XIIIe siècles (encore s'agit-il de

remblais fortement perturbés par les deux niveaux de sépultures identifiés : inhumations en pleine terre allant de la fin du XIII^e siècle au XIV^e siècle mais pouvant durer jusqu'à une période récente). Parmi ces sépultures orientées Ouest-Est, il a été possible de déterminer huit adultes (dont quatre femmes et un homme) et deux enfants. Dans certains comblements, des os d'immaturs ont été prélevés. Si la fonction funéraire du site est avérée au moins aux VI^e-VII^e siècles, celle-ci disparaît ensuite pour ne réapparaître au plus tôt qu'au bas Moyen Age après la période d'expansion du monastère au XII^e et au XIII^e siècles.

La dernière phase correspond aux divers travaux récents de drainage du chevet et notamment à un grand collecteur au niveau de l'absidiole sud qui venait se jeter dans l'exutoire principal. Un caniveau contemporain pour la récupération des eaux de pluie a aussi été dégagé puis conservé et intégré dans la réalisation finale du projet d'aménagement par l'Architecte des monuments historiques.

Patrick Massan

AIRE SUR L'ADOUR

Eglise Sainte-Quitterie

Dans le cadre des travaux de consolidation de la colline du Mas à l'initiative de la Direction Départementale de l'Équipement et de la mairie d'Aire-sur-l'Adour, une surveillance archéologique a été mise en place qui se fixait pour premier objectif de confirmer l'absence de vestiges archéologiques en aval, suite aux résultats des travaux de fouille effectués au chevet de l'édifice. Ceux-ci, présentés ci avant, avaient en effet mis en évidence ce qui peut être interprété comme les limites d'une nécropole du haut Moyen Age. Les autres objectifs fixés étaient de rechercher les traces d'anciens systèmes d'évacuation de l'eau, de mieux cerner la structure interne de la colline et de surveiller les travaux de pose de nouveaux drains aux abords immédiats du chevet.

Pour des raisons techniques liées aux intempéries et à une mésestimation par les aménageurs de la nature du substrat géologique, une partie seulement de ces travaux a été effectuée donnant lieu à une surveillance d'une vingtaine de jours assurée par Marc Malatray. Celui-ci a confirmé l'absence de vestiges archéologiques en contrebas de la nécropole reconnue par C. Scuiller et P. Massan en début d'année 1995 à l'exception d'un fragment de colonnette engagé caractéristique de l'édifice gothique, retrouvé dans les remblais.

A cependant été mis en évidence un mur construit en moyen appareil de moellons réguliers liés par un mortier beige à gris-beige reconnu sur au moins cinq assises en élévation et situé sous le dalleau récent d'évacuation des eaux mais présentant une orientation différente. Les conditions de sécurité n'étaient pas suffisantes pour réaliser un dégagement archéologique plus complet et nous avons dû nous contenter du simple relevé alors effectué. La recherche des fondations de ce mur, le dégagement des zones proches pour retrouver d'éven-

tuels niveaux archéologiques conservés et son repositionnement précis par rapport au chevet de l'édifice et aux découvertes du début d'année 1995 seront les principaux objectifs de la reprise de la surveillance en 1996. L'étude des enduits et des mortiers ainsi que de l'appareillage peuvent s'avérer précieux dans le cadre des recherches engagées sur la crypte et sur les élévations de toutes périodes qui y sont conservées.

Il a été possible lors de cette intervention de mieux comprendre la structure géologique de la colline grâce à l'avis de M. Capdeville du BRGM qui a mis en évidence la possibilité de la présence, à l'état résiduel, de niveaux de calcaire pouvant, sur des collines voisines de formation identique, atteindre trois à quatre mètres mais qui s'altèrent très vite compte tenu de leur mise en relation avec des niveaux de sables fauves et de molasses et de la circulation diffuse de l'eau. Une des hypothèses les plus plausibles est que la crypte est accrochée à un niveau de calcaire, peut-être très altéré, et que l'édifice roman s'est alors développé à partir de cette structure bien ancrée dans la colline. La compréhension fine de la structure géologique de la colline et des logiques de circulation de l'eau seront des éléments essentiels pour une approche historique et archéologique du site mais aussi pour permettre les choix dans les projets d'assainissement de l'édifice religieux et notamment de la crypte.

La reprise des anciens réseaux enterrés qui aura lieu en 1996 sera accompagnée d'une surveillance qui permettra de compléter les premières observations de 1995 et de faire le point sur le contexte naturel et archéologique de la crypte de l'église Sainte-Quitterie au Mas d'Aire-sur-l'Adour.

Philippe Vergain

BRASSEMPOUY

Pouy

La campagne de Brassempouy de 1995 s'est déroulée du 10 juillet au 1er septembre, sous la direction de Dominique Buisson et avec la collaboration d'une soixantaine de personnes.

Depuis la reprise des fouilles en 1981 par H. Delporte, les travaux concernent essentiellement trois secteurs :

■ **G.G.2 ou Grande Galerie n° 2**

Ce site est le prolongement de la grande galerie anciennement fouillée par E. Piette. Il est caractérisé par une série presque complète du Paléolithique supérieur, à savoir : à la base, une couche castelperronienne, surmontée d'une couche aurignacienne, d'un ensemble gravettien et, enfin, de couches à indices solutréens et magdaléniens. Les vestiges mobiliers sont relativement peu abondants ; en revanche, la parfaite conservation des sols a permis de mettre en évidence un certain nombre de structures anthropiques en particulier dans les niveaux aurignaciens, des sols aménagés et, dans la couche gravettienne, un foyer, une fosse, des lamelles à dos et des pointes à cran. L'intérêt majeur de cette couche est d'avoir livré des connexions anatomiques et des éléments de parure regroupés en paquet qui témoignent d'une réelle stabilité des sédiments.

■ **CH.3 ou Abri Dubalen**

Cette petite galerie est caractérisée par une couche castelperronienne surmontée à l'intérieur par un ensemble aurignacien qui s'est révélé, cette année, très riche en industrie lithique, osseuse et en parures, notamment en coquillages percés.

■ **CH.5 ou Grotte des Hyènes**

Cette vaste grotte contient une séquence très importante de l'Aurignacien ancien datée entre 30 000 et 33 000 ans B.P. environ. Plusieurs phases d'occupations y ont été reconnues dont des niveaux très riches en os brûlés et en ocre rouge. Le matériel archéologique est très abondant ; il permet d'étudier les chaînes opératoires, tant dans les domaines des industries lithique et osseuse que de la parure. Quelques vestiges humains y ont été recueillis.

De plus, la découverte dans le fond de la cavité de deux petites cuvettes contiguës, remplies de micro-fragments d'os brûlés, est d'une importance capitale pour prouver la parfaite stabilité des niveaux archéologiques de ce secteur.

L'origine et la mise en place des niveaux archéologiques posent de nombreux problèmes que nous essaierons de résoudre. Les diverses analyses en cours, en particulier sédimentologique, micromorphologique et palynologique pourront sans doute apporter des éléments de réponses, surtout en ce qui concerne la relation chronostratigraphique entre l'Abri Dubalen et la Grotte des Hyènes.

Les complexes archéologiques de ces grottes font de Brassempouy un site majeur du Paléolithique supérieur. Les études en cours permettront d'appréhender la fonction de ces divers habitats.

François Bon
Samuel Dartiguepeyrou

DAX

Place Roger Ducos

■ **Motifs et déroulement de l'opération**

Il s'agit d'une opération de sauvetage urgent et de suivi de travaux en milieu urbain qui s'est déroulée durant les mois de février et mars 1995.

Durant toute la phase de terrain, nous avons bénéficié de l'aide bénévole de Monsieur Philippe Rouzies que nous remercions particulièrement.

La mairie de Dax a entrepris un aménagement de la place Roger Ducos en la transformant en parking pour automobile avec la création d'espaces verts qui entraîne des perturbations d'une profondeur de 1,30 m.

Averti par d'autres voies (presse locale) que par les démarches habituelles, et après contrôle sur le terrain, le Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine décidait de mettre en oeuvre une opération de suivi de travaux

consistant en une opération de relevés stratigraphiques des coupes des tranchées déjà effectuées sans contrôle archéologique.

Pour l'implantation des espaces verts, la mairie de Dax a envisagé un plan orthonormé disposé en trois bandes. Chacune de ces bandes est composée de six espaces et correspond à une zone. Dix-huit tranchées profondes de 1,30 m pour une largeur de 2 m et une longueur variable de 5 m (Z III) à 10 m (Z I et Z II).

La définition des zones prioritaires (Z I et Z II) s'est faite d'après le plan fourni par la mairie après examen et inversement à leurs potentialités archéologiques de manière à libérer ces zones moins sensibles pour les travaux d'aménagement et garder une marge de temps suffisante pour le secteur le plus sensible (Z III).

Lors de l'opération de relevés, certains des espaces étaient déjà rebouchés, d'autres tranchées étaient difficilement exploitables car encombrées par la présence de tuyaux, buses regards et conduites diverses. Après contrôle, nous avons décidé en accord avec le Service régional de l'Archéologie et l'entreprise de faire reboucher certaines de ces tranchées pour ne conserver que celles jugées représentatives du sous-sol et celles où apparaissent des éléments architecturaux : murs, puits, dallage.

■ **Résultats**

Les différences altimétriques des tranchées et leurs dépôts permettent d'entrevoir une paléotopographie du site et de mieux cerner le potentiel archéologique de la place Ducos. Les remplissages archéologiques sont plus importants au nord de la place ; il semble exister une forte dénivellation du sud au nord.

La zone I et la zone II présentent des dépôts médiévaux et modernes à la profondeur atteinte par les travaux d'aménagement de la place, soit 1,30 m.

C'est au n° 34 de la rue Saint-Vincent que se trouvent les niveaux les plus anciens de la ville de Dax. Malheureusement, les travaux entrepris ne nous ont pas permis d'établir une coupe stratigraphique aussi profonde et de vérifier ainsi la véracité des observations de Pottier (R.) en 1874. La sédimentation dans un milieu de tourbières permet de supposer une très bonne conservation des structures périssables et des données paléoenvironnementales de tout premier plan.

L'existence de nombreux niveaux antiques découverts lors des fouilles des Halles en 1982-1983 (Dupuis, Fincker) retrouvés en partie en 1995 dans la zone III a été également confirmée à quelques mètres des zones I et II en 1874.

La zone I quant à elle nous a permis de confirmer les observations des fouilles de 1982-1983 avec des structures analogues (dallage en calcaire de Bidache) pour la période antique.

L'absence totale dans les couches en place de matériel de la fin des III^e et IV^e siècles permet donc de penser que la mise en place du dallage n'est pas antérieure à la fin du II^e ou au début du III^e siècles et que leur utilisation n'a guère débordé les dernières années du III^e siècle et un abandon probable de ce secteur urbain à la fin du III^e ou le début du III^e siècles.

A l'est de la zone III, on note la découverte d'une zone sépulcrale qui semble liée à la présence de la cathédrale dont il conviendra ultérieurement de fixer les limites chronologiques et spatiales.

Ce secteur où apparaissent des structures antiques médiévales et modernes à 1,30 m de profondeur doit être considéré comme très sensible car présentant un potentiel stratigraphique supposé des plus importants.

Patrick Bidart

LABRIT

Château d'Albret

Le programme de fouille pluriannuel engagé sur le site du château éponyme de la famille d'Albret s'est inscrit dans le prolongement des travaux menés par le Professeur J.-B. Marquette sur l'histoire complexe de ce brillant lignage gascon.

■ **Problématique et déroulement de l'opération**

Les investigations entreprises s'articulèrent autour de deux principaux axes de recherches. Le premier concer-

nait l'étude des structures primitives de la forteresse, dans la perspective de réunir des données susceptibles d'enrichir les connaissances sur l'origine de la seigneurie d'Albret et, parallèlement, de contribuer à l'étude de l'architecture des *castra* de première génération, édifiés en terre et en bois - type motte à basse cour -.

Le deuxième axe de recherche développé avait pour objectif l'acquisition de données témoignant du mode de vie de la société rurale, aristocratique et paysanne de la

Haute-Lande, du Moyen Age à l'orée de l'époque moderne.

Les travaux débutèrent par une campagne de prospection (1991) suivie d'une campagne de sondages (1992). Les fouilles se développèrent ensuite essentiellement dans le secteur est du site, sur une surface d'environ 350 m², avec le concours d'une équipe majoritairement constituée d'étudiants d'histoire de l'Université de Bordeaux (campagnes 1993, 1994, 1995). Les conditions de gisement rencontrées, assez ingrates, eurent pour effet, sur le plan technique, de rendre plus longues que prévu les opérations de fouille et, sur le plan scientifique, de conduire à l'acquisition d'informations documentant de manière très inégale les différents points que l'on souhaitait aborder. Aussi, au terme du programme qui s'achevait avec la campagne 1995 et malgré le respect des orientations de recherches préalablement fixées, force est de constater qu'un certain nombre de questions posées lors de la programmation n'ont pu être traitées ou trouver de réponse.

■ Résultats

Concernant les origines de l'établissement castral, l'étude des spectres polliniques enregistrés dans les fossés de son enceinte, ainsi que dans les tourbières l'avoisinant, devrait révéler d'intéressantes informations sur le contexte et l'impact de son implantation. A côté de cela, un autre point fondamental - la datation de l'édification du château - a pu être correctement cerné grâce aux résultats donnés par les observations dendrochronologiques effectuées sur des pieux appartenant à l'aménagement de ses défenses primitives. La fondation du château d'Albret, qui n'apparaît dans l'histoire qu'en 1274, était jusqu'alors assez vaguement



Vestiges des bases d'un moule à cloche conservés sur le fond de la fosse de coulée, excavés à l'intérieur de la chapelle qui jouxtait la résidence seigneuriale. 1^{er} quart XIV^{ème} siècle.



Localisation du moule et de la fosse campanaire dans la chapelle dont les murs apparaissent en négatif.

située dans le courant du XI^{ème} siècle, par comparaison de son architecture à celle de *castra* de type similaire et datée. D'après ces nouvelles données, elle ne serait finalement pas antérieure au milieu de la première moitié du XII^{ème} siècle.

Dans le domaine de la connaissance de la configuration originelle et du mode de construction des superstructures de terre constituant les défenses du château, l'association des apports d'une série de sondages, de levés topographiques précis, d'observations aériennes et géophysiques, permet également d'obtenir des résultats probants. L'aménagement de la fortification débuta par le nivellement d'une plate-forme d'environ 4 ha, préalablement nettoyée par brûli. Après quoi furent engagés les travaux d'édification de sa puissante enceinte en demi-lune. Le tracé de celle-ci n'aurait connu aucune modification, jusqu'à son démantèlement partiel, vers la fin du XV^{ème} siècle. Clôturant intégralement une cour de plus d'un hectare, cette enceinte était dotée d'un fossé sec suivi de deux massives levées de terre fondées sur un grillage de poutres. Entre ces deux levées talutées - dont on continue d'ignorer le mode de couronnement - s'intercalait un profond fossé noyé (profil en V).

Côté sud, une motte tronconique, haute de 7 m, totalement isolée à sa base par les eaux du grand fossé de l'enceinte, renforçait et commandait l'ensemble défensif. Un ouvrage de bois, de plan carré - probablement une modeste tour (16 m²) - occupa primitivement la plate-forme sommitale de cette motte. Le dispositif qui en permettait l'accès demeure inconnu. Il en est de même du positionnement et de la morphologie du ou des accès qui desservaient la basse cour.

En ce qui concerne l'occupation de l'enceinte - chronologie, nature, distribution - seules purent être étudiées les phases de fonctionnement comprises entre la fin du XIII^{ème} siècle et le début du XVII^{ème}.

La mise en évidence d'une rupture dans le mode d'occupation amène à distinguer deux périodes au sein de cette tranche chronologique.

Le démantèlement partiel des remparts de l'enceinte et l'ouverture de l'espace de celle-ci à un habitat de type villageois, marquent vers 1490-1500, les débuts de la période plus tardive, qui, un siècle plus tard, s'acheva

par un mouvement de désertion. Au-delà de la fin du premier quart du XVII^{ème} siècle seuls subsistèrent les habitats qui s'étaient fixés à l'extérieur du périmètre de l'enceinte castrale, côté est. Regroupés autour d'une place selon un plan relativement ordonné, ils constituaient un petit hameau dont l'existence se prolongea jusqu'au XIX^{ème} siècle.

Antérieurement à cette phase d'occupation villageoise post-médiévale, un usage beaucoup plus restrictif de la basse cour caractérisait la seconde période reconnue. Durant les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, peut-être depuis l'établissement du château - de nombreux indices appuyant cette hypothèse - l'enceinte aurait exclusivement abrité l'habitat châtelain et ses dépendances. Exceptant le fait qu'aucune valeur défensive ne fut donnée à son architecture, le corps de bâtiment formant la partie résidentielle de cet habitat présentait, dans son état des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, les dispositions classiques des « salles » médiévales de l'aristocratie gasconne (cf. bilan scientifique 1994, p. 72). Et comme cela est fréquent dans bien des habitats châtelains une petite chapelle y était associée (découverte lors de la dernière campagne).

Dans la dernière phase d'occupation ce logis médiéval fut entièrement arasé. La construction édifiée à son emplacement, vers 1550, qui constitua probablement la dernière forme de la résidence châtelaine avant la

désertion définitive de l'enceinte, fut en revanche conçue sur un tout autre principe. D'après la perception qu'en donne l'observation de ses vestiges, son organisation et la morphologie globale de son architecture ne possédaient plus aucune des caractéristiques qui, bien que parfois moins nombreuses et nettes qu'à l'époque médiévale, continuèrent ordinairement à l'époque moderne de différencier l'habitat aristocratique de l'habitat paysan. Rien en effet ne devait profondément la distinguer de la plupart des autres habitations locales tenues par les propriétaires fonciers les plus aisés. Son plan extrêmement proche de celui des maisons landaises de type « traditionnel » témoigne de l'instauration, au moins depuis le milieu du XVI^{ème} siècle d'une architecture rurale locale aux traits spécifiques.

Enfin parallèlement aux premières observations qui purent être faites sur les aménagements défensifs du château et les structures qui se trouvaient établies dans son enceinte, le programme de fouilles permit de recueillir une documentation inédite - mobilier et témoignages résiduels divers - intéressant l'état de l'équipement domestique, l'alimentation, les techniques artisanales et les productions de l'agriculture, à l'époque médiévale et moderne, au sein de cette région naturelle si particulière qu'est la Grande Lande.

Yan Laborie



Vue générale de la grande salle de la résidence seigneuriale.
Elle est bordée côté est de sa galerie, qui fut par deux fois remaniée (XIV^{ème} et XV^{ème} siècles).

La nécropole du premier Age du Fer de Mouliot a été révélée par un semis de pins au printemps 1995. Le site se présente comme un petit promontoire dominant un ruisseau affluent du Ludon à 5 km au sud-est de Mont-de-Marsan.

La fouille, réalisée en juillet et août, a porté sur 200 m² au centre de la nécropole. Onze sépultures ont été mises au jour ainsi que des structures de pierres (arcs de cercles) et une grande fosse (1 m de diamètre pour 1,20 m de profondeur) remplie de céramique.

■ *Le mobilier*

La plupart des sépultures comporte une urne avec un plat couvercle et un vase d'accompagnement. Quatre seulement contenaient un petit dépôt d'ossements brûlés. Un seul dépôt charbonneux a été observé. Il n'y a pas de mobilier céramique.

L'extrême fragmentation du mobilier céramique ralentit considérablement le travail de remontage. Lorsque ce travail sera achevé, une trentaine de récipients aura été reconstituée. Les dimensions et les formes sont variées mais quelques particularités sont à noter :

- les fonds sont plats en majorité, quelquefois ombiliqués ou annulaires (vases) ;
- les panses sont le plus souvent galbées mais les vases sont parfois carénés ;
- les cols sont généralement courts, souvent évasés ;
- la préhension est assurée par des boutons doubles ou des oreilles bilobées perforées verticalement ;
- les décors se rencontrent seulement sur une partie des urnes et des vases : quatre portent des impressions cordées horizontales ou en chevrons, deux présentent des cannelures horizontales peu marquées.

Un fait notable est la présence de grandes jarres galbées de 60 cm de haut pour 50 cm de diamètre, d'un poids de 25 kg, ornées d'empreintes digitées sur la panse et sur le bord. Connues sur des habitats du premier Age du Fer (en Gironde notamment), ces grandes jarres — auxquelles on attribue une fonction domestique de stockage — ont été réutilisées ici à des fins sépulcrales. L'une d'elles contenait un dépôt de six galets et un vase accessoire.

Un mobilier lithique, composé d'éclats de débitage et quelques outils en silex ainsi qu'une meule en grès brisée, a été retrouvé dispersé.

■ *L'étude des modes funéraires*

La perturbation du terrain par le labour forestier et la pauvreté des dépôts rendent difficiles la lecture des modes et rites funéraires. La précision de la fouille devrait néanmoins permettre d'exploiter utilement dans ce domaine les données recueillies. Les principales informations dont on peut faire état sont les suivantes :

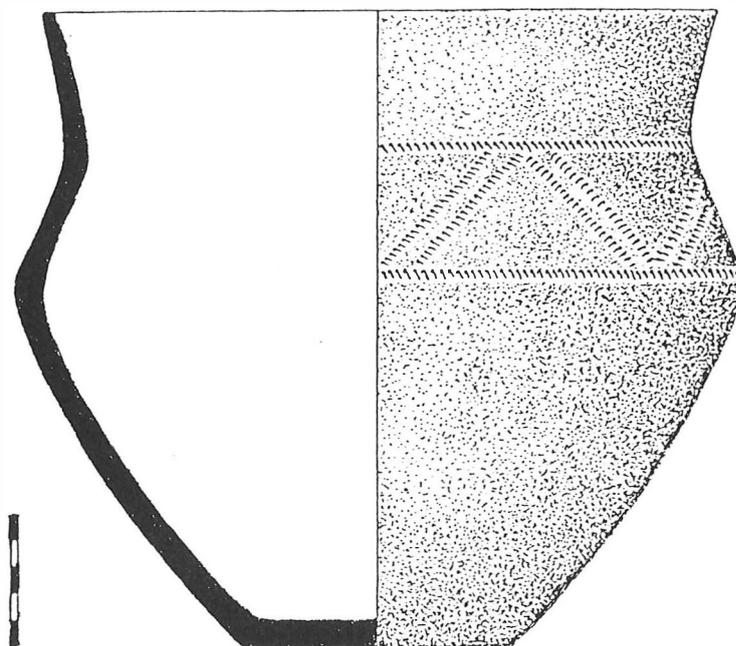
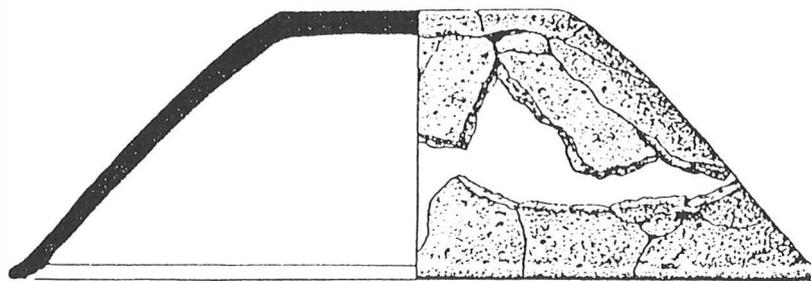
- il s'agit d'une nécropole de tombes plates en fosses, à incinération,
- la superficie de la nécropole peut être évaluée à 800 m² environ,
- l'espace funéraire a été aménagé mais les sépultures ne semblent pas en relation directe avec les structures de pierres dont la fonction reste à élucider,
- l'incinération a laissé peu de traces ; seulement une petite zone cendreuse et un dépôt charbonneux avec une sépulture,
- la grande fosse apparaît en première analyse comme un dépôt secondaire. D'autres indices de réaménagements de l'espace funéraire ont été décelés ;
- d'après la typologie de la céramique, la nécropole de Mouliot aurait fonctionné peut-être dès la transition Bronze final-Fer mais plus sûrement aux débuts du premier Age du Fer.

La problématique développée vise aussi à replacer le gisement dans son cadre topographique et chrono-culturel. La recherche d'un éventuel habitat en relation avec la nécropole a été entreprise ainsi que les études des rapports possibles avec les autres gisements du premier Age du Fer de la région.

Des termes de comparaison existent dans les habitats et nécropoles de la région de Tonneins (Fauillet-Lagravière) et aussi avec la nécropole tumulaire de Sarbazan, à 15 km au nord-est.

L'importance du site devrait lui valoir un sursis de la part du propriétaire aménageur. Ce délai doit être mis à profit pour compléter les investigations de cette année par une nouvelle intervention.

Bernard Gellibert
Jean-Claude Merlet



Laglorieuse, Mouliot.
Urne de la sépulture S4 avec son plat couvercle.
(dessin Bernard Gellibert)

SAINT-PAUL LES DAX

Abbesse

Le travail de l'année écoulée a porté sur une classification du matériel céramique trouvé à Stoty III, sur un relevé topographique de ce site (collaboration avec G. Parent, J. Lafaurie).

La prospection systématique a permis de découvrir un nouveau site intéressant en limite de commune, aux confins d'Abbesse. Le mobilier récolté révèle des outils en silex (pointes de flèches à ailerons et pédoncule), un broyeur, des tessons de céramique en bon état de conservation et des scories. Le matériel lithique correspond à l'Age du Bronze, la céramique est de même époque que celle trouvée à Stoty (II et III).

Le travail de l'an prochain portera sur l'étude de ce nouveau site (prospection et essai de classification).

L'intérêt de ces recherches réside dans le fait que nous trouvons un matériel identique sur 650 ha et sur la présence de couches archéologiques à Stoty III. Il semblerait judicieux de poursuivre l'étude de ce dernier site sous la forme d'un sondage car le cumul de scories, de tessons gallo-romains et de structures en bois nous laisserait le plaisir de dévoiler les traces d'une activité métallurgique antique.

Laurence Puyoo
Iñaki Zubillaga

Le Plateau de Morlanne à Saint-Sever que les sources, la topographie, les vestiges des mottes castrales et le bilan des découvertes anciennes font considérer comme le site archéologique majeur de la ville a fait l'objet d'une campagne de prospection électrique réalisée en deux phases en 1994 et 1995. Celle-ci, sous le contrôle de M. Martinaud, a mis en évidence des potentialités aux abords des arènes ou en limite nord-ouest de la piste de danse mais a aussi confirmé l'importance des réaménagements récents et des bouleversements du sous-sol ailleurs. N'ont cependant été prospectées lors de ces deux campagnes, pour des raisons d'accessibilité aux terrains, que les parties gazonnées du plateau ce qui a exclu deux secteurs fortement sensibles d'un point de vue archéologique : la piste de danse où sont signalées les découvertes de chapiteaux de marbre et une base de colonne et les arènes. La carte d'isorésistivité établie par M. Martinaud avait mis en évidence des « anomalies » positives qui, à deux exceptions près, présentent des orientations et des dimensions similaires et relativement modestes ce qui peut correspondre à des comblements avec des matériaux plus résistants que le milieu extérieur.

Les sondages ont été implantés, en liaison avec les responsables de l'étude géophysique, à l'emplacement de ces « anomalies » afin de valider les hypothèses de la prospection, de calibrer les mesures effectuées et de reconnaître la nature et la chronologie des occupations éventuelles.

Deux sondages S2 et S3 ont été réalisés à proximité des arènes et des anomalies positives et négatives 1 et A. Ils ont mis en évidence la présence, à une profondeur de 1,80 m, de niveaux argileux perturbés par des fosses de diamètre réduit (0,15 m) qui pourraient correspondre à des trous de poteau reconnus ici à leur base. Le sondage S2, qui correspondait à une anomalie positive, recoupait en partie un sondage ancien remblayé avec du matériel exogène. La faible quantité du matériel rencontré et l'absence de formes reconnaissables ne permettent pas de dater ces structures.

Le sondage S4 réalisé en limite nord du plateau a confirmé les profonds bouleversements du sous-sol dans ce secteur. Des blocs de calcaire, irréguliers avec liant mais sans ordre, ont été reconnus à une profondeur de 2 m mais la remontée de l'eau y a empêché toute étude plus complète.

Le sondage S1, implanté entre deux anomalies négatives J1 et J2, s'est avéré le plus intéressant car livrant des niveaux en place, des structures conservées et du matériel céramique datable. Deux murs perpendiculaires M1 et M2 y ont été repérés alors qu'un seul pouvait

être dégagé des résultats de la prospection : le calibrage de la profondeur d'étude étant alors essentiel ce qui justifie d'accompagner chaque prospection géophysique par des reconnaissances ponctuelles du sous-sol. Ces données seront déterminantes pour une future étude de la piste de danse voisine. M1, orienté nord-sud et conservé sur 1 m 50, se trouve à quelques centimètres au-dessous du niveau du sol actuel et est épais de 0,45 m. Il se caractérise par l'emploi de blocs de garluche liés par un mortier beige dans un parement soigné. A 0,30 m au-dessous se trouve M2 détruit sur 1,50 m mais conservé vers le nord sur presque 2 m, le mortier assurant le liant est ici jaune et le remplissage associe cailloutis et sable à gros grains. Le substrat, argileux, sans traces d'occupation reconnues, se trouve à 1 m de profondeur. Les niveaux supérieurs 1007 et 1004 correspondent à des couches de démolition dont le matériel céramique (dont un tesson antique d'un bol difficilement datable) est associé à des traces d'argile oxydée et à des galets rubéfiés pour la première tandis que la seconde recèle dans une couche de limons des éléments de faune et des fragments de céramique dont trois exemples antiques du même groupe (l'un du type 711 est daté par F. Réchin — qui a fait l'identification du matériel — de la seconde moitié du IV^e siècle et du début du V^e siècle et se trouve être caractéristique de ces périodes dans les sites basques et béarnais). Le niveau inférieur 1005 correspond à une couche d'occupation avec un matériel archéologique assez cohérent faisant apparaître des traces de coup de feu et la présence de rebuts de cuisson. L'étude céramologique y reconnaît trois tessons de vases à sel, qui ont circulé pendant toute la période antique, un tesson du groupe B4 mal daté et six tessons du groupe B3 (type 703 : pots à corps cylindrique un peu renflé et encolure au profil triangulaire orienté vers l'intérieur) que F. Réchin situe sans hésitation au Haut-Empire. Des remblais d'argile et de limons (1003 et 1002) avec charbons et cailloutis ont perturbé la fine couche 1009 qui pourrait être le maigre témoin d'un autre niveau d'occupation, contemporain ou postérieur à M1.

Pour limités que soient ces premiers résultats — mais il s'agissait de valider et de calibrer la prospection géophysique — ils confirment l'intérêt de l'expérience et les potentialités archéologiques du site de Morlanne à Saint-Sever comme le soulignait avec raison J. Cabanot dans un article récent faisant le bilan des découvertes anciennes et analysant les chapiteaux des différents sites de la ville.

■ *Le site de Put Blanc*

Le site de Put Blanc se place dans la chaîne chronologique des habitats du lac de Sanguinet. C'est un site du Premier Age du Fer, d'une superficie minimale de 3 ha, à une profondeur moyenne de 13 m. Les espaces d'habitat découverts font penser, au premier abord, à un habitat dispersé à proximité du débouché d'une petite rivière côtière dans un lac en formation.

Si nous avons pu déterminer trois zones d'occupation (Put Blanc I, II et III), des indices tels que des pieux isolés ou du mobilier de céramique semblent montrer que d'autres habitats restent à découvrir. La présence de dix-sept pirogues disséminées sur le site constitue un domaine de recherches des plus importants.

Le site de Put Blanc a fait l'objet, en 1995, d'une autorisation de prospection thématique qui privilégiait, en particulier, la zone de Put Blanc III et la poursuite de l'étude systématique des pirogues monoxyles.

■ *Bilan à l'issue de la campagne de fouilles de 1995*

Tous les travaux envisagés dans la programmation pour l'année 1995 ont pu être réalisés. Les conditions météorologiques favorables ont facilité, en particulier, les déplacements de pirogues ou les mesures bathymétriques précises.

Le début de l'étude du site de Put Blanc III confirme l'hypothèse de départ. Il semble bien s'agir d'un habitat dont commencent à se dessiner le plan général et l'architecture.

Le fond de cabane que nous étudions permet d'apprécier une technique de construction originale. Cette hutte a été aménagée sur un promontoire d'une superficie réduite à 8 m NGF (13 m de profondeur par rapport au niveau actuel). Cet espace surélevé domine de 1 à 2 m le niveau d'un lac primitif, vraisemblablement proche. Construisant sur le sable très meuble, les hommes ont aménagé un solide plancher de bois superposés, recouvert d'une couche d'argile, réalisant ainsi un sol de terre battue, bien isolé des remontées humides. La poursuite de nos travaux nous permettra de préciser la dimension totale de cet habitat.

La céramique découverte sur cet espace s'apparente à celle bien connue sur les sites du Premier Age du Fer

(décors rubanés). Un échantillon de bois, envoyé en vue d'une analyse, C14 n'a pu donner de résultats et l'analyse a été reprise (incident technique au laboratoire). Nous avons effectué un nouveau prélèvement pour confirmation de la datation.

Deux pirogues ont pu, cette année, être décrites après avoir été transportées sur des fonds de 5 à 6 m de profondeur. La plus ancienne (pirogue n° 20), en chêne, est d'une typologie très originale (place arrière amovible). Sa datation la situe chronologiquement au Premier Age du Bronze. Au contraire, la seconde, en fin, d'une facture plus classique (fond compartimenté) est datée au premier siècle avant J.-C. Ces datations, ainsi que toutes celles qui nous ont été communiquées cette année, permettent des remarques particulièrement intéressantes pour la compréhension générale du site de Put Blanc.

Toutes les pirogues datées dans l'environnement géographique de Put Blanc couvrent un millénaire (du début de l'Age du Bronze au premier siècle après J.-C.). Beaucoup d'entre elles sont donc contemporaines du site de l'Estey du large (IIe - Ier siècles avant J.-C.) ou même du début de l'occupation du site gallo-romain de Losa. Il semblerait donc que l'espace archéologique de Put Blanc constitue la pointe est d'un lac primitif ayant servi de zone portuaire, tout d'abord aux populations des habitats de Put Blanc puis ensuite à celles de l'Estey du large.

Ce lac primitif, dont nous essayons de préciser la topographie par nos relevés bathymétriques, s'est maintenu pendant plus d'un millénaire à ce niveau (6 à 7 m NGF - 15 à 14 m au-dessous du niveau actuel).

Le déplacement des populations de Put Blanc vers l'habitat palissadé de l'Estey du large semble donc s'être effectué vers la fin de l'Age du Fer, sans doute à la suite de faibles variations de niveau du lac primitif.

La poursuite des travaux sur le site de Put Blanc présente donc un surcroît d'intérêt, d'autant plus que la prospection au nord du site a donné des indices prometteurs. L'étude systématique des pirogues est à poursuivre pour permettre une publication exhaustive d'autant plus intéressante qu'elle portera sur plus de 1 500 ans de navigation sur le lac de Sanguinet en formation.

Bernard Maurin

AQUITAINE
LOT-ET-GARONNE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 5



						Prog	Epoque	Réf. carte	P.
47/004/009/AH	AIGUILLON	Saint-Côme	Alain REGINATO	AUT	SD	H 12	FER/MED	60	82
47/004/009/AH	AIGUILLON	Saint-Côme	Alain REGINATO	AUT	SU	H 12	FER/MED	60	82
47/029/004/AP	BLANQUEFORT / BRIOLANCE	Le Callan	André MORALA	SDA	FP	P 6	PAL	61	84
47/106/019/AP	FUMEL	Martiloque	André MORALA	SDA	SU	P 5	PAL	62	85
47/109/001/AH	GVAUDUN	Le château	Bernard POUSTHOMIS	AUT	SU	H 17	MED/MOD	63	86
47/174/002/AH	MONCRABEAU	Bapteste	Philippe JACQUES	EN	SU	H 11	GAL	64	88
47/179/001/AP	MONSEMPRON-LIBOS Las Pelenos - Sous les Vignes		Alain QUINTARD	EN	SU	P 5	PAL	65	89
47/292/005/AP	SAUVETERRE-LA-LEMANCE	RocAllan	Alain TURQ	SDA	FP	P 10	PAL	66	90

AIGUILLON

Saint-Côme

Le mur gallo-romain de Saint-Côme pose actuellement un problème de sécurité et de diagnostic archéologique. Sa dégradation s'accélère et il devient dangereux pour les habitants situés en contrebas. La consolidation de ce mur est inaccessible aux différents propriétaires. Après consultation de l'Architecte des Bâtiments de France, du Service régional de l'Archéologie et du Conservateur départemental du Patrimoine, des sondages sont entrepris afin d'établir un diagnostic archéologique et de déterminer le degré et les mécanismes d'altération de l'ouvrage.

Par ailleurs, le site de Saint-Côme pose de nombreux problèmes archéologiques. D'abord, celui lié à la présence de ce grand mur à contreforts, appareillé en *opus vittatum*. Il semble faire entre 80 m et 90 m de long, 5 m de hauteur dans la partie sud qui est la mieux conservée. Ce mur pourrait présenter un retour à angle droit au sud, mais une reprise moderne occulte l'ensemble.

De même, les terrains au-dessus ont fait l'objet de découvertes au siècle dernier : mosaïques, substructions, sarcophages et mobilier métallique du Haut Moyen Age, silos, hypothétiques inscriptions, etc, le tout ayant bien sûr disparu. On ne signale aucune découverte datant de ce siècle, si ce n'est qu'une urne protohistorique isolée au lieu-dit Saint-Pastour, distant de 200 m environ du lieu de l'opération.

A la demande du Service régional de l'Archéologie, il est donc décidé de pratiquer une série de sondages sur les parcelles du site afin d'en déterminer le potentiel archéologique et d'obtenir des informations sur le mur, en particulier ses dimensions, la stratigraphie des couches au-dessus et son emprise réelle au sol.

Vingt-cinq sondages auront donc été nécessaires pour éclairer le site archéologique de Saint-Côme. L'occupation du site peut être décomposée en trois périodes :

■ **Période protohistorique**

L'occupation protohistorique à Saint-Côme constitue une donnée nouvelle dans l'archéologie aiguillonnaise, car seuls les sites de Chastel, La Gravisse et Sainte-Radegonde étaient connus jusqu'à présent.

Des traces d'occupation ont été retrouvées au niveau de la couche 9 du sondage 7, parcelle 1107. Mais le fait marquant est la présence, dans la couche 4 du sondage 18 datée du début de l'Age du Fer, d'au moins deux chevaux en connexion anatomique. Ce fait, inconnu dans la région, est suffisamment rare pour donner à la parcelle 571 un intérêt certain. En effet, il pourrait s'agir d'un ensemble rituel, peut-être sépulcral, dont l'étendue pourrait déborder sur la parcelle 569a.

■ **Période gallo-romaine**

Au siècle dernier, l'Abbé Alis décrivait une « forteresse de 90 m de longueur et de 50 m de largeur ». Il semble donc maintenant que l'hypothèse de cette grande structure rectangulaire soit à récuser. Seul le dispositif de soutènement des terres, en regard des parcelles 571a, 569a et 564 est à prendre en considération et constitue l'élément majeur de l'occupation gallo-romaine à Saint-Côme. A la fin du XIXe siècle, un seul mur était connu, le mur A muni de contreforts. En fait, le sondage 14 met en évidence un ouvrage monumental fait de trois murs

parallèles, vraisemblablement construits dans le milieu du premier siècle après J.-C. Un mur intermédiaire (mur B) est relié au mur extérieur par une série de constructions perpendiculaires réalisant un système de caissons intérieurs. L'ensemble s'étage sur 7 m de hauteur. Le troisième mur intérieur (mur C) est parementé en *opus vittatum* et ses joints sont soulignés au fer sur 3,5 m de hauteur ; il s'élargit vers sa base par une série de trois ou quatre ressauts successifs. L'ensemble s'étend sur 80 m de long. Seul le mur A semble avoir subi une dégradation due au poids d'une énorme masse de terre amenée au début du second siècle après J.-C. (couche 4, sondage 14) sur les murs A et B. Actuellement, sur le plan de la sécurité, seule la partie du mur de soutènement au niveau de la parcelle 564 est menaçante.

Au-dessus de ces murs, sur le plateau qui domine la plaine, il existe plusieurs bâtiments gallo-romains, ce qui va à l'encontre de l'hypothèse d'une villa gallo-romaine. Un premier, relativement petit, est mis en évidence au niveau du sondage 11, parcelle 564 ; il semble être en rapport avec un second, positionné dans le sondage 12, mais qui paraît plus sommaire avec, en particulier, des fondations peu profondes. Sur la parcelle 569a, aucune substruction gallo-romaine n'est mise en évidence dans les trois sondages effectués. Dans la parcelle 571a, il existe un grand mur perpendiculaire au dispositif de soutènement qui semble border une cour. Il faut, par ailleurs, ajouter à cette série de constructions les deux bâtiments découverts au siècle dernier, le premier sous le clocher de l'église et le second en face. C'est donc une série de petits bâtiments qui occupent le plateau de Saint-Côme.

Enfin, Boudon de Saint-Amand évoquait, au siècle dernier, la découverte d'une inscription mentionnant une voie julienne à Saint-Côme. Il faut donc parler aussi de l'hypothétique présence des voies romaines. A la fin du XIX^e siècle, un tronçon de voie était encore visible au pied de la pile funéraire de la Tourrasse et se dirigeait vers Saint-Côme. Parallèlement, il faut rappeler la présence d'une voie que l'on aperçoit à flanc de coteau entre Aiguillon et Fourtic, en direction d'Agen, et qui, côté Aiguillon, se dirige tout droit vers Saint-Côme. Il s'agit peut-être aussi de la voie qui passait au pied de la Tourrasse en direction de Bordeaux. Il convient de signaler également que le prolongement de la Ténarèze après le passage du guet sur la Garonne, appelé « Caminherrat », se dirigeait en direction de Saint-Côme, puis vers La Garrigue, Bourran et Villeneuve-sur-Lot.

Elle pourrait correspondre à la rue Racine dont un chemin ancien fait le prolongement en direction de la Garonne. Nous serions ainsi sur le site de Saint-Côme au croisement de deux voies, celle d'Agen à Bordeaux d'une part, et le prolongement de la Ténarèze en direction de Villeneuve. Partant de cette hypothèse, les constructions gallo-romaines du plateau de Saint-Côme pourraient être en rapport avec ces voies et leur fréquentation.

■ *Le Haut Moyen Age*

Cette période a été évoquée au niveau du sondage 11 du fait de la présence de trous de poteaux dans le sol de tuileau le plus récent, réoccupation que l'on pourrait comparer à celles des villas de Granfonds à Castelculier ou de Bapteste à Moncrabeau. Des tessons caractéristiques ont été retrouvés, en particulier des fragments de cols de pots dans la couche 1 du sondage 11 mais aussi, dans la couche 1 du sondage 14, des fragments de DSP.

■ *Le Bas Moyen Age*

Cette période est largement représentée sur le site de Saint-Côme.

Un habitat des XI^e et XII^e siècles, relativement limité, avec foyer de terre cuite, a été repéré dans le sondage 7, parcelle 1107. Signalons sa faible profondeur, donc sa vulnérabilité en particulier aux labours profonds.

Diverses fosses ont été positionnées tout particulièrement dans le sondage 1 qui met en évidence une fosse de 2,7 m de profondeur et de 7 m de large mais aussi les sondages 9 et 18. L'ensemble pourrait appartenir à un système de fossés.

Il faut signaler aussi que la présence de nombreux silos dans les parcelles 571a et 569a qui peuvent correspondre à une véritable aire d'ensilage comparable à celle de Lunac à Aiguillon ou de Grateloup.

Ces parcelles présentent donc aussi un réel intérêt archéologique sur le plan médiéval.

Alain Réginato

- ALIS (R.L.), *Histoire de la ville d'Aiguillon et de ses environs*, Agen, 1895.

BLANQUEFORT SUR BRIOLANCE

Le Callan

Des résultats particulièrement intéressants dans un environnement sédimentaire contraignant, ralentissant la progression, ont fait qu'une nouvelle et dernière opération trisannuelle a été sollicitée pour permettre de conclure les recherches de terrain.

La première intervention de ce programme s'est donc déroulée prioritairement dans l'abri et en particulier sur les dépôts du Würm récent, puisque désormais la problématique et les orientations de recherche sont exclusivement axées sur l'étude des dépôts périgordiens.

Toutefois, quelques réalisations ponctuelles — en particulier d'ordre paléoenvironnemental — absolument nécessaires à la compréhension de l'évolution morphologique et biologique du site ont été menées à l'extérieur, soit dans le talus de l'abri, soit dans le vallon lui-même.

■ Niveau archéologique I/II (Périgordien à Noailles)

Le niveau sommital a été fouillé dans tous les carrés où il était accessible. On note une nette diminution du matériel découvert, indiquant que la base du niveau est atteinte, notamment en G4, H4, H5, 15 et 16. Cette observation est très encourageante puisqu'elle annonce la possibilité d'un développement prochain des recherches sur les deux autres niveaux d'occupation.

Deux carrés, par contre, échappent encore provisoirement à ce constat : il s'agit de 14 qui a encore livré un outillage très abondant et de J6, nouvellement ouvert, qui s'avère riche en matériel.

D'une manière générale, les renseignements qui nous ont été apportés au cours des dernières campagnes de fouilles — en ce qui concerne les témoins industriels du niveau I/II (lithiques comme osseux) — restent d'une extrême régularité puisque pratiquement depuis le début des recherches aucune variation significative, de quel'ordre que ce soit, n'a été observée et ceci quelle que soit la zone de provenance. L'homogénéité et la constance observée de ce matériel — tant au niveau de ses composants que de sa distribution spatiale — indiquent que la pratique des activités dont il résulte s'étendait à la totalité de la surface d'occupation du site.

■ Niveaux archéologiques III et IV (Périgordien à microgravettes)

L'enlèvement, au cours de la campagne précédente, du fragment inférieur de la grosse dalle qui structure le NA I/II, a permis d'atteindre, dans les carrés H6 et H7, les niveaux archéologiques inférieurs NA III et IV uniquement localisés en 1983 lors du sondage dans le carré F4.

La stratigraphie mise en évidence dans cette zone apparaît d'une meilleure lisibilité qu'en F4. Le remplissage y est moins « blocaillieux », les sables et limons plus ou moins argileux constituent la partie prépondérante de la séquence.

Cependant, la morphologie et l'organisation des dépôts de ce secteur confirment l'existence des perturbations locales, pressenties antérieurement, qui affectent les formations sous-jacentes au NA I/II (colluvions/solifluxions).

Ces phénomènes paraissent avoir essentiellement affecté le matériel osseux bien qu'il n'est pas sûr que cette altération leur soit totalement imputable ; en effet, l'action de l'eau peut être une autre cause, sinon la principale, de leur désagrégation. Le lithique, quant à lui, ne paraît pas avoir été trop altéré, de même qu'il n'a pas été observé de contamination entre les deux niveaux de base.

Ces assemblages lithiques, et plus particulièrement celui du niveau IV, présentent des dimensions supérieures ainsi que des formes technologiques et typologiques plus variées que celui du niveau sommital, ce qui pourrait traduire une économie du débitage différente entre les niveaux de base et celui du sommet de la séquence.

Les travaux de cette dernière campagne précisent donc, en ce qui concerne les niveaux archéologiques III et IV, leur existence dans la partie avant de l'habitat ainsi qu'ils confirment leur appartenance au Périgordien supérieur à microgravettes et la réelle spécificité typologique de ces industries.

André Morala

FUMEL

Martiloque

Aux portes mêmes de l'agglomération fuméloise, d'importants travaux d'aménagement routier réalisés sur la R.D. 710 en direction de Périgueux ont révélé, au lieu-dit Martiloque, l'existence de témoins d'occupation d'époques pré- et protohistoriques.

C'est au cours de l'élargissement de la chaussée, dans le faubourg de Martiloque, et en particulier lors de la rectification du talus est de la route — qui a conduit à la création d'une coupe de plusieurs dizaines de mètres de longueur et d'une hauteur d'environ deux mètres — qu'ont été mis en évidence les vestiges archéologiques. La découverte *in extremis* de ces vestiges et le constat de la destruction d'une partie non négligeable du site a suscité un sauvetage urgent qui a permis, en outre, le relevé de coupes stratigraphiques et la récolte d'un maximum de matériel pour permettre une attribution culturelle.

Le long de cette coupe stratigraphique, deux secteurs sensibles ont été localisés : l'un, en face des premières maisons du faubourg, correspond à un site préhistorique de plein air situé sur une ancienne terrasse de la Lémance, rivière qui coule aujourd'hui plusieurs mètres plus bas. Le second se trouve à une quarantaine de mètres plus au sud et plus haut dans la séquence que le précédent ; il s'agit d'une fosse de l'Age du Fer.

Le premier secteur révèle une occupation relativement riche de la terrasse alluviale de la Lémance, terrasse qu'il est possible de dater assez précisément de la fin du dernier interstadiaire würmien. Directement dans des sables calibrés (« grains de sel ») surmontant les alluvions roulées du cours d'eau, a été rencontrée une association industrielle présentant deux composantes : l'une, à surfaces émoussées, correspond à une industrie de type Paléolithique moyen (Levallois), à outils rares ;

l'autre, non émoussée, est de type Paléolithique supérieur (Châtelperronien possible). Au-dessus de ces sables se développe une séquence limoneuse de 1,30 m de puissance. La base des limons a fourni des pièces lithiques aurignaciennes et le sommet quelques silex taillés qui suggèrent une ultime occupation préhistorique des lieux au Néolithique.

Le deuxième secteur recèle une petite fosse circulaire de 0,80 m environ de diamètre et d'un peu moins de 0,40 m de profondeur, surcreusée dans le substratum marno-calcaire. Elle est surmontée d'une couche limoneuse d'une cinquantaine de centimètres.

Cette fosse qui, volontairement, n'a été que partiellement fouillée contient du matériel céramique (fragments de grands vases culinaires ovoïdes non tournés), lithique (dalles calcaires rubéfiées), osseux (dents d'ovicapridés ?) et ligneux (charbon de bois), le tout concentré exclusivement dans les vingt centimètres inférieurs.

L'aspect non calciné des parois de la fosse permet *a priori* d'écarter l'hypothèse d'un four à céramique. Par contre, la quantité importante de matériel ayant subi le feu semble suggérer qu'il pourrait s'agir d'une fosse de rejet ou de vidange d'une structure de combustion en relation avec un habitat voisin.

A partir des formes céramiques, un âge peut être avancé pour cette structure qui devrait être datée entre la fin du Premier et le Deuxième Age du Fer (400/200 av. J.-C.). Cette découverte comble donc de ce fait, en ce qui concerne le peuplement de l'agglomération fuméloise, la lacune chronologique qui existait pour la période gauloise.

André Morala

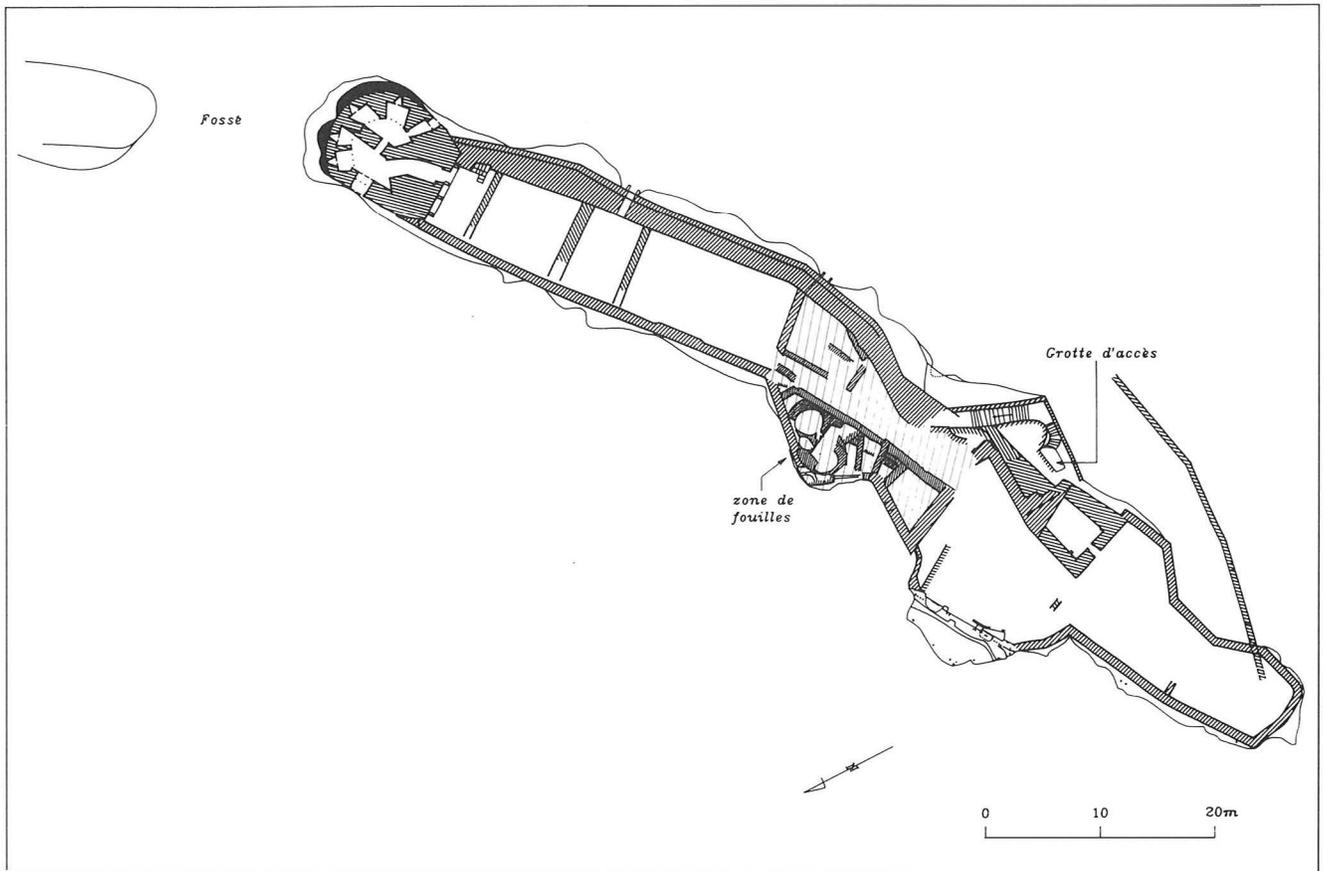
GAVAUDUN

Le Château

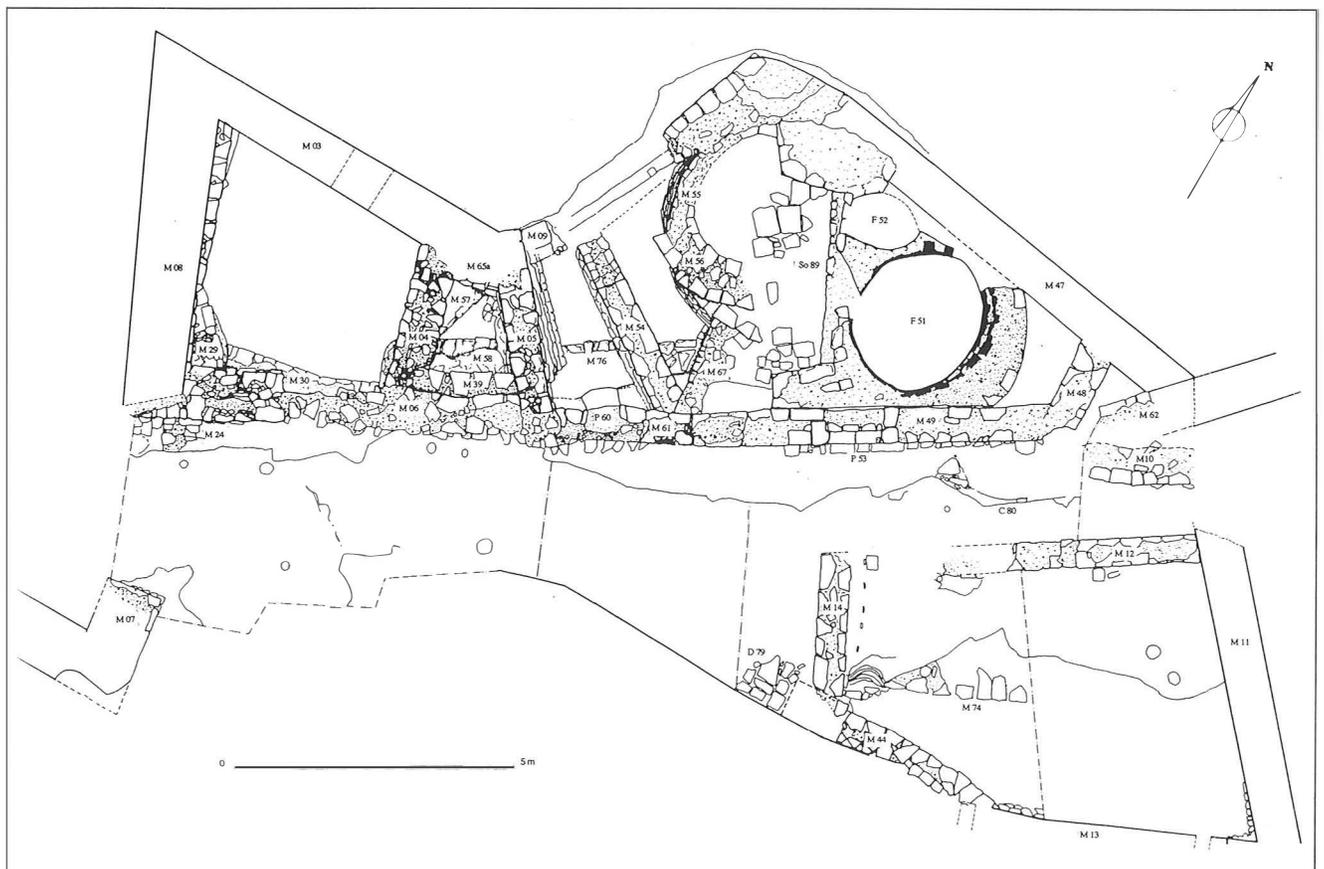
L'intervention archéologique confiée au bureau Hadès par le Service régional de l'Archéologie s'insérait dans un important programme de restauration du château de Gavaudun. Ces recherches ont été menées en juillet et août 1995 avec l'aide d'une quinzaine d'étudiants des universités de Toulouse et Bordeaux, dans le cadre d'un

stage d'application aux techniques de l'archéologie de terrain.

A un premier château, semble-t-il détruit en 1169, succède l'édifice actuel, mentionné en 1271. On rattache à cette fin du XIIIe et début du XIVe siècles l'essentiel des vestiges conservés dont le superbe donjon. La



Plan d'ensemble.



Plan du secteur fouillé.



Château de Gavaudun.

seigneurie de Gavaudun a été possédée par les plus grandes familles de l'Agenais mais celles-ci y ont peu résidé hormis les Lustrac aux XVe et XVIe siècles. En grande partie démolie entre 1793 et 1796, le château devient propriété de la commune au début du XIXe siècle.

Les recherches archéologiques ont porté sur la partie centrale du château, dans une zone où l'on pouvait supposer d'importantes modifications entre le Moyen Age et l'abandon du site. Si la fonction des bâtiments découverts reste imprécise avant l'époque moderne, elle paraît toutefois indiquer la persistance des communs du château.

Quelques indices (tessons de poteries, trous de poteaux) laissent supposer une occupation de ce plateau calcaire antérieurement à la forteresse du XIIIe siècle. A la construction de celle-ci, la zone est un simple espace de communication reliant les deux extrémités du site. Elle sera par la suite aménagée en véritable rue.

Une première extension sur la face nord-ouest, fin XIIIe ou début XIVe siècles, se traduit par l'édification d'un nouveau rempart limitant un bâtiment sur cave. Dans le courant du XIVe siècle on gagne à nouveau de l'espace, cette fois sur le vide et à l'ouest, avec la construction d'un édifice à cinq niveaux qui nécessite d'importants

moyens techniques (assise de maçonnerie à flanc de falaise, fondations sur arcs de décharges). Débutent parallèlement les premiers rehaussements de sols qui conduiront progressivement à niveler l'ensemble de cette plate-forme centrale. Une des couches de remblais conservait des rebuts culinaires et une belle série de pichets fin XIVe-début XVe siècles.

Dès le XIVe siècle, un atelier de fonte de minerai est aménagé à l'est, sous une structure de bois. Cette activité sidérurgique connaîtra un regain au XVIIe siècle.

Les vestiges lapidaires découverts au cours des terrassements dans cette partie centrale du château et ceux réemployés dans les maisons du bourg montrent l'importance des modifications du bâti dans la deuxième moitié du XVe et au début du XVIe siècles. Elles répondent à une phase d'« humanisation » la forteresse médiévale que l'on doit aux Lustrac.

C'est entre le XVIe et le XVIIe siècles qu'ont lieu les dernières modifications du bâti avec l'aménagement d'une cuisine à deux fours, inclus dans une cheminée monumentale.

Bernard Pousthomis

MONCRABEAU

Villa de Bapteste

Suite à l'évaluation scientifique réalisée en 1994 par Nicolas Rouzeau, la décision de déposer les trois mosaïques polychromes subsistantes a été prise. L'opération de sauvetage urgent qui en a résulté s'est déroulée pendant le mois de juillet 1995.

Le pavement de la salle A a pu être dégagé dans sa totalité (10,70 m x 9,25 m) ; celui-ci, sous couvert d'une expertise plus précise, semble conservé sur environ 75 % de sa superficie d'origine. Le décor est constitué par de grands cercles sécants, matérialisés par une tresse double. Les espaces libres sont ornés par différents motifs, notamment des svastikas. De nombreuses réfections de ce pavement ont été effectuées à la suite des fouilles de 1873 ; elles sont matérialisées par de petites plaques de ciment dont certaines, de part leur forme et leur répétitivité, font penser à des creusements pour l'implantation de poteaux de bois. Il est possible que ces aménagements appartiennent à un état du Haut Moyen Age.

Les deux autres salles (D et E) étaient abritées, depuis les fouilles de 1873, par une grange musée ; malheureusement, ce bâtiment, faute d'entretien, s'est effondré et de nombreux végétaux ont pris possession de la ruine. Cet ensemble correspondait à l'entrée principale de la *pars urbana* ; il faisait liaison entre la cour d'honneur et la galerie à péristyle. Le dégagement des deux tapis de sol s'est avéré délicat, les racines des végétaux étant passées entre les tesselles et leur support. Ceci a eu pour conséquence une dégradation très importante des pavements, n'étant plus conservés au mieux que sur 40 % de la surface d'origine. La salle E est constituée d'une trame géométrique qui est matérialisée par des



Moncrabeau.
Salle A.
(cliché J. Munier).

carrés et des octogones disposés linéairement. La bordure du pavement est ornée d'une tresse double encadrée. Un des octogones, bien conservé, présente un entrelacs bordé par un frise de volute. Certains motifs sont à comparer avec la mosaïque de la maison Roigt mise au jour par Bernard Abaz en 1988 à Sainte-Bazeille. La salle D possède également un décor d'octogones juxtaposés avec carrés imbriqués ; la bordure est constituée d'une simple bande blanche séparée par deux lignes de tesselles bleu et rouge. Ce dernier état de la villa de Bapteste semble pouvoir être daté, d'après ses mosaïques, de la fin du IV^e siècle.

La salle E possède, comme la A, des emplacements de trous de poteaux sans doute des aménagements à rattacher au Haut Moyen Age. La salle D présente un effondrement régulier suivant deux axes sur une grande partie de sa surface ; ceci laisse supposer la présence d'au moins un état antérieur à la dernière phase de construction.

Le dégagement des ruines de la grange musée a permis de récolter un nombre assez important de tessons de céramiques provenant des étagères d'exposition qui se sont effondrées. Ceux-ci permettent de situer la chronologie du site entre la fin du I^{er} siècle (sigillée Montanaise) et le Ve siècle (D.S.P.).

Malgré les nombreuses destructions opérées depuis 1874, il semble que certaines zones puissent encore présenter un intérêt scientifique. C'est pourquoi une nouvelle opération de sauvetage urgent a été programmée pour 1996.

Philippe Jacques



Moncrabeau.
Salle E.
(cliché J. Munier).

■ ABABZ (B.), Sainte-Bazeille, Maison Roigt, *Bull. de liaison et d'information de l'A.A.A.*, n° 8, 1989, p.74-76

MONSEMPRON LIBOS Las Pélénos

L'opération de sauvetage engagée sur le site de Las Pélénos s'est terminée au cours du mois d'août 1995. Ce gisement, situé au coeur d'une paroi calcaire tronquée par une carrière, a subi une multitude d'agressions, d'abord lors de sa découverte (1863) puis à l'occasion d'une série d'effondrements des niveaux déstabilisés par leur position au coeur même du front de taille ; à la fin des années 40, enfin, avec une fouille en tranchée au coeur des dépôts les mieux conservés. Il livre actuellement une succession de niveaux archéologiques depuis le Paléolithique moyen (Moustérien Quina) jusqu'au Paléolithique supérieur (Périgordien et Aurignacien).

L'ensemble inférieur (2,50 m environ) est tout entier contenu dans un karst constitué de plusieurs galeries découvertes communicantes. Nous avons reculé la coupe issue des effondrements de paroi afin de dégager une assise rocheuse suffisante pour édifier un mur de soutènement. Parallèlement, l'analyse de la séquence sédimentaire a permis de préciser le contexte dont sont issus les restes humains trouvés il y a un demi siècle. Industriellement, il s'agit d'un Moustérien de type Quina, extrêmement riche en éléments de débitage (plus de 30 % de pointes pseudo-Levallois sur la partie explorée). Quelques bifaces pourraient indiquer un mélange avec du Moustérien de tradition acheuléenne. Il n'existe aucune possibilité d'attribution chronologique puisque l'ensemble des dépôts, y compris ceux fouillés dans les années 40, résulte de soutirages. Quelques fragments osseux humains trouvés dans des placages sédimentaires préservés (une dent, un élément crânien) laissent toutefois espérer une meilleure caractérisation des vestiges néandertaliens anciennement publiés et conservés à l'Institut de Paléontologie humaine (Coulonges *et alii*, 1952).

Le Périgordien se développe au sein d'un dépôt de pente dont nous avons fouillé la partie frontale. Il présente les caractéristiques communes des dépôts à stratification de type B : faible pente, classement moyen des éléments, position au-dessus d'un éboulis. La faible énergie de ce dépôt, avec vraisemblablement un faible

déplacement des masses sédimentaires le long du paléo-relief, expliquent la remarquable conservation du matériel lithique et osseux. La présence de pseudo-mycellium, de tâches pulvérulentes de carbonate de calcium, militent en faveur d'une pédogenèse sous climat steppique froid. L'industrie appartient au Périgordien supérieur à Noailles avec forte représentation des Noailles et des gravettes/microgravettes. La caractéristique essentielle de l'industrie est son microlithisme, phénomène plus culturel que technologique, le silex employé, de même que les méthodes de débitage utilisées, autorisant des supports beaucoup plus importants.

L'Aurignacien en place s'intercale entre deux niveaux d'éboulis gravitaires. Le matériel est abondant, quasi exclusivement réalisé sur éclat. Il semble s'intégrer dans l'extrême polymorphie des Aurignaciens II, avec suprématie des burins sur les grattoirs (25,41 % contre 13,93 %), bonne représentation des burins busqués (6,56 %), présence de grattoirs « Caminade » dont nous avons ici la mention la plus méridionale. La matière première utilisée, beaucoup plus variée qu'au Périgordien, est locale, essentiellement les silex « de Gavaudun » et « du Fuméolois » (Morala 1980), avec quelques apports plus lointains : jaspes de la région de Belvès.

Les recherches sur ce site sont maintenant arrêtées : une campagne très limitée en 1996 terminera les relevés de coupe et la protection du gisement.

Alain Quintard

- COULONGES, L., LANSAC, A., PIVETEAU et VALLOIS, 1952. Le gisement préhistorique de Monsempron (Lot-et-Garonne), *Annales de Paléontologie*, t. XXXVIII.
- MORALA, A. 1980. *Observations sur le Périgordien, l'Aurignacien et leurs matières premières lithiques en Haut-Agenais*, Mémoire de l'E.H.E.S.S.

SAUVETERRE LA LEMANCE Le Roc Allan

Les travaux de fouilles qui ont eu lieu durant les mois de juillet et août ont concerné essentiellement le Sauveterrien du fond de l'abri.

La méthode mise au point l'an passé a permis de fouiller une partie importante du remplissage. L'exploitation des différentes unités stratigraphiques par 1/16 de m² s'est avérée parfaitement adaptée. Les premières analyses semblent laisser apparaître au moins cinq phases d'aménagements ou d'occupation qui pourraient s'organiser autour de surfaces de combustion dont certaines sont structurées par l'apport de dalles calcaires. L'enregistrement scrupuleux des observations de terrain, des refus de tamis, le relevé systématique des micro-coupes, associés aux analyses menées devraient permettre la mise en évidence du ou des rythmes de fréquentation du site et apporter des éléments sur la nature même des occupations.

Toujours concernant la période Holocène, l'étude du remplissage du fond de vallée en amont du site dans le méandre de Guillouti a permis de se faire une idée précise de la morphologie de la vallée à la fin de la glaciation et de l'importance du remblaiement holocène. Les résultats des datations de la carotte prélevée en avant du site : montrent que l'une des phases de remblaiement est contemporaine de l'occupation du site de 6532 ± 70 B.P. (Ly-7181) soit en intervalles en

années réelles après correction de 5565-5311 pour la partie médiane et de 9235 ± 90 B.P. (Ly-7182) soit en intervalles en années réelles de 8443 à 8077 vers la base. Les quelques vestiges archéologiques (silex, dent) récoltés lors des sondages mécaniques effectués l'an passé et la découverte de deux noyaux dans la carotte en sont d'autres témoignages. Les premières données issues de la description, des prélèvements et de premiers tests effectués sur cette carotte par J.-E. Brochier, B. Kervazo et M.-F. Diot semblent indiquer la présence en avant du site d'un milieu de prairies humides. Les études engagées devraient permettre d'appréhender l'impact de l'anthropisation en bordure du gisement et donner une idée plus précise des paysages dans lesquels ont vécu les mésolithiques.

Bien que n'ayant pas fait l'objet cette année d'une opération de terrain le Magdalénien du fond de l'abri a continué à être étudié. L'étude de la microfaune réalisée par J.-Cl. Marquet, qui vient en complément des analyses déjà réalisées, montre que ces occupations se placent dans une phase froide et sèche qui pourrait correspondre au Dryass I. Le foyer aménagé découvert en 1994 dans la couche M1 appartient à cet ensemble et semble rappeler ceux découverts dans le même contexte chronologique par L. Coulonges dans le gisement du Martinet.

Alain Turq
Luc Detrain
Serge Vigier

AQUITAINE
LOT-ET-GARONNE

**BILAN
 SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

1 9 9 5

				Prog	P.
Banque d'images d'objets archéologique			PI		92
Inventairecarte archéologique du Lot-et-Garonne	Philippe LAMBERT	AFA	PI		94
Mégalithes du Lot-et-Garonne	Luc DETRAIN	AFA	PI	P 10, 13, 15, 16	95

AQUITAINE
LOT-ET-GARONNE

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

1 9 9 5

Banque d'images
d'objets archéologiques

Le Ministère de la Culture (Drac Aquitaine - S.R.A.) et le Département de Lot-et-Garonne ont convenu de l'intérêt de recenser les collections archéologiques issues des fouilles conduites dans ce département et conservées dans diverses structures départementales (musées, dépôts de fouilles, collections particulières) afin d'en préciser la dévolution, d'en assurer la meilleure conservation et produire le catalogue de ces collections sur support numérique.

Ce catalogue est conçu pour répondre d'une part aux sollicitations des archéologues dans la consultation de bases de données compétentes, et satisfaire à un cahier des charges muséologique qui vise à établir le fond constitutif d'un musée archéologique sous forme de visite interactive.

Les moyens mis en place par l'Etat et le Conseil Général ont été liquidés en terme d'équipements informatiques et en recrutement d'enquêteurs du patrimoine.

A ce jour (juin 96) le répertoire des collections des musées de Nérac, Agen, Sainte-Bazaille, et Aiguillon a été saisi dans une base de données constituée par le SRA d'Aquitaine (Claris-FileMakerPro 3, et Orkis-ImageBasePro).

Près de 3000 notices descriptives au total sont associées aux photographies des objets au sein d'une banque d'images scientifique (ImageBasePro) et feront l'objet d'une présentation interactive sur CD-Rom conçue à partir du logiciel Adobe Acrobat Exchange associant texte et image autour de la présentation des salles et vitrines des musées.

Le Conseil Général, Maître d'Ouvrage de cette opération ambitionne d'insérer cette documentation au sein d'un parcours culturel en cours de constitution autour des programmes qu'il développe dans la mise en valeur des vallées du Lot et de la Baïse sous forme de bornes de consultation implantés dans des lieux-relais.

Parallèlement, le soutien du département à la constitution de la carte archéologique et de l'inventaire général vise à terme à développer un tourisme culturel de haut niveau fondé sur le résultat des investigations scientifiques et s'appuyant sur les moyens modernes de communication.

Un projet de divulgation des ces données sur serveur W3 est d'ores et déjà labélisé par les Ministères de la Culture, de l'Industrie et la Recherche, et donnera lieu dès cette année à la mise en place de moyens spécifiques pour élaborer une maquette de visite virtuelle des collections archéologiques au format HTML

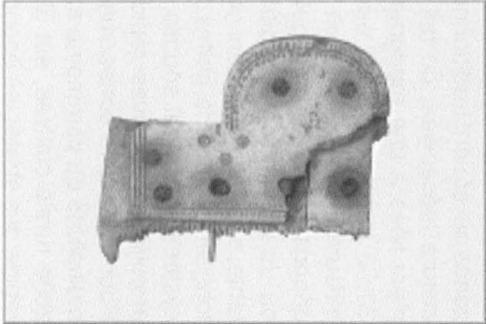
Projet :

Conseil Général : Valérie Parickmiller
S.R.A : Nicolas Rouzeau

Enquêteurs : Alain Beschi (C.G.)
Laurent Védrine (G.G.)

Photographie : Florence Ménard (Afan)
Informatique : Philippe Couprie (Afan)

Contact : E/Mail : rouzeau@aquitain.culture.fr

Peigne	
	
Format : TIFF	
Notice saisie le	15/05/96
Notice modifiée le	03/09/96
Date de prise de vue	12/04/96
Nombre de clichés	2
Référence notice	75
Type	Domestique
Matière	Osseux
Chronologie	Antiquité tardive
Commune	Moncrabeau
Nom du site / Lieu-dit	Bapteste
Inventeur / Découverte	A. Faugère-Dubourg et H. Teulières / en
Titulaire / Opération	75
Conservation / Dépôt	Musée de Nérac
Emplacement	Salle 1 Vitrine 1 n° 77
Références collection	47-1-139
Mots Clés Objet	
Peigne	
Description de l'objet	
Fragment de peigne en os wisigothique. Peigne à une rangée de dents, composé de trois plaques réunies par des rivets métalliques. Les faces sont décorées de cercles pointés et de lignes parallèles suivant le contours supérieur du peigne.	
Mots Clés Description	
cercles composé contours	

Banque d'images d'objets archéologiques.
Exemple de fiche.

Inventaire archéologique des cantons de Port-Sainte-Marie Castelmoron Fumel

Objectifs et méthodologies

Cette campagne de prospection-inventaire diachronique a bénéficié des moyens matériels et logiciels mis à notre disposition par la cellule D.F.S. (document final de synthèse) informatisée du Service régional de l'Archéologie : base de données écrites et graphiques en poste fixe. Ces moyens répondent à une double exigence, d'une part, dans la poursuite de l'élaboration de la carte archéologique régionale (DRACAR), à la mise au point d'un instrument de gestion patrimoniale, plus précis et optimisé, susceptible d'offrir une meilleure évaluation quantitative et qualitative des informations perçues. D'autre part, ils permettent d'actualiser avec plus de célérité la saisie et le traitement des informations gérées dans les bases, ce critère apparaissant prépondérant dans le cadre d'un programme ayant entre autres objectif d'assurer une archéologie préventive efficace.

Cadre géographique

Suivant le cours axial des 72 km de la vallée du Lot, en remontant depuis sa zone de confluence avec la Garonne, les opérations, non achevées dans le fuméolois, sont restreintes plus précisément à l'intérieur des limites administratives des trois cantons de Port-Sainte-Marie (arrondissement d'Agen), Castelmoron (arrondissement de Marmande) et Fumel (arrondissement de Villeneuve-sur-Lot). Cette orientation administrative, contraignante, peu naturaliste, est cependant quelque peu tempérée par une certaine homogénéité géologique et géomorphologique : paysages de plateaux et de coteaux diversifiés du Tertiaire, entaillés par les vallées principales (Lot, Garonne) ou secondaires, convergentes (Tolzat, Chautard, Labernède). Sur toutes ces zones, molasses et calcaires tertiaires, des plateaux dominent les formations alluviales récentes ou modernes, des différents étages des terrasses du Lot et de la Garonne.

Bilan chiffré provisoire, état sanitaire du patrimoine archéologique connu

Sur les deux cantons de Port-Sainte-Marie et de Castelmoron-sur-Lot, l'inventaire diachronique quantitatif fait état de 238 fiches descriptives de site ou d'indice de site, cependant qualitativement inégales soit, pour 1995, d'une multiplication par 3,5 du nombre connu initialement. Sur cette zone, près de 70 % des sites sont localisés précisément à l'échelle du cadastre. Il est à

noter que des disparités qualitatives ou quantitatives sont observables au sein de la répartition des sites à l'intérieur des cantons ; ainsi, la commune d'Aiguillon bénéficie, par exemple, du travail important réalisé sur le long terme par les archéologues bénévoles. Sur celui de Castelmoron-sur-Lot, l'accès à l'inventaire des collections préhistoriques privées détermine largement la découverte de sites paléolithiques et néolithiques inédits.

Néanmoins, cette campagne nous permet d'avoir une vue plus précise de la réalité du potentiel archéologique global au sein des unités cantonales, sans toutefois remettre en cause la prépondérance des sites phares connus et gérés de longue date. Ainsi, pour le canton de Port-Sainte-Marie, l'occupation antique, en marge des sites implantés le long de l'axe circulatoire Garonnais ou sur l'emplacement stratégique de la zone de confluence, s'enrichit de la découverte de deux *villae* importantes inédites, dans les communes respectives de Bazens (au bourg) et à Saint-Salvy, *villa* du pastre. De même, pour le canton de Castelmoron, des niveaux de la fin du deuxième Age du Fer (amphore Dressel 1A) et augustéen inédits sont situés en marge de la vallée du Lot, dans une vallée secondaire parallèle, à Subrebosc, commune de Laparade.

Les destructions chroniques visibles en prospection sol et aérienne sont principalement rencontrées sur les zones qui étaient traditionnellement soustraites à l'agriculture mécanisée, du fait des contraintes principalement liées à une topographie de pentes fortes (15 à 30 %) et caractérisées par des niveaux lithologiques affleurant. L'augmentation des surfaces cultivées aux dépens des parcelles gelées par la gestion des boisés ou du pastoralisme traditionnel, en régression constante, se fait au détriment des gisements et sites préhistoriques découverts, certes d'importances inégales, mais systématiquement soumis, par suite, aux destructions aratoires et érosives rapides, souvent irrémédiables. Pour l'heure, la conservation sur le long terme de la multiplicité du patrimoine archéologique enfoui dans la zone rurale cultivée, est directement liée à l'évolution rapide des stratégies économiques mises en place par les exploitants au sein de leurs exploitations.

Ce travail sera finalisé en début d'année 1996, après aboutissement de l'inventaire en cours sur le canton de Fumel.

Philippe Lambert

Inventaire des mégalithes du Lot-et-Garonne

En 1995, les conclusions d'un rapport de stage réalisé par Y. Lecerf faisaient état de carences d'informations quant à la connaissance des mégalithes du Lot-et-Garonne. Le Conseil Général de ce département et le Service régional de l'Archéologie établissaient donc une demande conjointe afin que soit réalisée une prospection-inventaire sur ce thème.

L'opération s'est déroulée de juillet à novembre 1995. Elle visait à dresser un inventaire tendant à l'exhaustivité, ceci par le biais d'une prospection de terrain doublée du récolement des sources documentaires disponibles. Le rendu de ce travail doit approcher la forme d'un dossier de protection. Ainsi, à chacun des sites, correspondent une fiche d'inventaire normalisée, un plan de situation au 1/25000e, le report sur fond cadastral, des relevés graphiques, des photographies, une bibliographie.

En l'attente de la remise de la version finale du rapport d'opération, ce sont :

- 8 dolmens

- 9 menhirs
- 1 cromlech
- 2 tumuli

en tout ou partie conservés qui ont été recensés.

Depuis le siècle dernier, nombre de ces monuments ont été détruits, principalement du fait des travaux agricoles et de la récupération de matériaux. Certains emplacements ont toutefois été retrouvés. Enfin, outre les compléments documentaires portant sur les sites déjà connus, les résultats obtenus devraient permettre la correction d'une quinzaine d'erreurs portant sur la localisation ou la nature des sites.

Xavier Charpentier
pour Luc Detrain

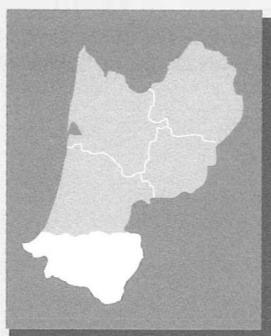
- LECERF (Y.), *Inventaire des mégalithes du Lot-et-Garonne. Etat de l'information*. Rapport de stage de l'Ecole Nationale du Patrimoine, 1995.

AQUITAINE
PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 5



						Prog	Epoque	Réf. carte	P.
64/031/001/AP	ARANCOU	Bourouilla	Claude CHAUCHAT	CNR	FP	P 5	PAL	—	—
64/085/003/AP	AYDIUS	Col de la Taillandière	Claude BLANC	AUT	SD	P 14	NEO	—	—
64/102/002/AH	BAYONNE	Cathédrale Notre-Dame	Christian SCUILLER	AFA	SU	H 2	GAL/CON	67	98
64/102/006/AH	BAYONNE	Château-Neuf	Patrick BIDART	AUT	SU	H 1	MOD	—	—
64/189/001/AH	CIBOURE	Eglise Saint-Vincent	Anne METOIS	AFA	SD	H 2	MOD	68	99
64/229/001/AH	GAMARTHE	Gastelharri	Christian NORMAND	AUT	SD	H 17	MED/MOD	69	99
64/234/052/AH	GAROS	Monbet	Anne BERDOY	AUT	SU	H 19	MED/MOD	70	100
64/271/001/AP	IHOLDY	Unikoté	Patrick MICHEL	SUP	FP	P 1	PAL	71	101
64/273/001/AP	IRRISSARY	Azkonzilo	Claude CHAUCHAT	CNR	FP	P 5	PAL	—	—
64/279/011/AH	ITXASSOU	Col de Méatsé	Jacques BLOT	AUT	SD	H 2	BRO/FER	72	101
64/284/001/AH	JURANÇON	Guindalos	Sophie LARQUE	AUT	SU	H 9	FER	73	103
64/308001/AH	LALONQUETTE	L'Arribère deus Gleysias	François RECHIN	SUP	SD	H 11	GAL/HMA	74	103
64/316/	LARRAU	Les Forges	Pierre MACHOT	EN	RA	H 19	CON	75	104
64/320/003/AP	LARUNS	Col de la Taillandère	Claude BLANC	AUT	SD	P 14	NEO/BRO	76	105
64/335/002/AH	LESCAR	Le Bilaa	François RECHIN	SUP	SU	H 1	GAL	77	106
	LESCAR	Les Carolins	Patrick MASSAN	AFA	PI	H 11	FER	78	106
64/335/066/AH	LESCAR	Cote Piteu	François RECHIN	SUP	SU	H 1	GAL	79	108
	LESCAR	Nouvelle gendarmerie	François RECHIN	SUP	SD	H 1	—	80	109
64/364/006/AH	MACAYE	Mendizabale 7	Jacques BLOT	AUT	SU	H 2	FER, MOD	81	110
	MONEIN	Canton de Monein	Sylvie RIUNE-LACABE	AFA	PI	—	—	—	—
64/422/013/AH	OLORON-SAINTE-MARIE	Fontaine des Maures	Daniel ORTEGA	AUT	SD	H 1	MOD/CON	82	111
64/445/002/AH	PAU	Le Château	Anne METOIS	AFA	SD	H 17	MED		
64/475/004/AH	SAINTE-ENGRACE	La Taillade - Tumulus 2 du Benho	Geneviève MARSAN	MUS	SU	H 2	—	—	—
64/489/001/AP	SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE	Isturitz	Alain TURQ	SDA	SD	P 6	PAL, BRO	83	112
64/496/006/AP	SAINT-PIERRE D'IRUBE	Chemin de Jupiter	Alain TURQ	SDA	RE	P 4	PAL	84	112
64/506/001/AP	SARRANCE	Chemin d'Apons	Patrice DUMONTIER	AUT	FP	P 13	NEO/GAL	85	113
64/513/002/AH	SAUVETERRE-DE-BEARN	Fort de Tolose	Béatrice BOISSEAU	AFA	SU	H 1	MED/MOD	86	115
64/534/001/AH	TARON-SADIRAC-VIELLENAVE	L'Eglise, Jardin du presbytère	Philippe VERGAIN	SDA	SD	H 11	GAL/MED	87	115
64/556/001/AH	VIELLESEGURE	Hauret	Wandel MIGEON	AFA	SU	H 19	MOD/CON	88	117

AQUITAINE
PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

Travaux et recherches archéologiques de terrain

BILAN
SCIENTIFIQUE

1 9 9 5

BAYONNE
Cathédrale Notre-Dame

L'intervention archéologique au chevet de la cathédrale entreprise dans le cadre de travaux d'assainissement liés à la pose d'un drain a permis de faire apparaître des données nouvelles sur la connaissance historique du site de Bayonne et de sa cathédrale, tout en confirmant les remarques des opérations antérieures (fouilles du parvis en 1992, du diagnostic des rues Sabaterie, Vieille-Boucherie en 1993, et le sondage au chevet en 1993).

■ **Des données nouvelles sur Bayonne antique**

- De l'époque antique, des découvertes du Haut-Empire (fosse et mobiliers céramiques du I^{er} siècle après J.-C.) ont mis en lumière d'une part une implantation romaine plus ancienne que celle qui, jusqu'ici, était avancée et, d'autre part, l'existence à cette époque d'une activité à caractère métallurgique. L'analyse de ce dernier matériel (confiée à J.-C. Leblanc) a révélé la présence d'un atelier de forge.

- Une seconde phase d'occupation est datée du Bas-Empire (III^e-IV^e siècles) sans que l'on puisse spécifier la destination du secteur à cette époque. Des vestiges de murs confirment la présence de bâtiments à l'intérieur de l'enceinte romaine pour la période antique. La nature même de l'occupation est encore incertaine ; il semble bien que l'on ait affaire à un habitat de type urbain, même réduit. Cette question doit désormais être approfondie par des recherches futures dans ce secteur de la ville.

■ **A l'époque médiévale : églises et cimetières**

Les découvertes de l'époque médiévale renseignent sur l'édifice lui-même : la fondation du chevet de la cathédrale (XIII^e siècle) mise au jour, englobe dans son développement une fondation antérieure, laquelle pourrait être celle d'un édifice roman (XI^e ou XII^e siècle) signalé par les textes mais dont le plan est inconnu. Ces constats architecturaux sont complétés par la fouilles de niveaux sépulcraux. Le recoupement des tombes par le bâti (fondations) a permis de mettre en lumière trois phases dans la mise en place des sépultures (romane, gothique et post-gothique).

■ **A l'époque moderne : le développement de l'habitat**

Dans le courant de l'époque moderne, la destination du lieu évolue progressivement. On observe un espace densément bâti se substituer à l'espace cimétériel. Les relevés cadastraux de 1694 et de 1813 révèlent au moins deux étapes de construction. Il s'agit de l'édification de « loges » adossées au chevet. Le potentiel archéologique de cette période est conséquent mais altéré par les restaurations de la cathédrale et les divers aménagements des pourtours de l'édifice. Cette opération ponctuelle montre cependant l'intérêt majeur du site de la cathédrale pour la compréhension et la résolution des nombreuses questions concernant l'évolution urbaine et l'histoire de Bayonne.

Patrick Bidart
Christian Sculler

CIBOURE

Eglise Saint-Vincent

Située face à l'océan, accrochée à la colline de Bordagain, Ciboure n'est à l'origine qu'un quartier d'Urrugne. Elle devient paroisse en 1555 et commune à part entière en 1603.

A la fin du XVI^e siècle s'élève l'église Saint-Vincent. C'est une église possédant une nef terminée à l'est par un chevet plat à pans coupés. Elle est dominée à l'ouest par une tour clocher octogonale à toitures superposées.

Les travaux d'aménagement du parvis, situé au sud de l'église, et la pose de canalisations d'évacuation des eaux pluviales risquant de perturber des niveaux archéologiques, une expertise préalable a été entreprise.

Trois sondages ont été réalisés lors du diagnostic. Deux d'entre eux se sont révélés positifs. Ils ont été réalisés à l'aplomb du mur nord de la nef, de part et d'autre du portail d'entrée.

Le sondage situé à l'est a permis de mettre au jour trois sépultures d'adultes inhumées en pleine terre. Elles sont contemporaines de l'église. Les pierres tombales englobées au pavement du parvis laissaient supposer la présence d'un cimetière. Le sondage confirme son existence et la densité importante de cette occupation.

Un deuxième sondage a été réalisé à l'ouest du portail. A cet endroit aucune sépulture n'a été mise au jour ; les niveaux géologiques situés à 60 cm sous le sol actuel n'ont pas été perturbés. L'absence de perturbation à cet emplacement est due à la préservation d'un espace de circulation, comme le confirme la porte murée présente dans l'élévation du bâtiment.

Anne Métois

GAMARTHE

Gaztelharri

Gaztelharri (« pierre du château » en basque) est le nom porté par un piton calcaire qui domine le village de Gamarthe. Celui-ci est placé en limite nord du Pays de Cize, région qui, au Moyen Age, était incluse dans le royaume de Navarre et dont la capitale, Saint-Jean-Pied-de-Port, contrôlait les cols assurant le passage entre les versants nord et sud des Pyrénées.

Au sommet de ce piton, quelques assises de pierres assez régulièrement appareillées témoignent de la présence d'une construction ruinée. Bien que connus depuis fort longtemps, ces vestiges n'avaient jamais été identifiés. Récemment (Herrerros Lopetegui 1992 ; Normand 1994), ce site a été proposé comme un emplacement possible du château royal navarrais de Rocabrun, mentionné à partir de 1191 et jusqu'à la fin du XV^e siècle.

Les recherches de 1995, un relevé topographique et des sondages, avaient pour but de confirmer cette attribution. Le relevé a restitué le plan d'ensemble fortifié comprenant deux parties :

- une enceinte extérieure, pratiquement rectangulaire et orientée Nord-Ouest/Sud-Est, d'à peu près 25 m sur

16 m, avec une seule entrée visible, très étroite (0,9 m), et trois tours. Implantées aux angles et non fermées vers l'intérieur, ce sont en fait de simples délinéarisations du mur ;

- un bâtiment également rectangulaire, sans doute la tour principale, excentré et placé dans l'angle sud-est.

Une citerne, proche de ce dernier bâtiment et creusée dans le calcaire, complète le dispositif.

Les sondages ont permis, entre autres choses, de repérer des structures d'habitat bien conservées, parfois originales (cabane circulaire) et des traces d'activités liées à la construction (exploitation de carrière et façonnage des pierres sur place). Certaines couches, en particulier à l'intérieur du bâtiment, ont livré un matériel assez riche et bien conservé (fragments de céramique, déchets de faune, objets métalliques divers,...) qui semble indiquer une occupation depuis au moins le XIV^e siècle (les niveaux les plus anciens, trop profonds, n'ont pas pu être atteints) jusqu'à la fin du XV^e ou le début du XVI^e siècle. Après une période d'abandon et de destruction, le site a été de nouveau fréquenté vers la fin du XVI^e et/ou le début du XVII^e siècle.

Ces différents éléments, joints aux informations historiques contenues dans les nombreux documents conservés aux Archives de Navarre à Pampelune, montrent que nous sommes bien en présence d'un petit château fort occupé au Moyen Age et ne laissent plus de doute sur l'implantation de Rocabrun au sommet de Gaztelharri.

Christian Normand

GAROS

Monbet

L'opération menée sur le site Monbet s'inscrit dans le cadre de l'étude du centre potier de Garos et Bouillon entreprise en 1992. Ce site a été identifié dans une zone labourée à la faveur d'une prospection pédestre. La dispersion sur une faible surface (environ 10 m²) des indices remontés par la charrue — fragments d'argile cuite et nombreux tessons de céramique — a conduit à envisager la présence d'un four de potier que nous nous proposons d'étudier. Le décapage mécanique réalisé préalablement à la fouille a révélé en fait un site bien plus étendu (environ 100 m²) que ne le laissaient présager les premières observations puisque cinq fours disposés autour d'une vaste fosse ont été mis au jour. La position du site — dans une dépression à flanc de coteau — conjuguée à d'importants phénomènes de colluvionnement permettent de comprendre *a posteriori* que les labours pratiqués à une profondeur maximale de 18-20 cm (le sous-solage n'a pas cours sur ces terrains) n'ont fait qu'effleurer une partie des vestiges située sur la bordure de la dépression.

Aux cinq fours — identifiés dès le décapage — disposés au nord-est et au nord d'une fosse aux contours irréguliers, est venue s'ajouter une sixième structure de cuisson — totalement arasée et située au fond de la fosse — à l'issue de la fouille. Les stratigraphies à l'intérieur de chaque four présentent toutes des niveaux d'occupation, d'abandon et de destruction qui conduisent à penser que ces structures n'ont pas été comblées simultanément mais ont sans doute été édifiées et utilisées l'une après l'autre, la fosse d'accès ayant été agrandie progressivement et comblée en dernier lieu seulement. L'observation de divers aménagements (arasement d'un four pour en construire un autre, rigole

- Herreros Lopetegui S. 1992. El castillo de Rocabruna en Ultrapuertos. Una nueva teoría sobre su localización. In *Segundo Congreso General de Historia de Navarra. Segundas Conferencias y Comunicaciones sobre Prehistoria, Historia antigua e Historia medieval*. Príncipe de Viana, anejo 14, año LIII.
- Normand, Ch. 1994. *Rapport de prospection-inventaire archéologique diachronique « Vallée de la Bidouze »*. Non publié.

d'évacuation des eaux utilisant cette structure détruite, etc.) va par ailleurs en ce sens.

Les fours à chambre unique où une plate-forme faisant office de sole est encadrée de part et d'autre par deux couloirs de chauffe, correspondent globalement au « modèle » propre au centre potier de Garos et Bouillon que l'on connaissait jusqu'ici par des observations partielles. À considérer les fours de Monbet plus en détail, on distingue cependant deux types de structures dont la différence tient, pour l'essentiel, à leur mode de construction. Dans le premier cas (trois fours), le substrat est excavé de façon à obtenir directement la forme définitive du four, autrement dit, les couloirs de chauffe sont creusés de part et d'autre de la plate-forme constituée par le niveau géologique laissé en place. Dans le second cas (les trois autres fours), l'excavation porte sur l'emprise totale du four et, après une première cuisson, la plate-forme a été édiflée à l'aide d'apports de terre à laquelle sont mêlés des tessons.

En attendant que soit terminé le traitement de l'ensemble des données de la fouille, on peut raisonnablement se demander si les deux types de fours rencontrés ici ne sont pas le reflet d'une évolution chronologique, auquel cas Monbet serait l'illustration d'une période transitoire (fin XVe-XVIe siècles ?) au cours de laquelle les potiers seraient passés d'un four « sculpté dans la masse » à un four « construit ». Le matériel céramique — et surtout celui des niveaux d'abandon présents dans certains fours — fournira peut-être des arguments confirmant ou infirmant cette hypothèse, si tant est qu'une évolution des formes soit perceptible, mais son étude ne peut en aucun cas suffire et se substituer aux datations archéomagnétiques qui sont en cours.

Anne Berdoy

IHOLDY

Grotte d'Unikoté

La troisième campagne de fouille programmée (deuxième année d'opération triannuelle) du chantier archéologique et paléontologique de la grotte d'Unikoté s'est déroulée entre le 10 juillet et le 15 août 1995.

Dans un premier temps, il y a eu poursuite des travaux dans la cavité principale de la grotte (dite Unikoté I). Les vestiges de mammifères fossiles ne font que confirmer les âges que nous avons déjà proposés pour ces couches archéologiques (Würm ancien).

Les datations C14 et Uranium/Thorium effectuées sur le crâne de l'Homme d'Unikoté¹ et sur les esquilles d'os longs d'animaux² donnent des âges plus récents ; rien, pour l'instant, ne nous permet d'expliquer de telles différences.

L'abondance du matériel permet, d'ores et déjà, de formuler par des paramètres quantifiables les caractéristiques de l'assemblage osseux. Ces paramètres confirment l'attribution de cette accumulation osseuse aux Hyènes des cavernes.

Le site d'Unikoté I n'a donc été que partiellement fouillé mais les résultats obtenus ne peuvent qu'inciter à en poursuivre l'analyse pour, en particulier, essayer de mieux en appréhender les processus de formation et les modalités des accumulations d'ossements.

Dans un second temps, en fait le point fort de la campagne de 1995, il y a eu ouverture d'un deuxième chantier (dit Unikoté II) en avant de la fouille principale. Ce deuxième chantier s'est révélé être fort intéressant puisqu'il a permis de mettre au jour de nombreux restes fauniques mais également des restes humains et de nombreux témoins de son industrie lithique (parmi ceux-ci, nous citerons pour mémoire un très beau raclor convergent en silex noir et un nucléus en silex blanc).

La composante anthropique est, sur Unikoté II, plus importante que sur Unikoté I ; les témoins d'industrie lithique (Moustérien ?) ainsi que les vestiges osseux humains y sont proportionnellement plus abondants. La présence discrète, ou non encore suffisamment caractérisée du Renne associé au Rhinocéros laineux pourrait indiquer un environnement un peu plus rigoureux que celui des niveaux fossilifères d'Unikoté I.

Les résultats obtenus à l'occasion de cette première campagne nous paraissent être des arguments forts pour poursuivre une exploitation de cette partie de la cavité.

Patrick Michel

1. Ages radiométriques. D'après les données de Ch. Falguères, I.P.H. (20.02.1995 *in litteris*) deux âges ont été obtenus par deux rapports indépendants :

- $^{230}\text{Th}/^{234}\text{U}$: Ages (Kans) = $16,8 \pm 4,4$,
- $^{231}\text{Pa}/^{235}\text{U}$: Ages (Kans) = $3,2 \pm 1,8$

Datation radiocarbone par accélérateur. D'après les données de H. Valladas, Gif-sur-Yvette (23.01.1995 *in litteris*). Deux fragments osseux du crâne humain d'Unikoté ont été datés au Tandétron. Après calibration de ces résultats par la dendrochronologie les intervalles calendaires suivants ont été obtenus :

- GIF A 94183 : 3.629 - 3.103 ans Cal BC,
- GIF A 94537 : 5.242 - 4.727 ans Cal BC.

2. Ages radiométriques. D'après les données de Ch. Falguères, I.P.H. (20.02.1995 *in litteris*). Il s'agit de trois fragments provenant d'un même carré (B3) et d'une même couche (couche 12+). Les datations obtenues sont loin d'être concordantes puisqu'elles varient pour du matériel, à notre avis de même âge, entre - 30.000 et - 8.000 ans :

- n° 93-UNI-B3b-8 (couche 12+) : Age en Kans = $30 \pm 6/-5$
- n° 93-UNI-B3b-14 (couche 12+) : Age en Kans = $10 \pm 0,5$
- n° 93-UNI-B3b-15 (couche 12+) : Age en Kans = $8 \pm 0,5$

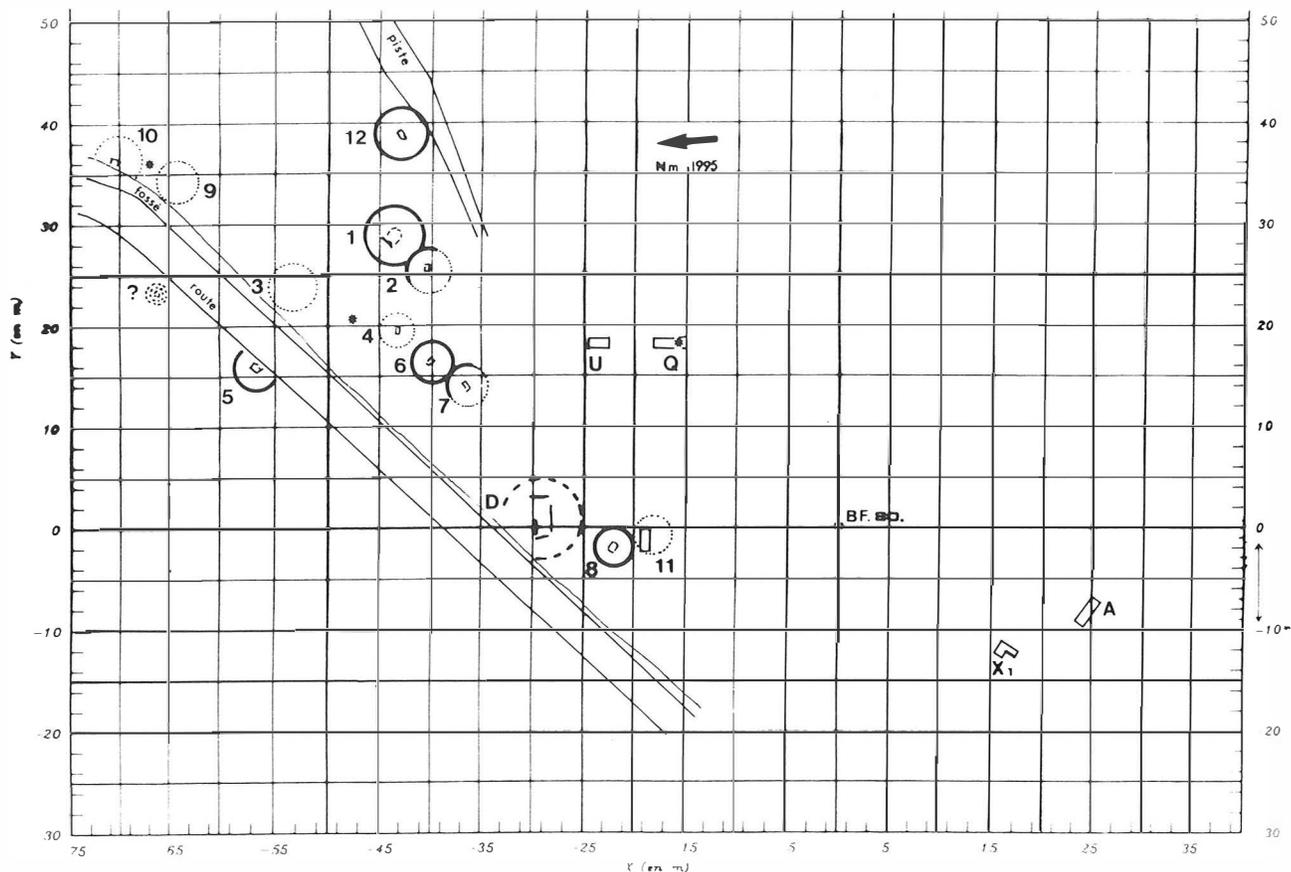
ITXASSOU

Col de Méatsé

La prospection géophysique effectuée en 1993-1994 (sous la direction de M. Martinaud) avait permis, par la comparaison de la résistivité du substrat avec celle des structures superficielles, de mettre en évidence des « anomalies électriques » pouvant correspondre à des vestiges archéologiques enfouis et non encore répertoriés. C'est au niveau de celles où la probabilité qu'il en

soit ainsi était la plus grande que nous avons effectué cinq sondages de validation. Nous étions assisté de J. Bauer, géologue.

Le sondage n° 1 a été effectué à l'emplacement supposé du cercle C11. On a mis en évidence un segment de périlithite et la moitié d'un caisson. Un important prélèvement de charbons de bois a pu être fait pour



Col de Méatsé.
 Position des structures archéologiques et des sondages.
 Quadrillage de l'exploration géophysique basée sur des plots disposés tous les 25 mètres.
 Les chiffres indiquent la numérotation des différentes structures.
 Traits pleins : structures archéologiques déjà fouillées.
 Traits en pointillés : structures archéologiques supposées.
 U, Q, A, X₁ : sondages effectués.
 ? : structure non interprétable.
 D : dolmen.

datation, occasion exceptionnelle dans cette nécropole. L'assemblage de dalles du péristalithe correspond à l'extrémité d'une anomalie électrique, qui manque toutefois dans le prolongement supposé de ce cercle.

Le sondage n° 2 a été effectué au niveau de l'anomalie « U ». On a trouvé un assemblage de dalles pouvant être interprété comme une fraction d'un cercle de pierres de 7 à 8 m de diamètre environ, ceci s'accordant avec une série d'anomalies électriques voisines.

Le sondage n° 3, au niveau de l'anomalie « Q », matérialisée par une grande dalle de grès affleurant en surface, a consisté à creuser une tranchée au nord et au sud de celle-ci. Des structures sont apparues mais très difficiles à interpréter du fait de la perception très fragmentaire que nous en avons. On peut estimer qu'il y a un ou peut-être deux caissons, dont l'un possède une grande dalle de couverture, et une fraction d'un cercle de pierres, élément constitutif (ou non), des éléments ci-dessus évoqués. Il y a accord entre les données du sondage et les résultats électriques.

Le sondage n° 4 correspond à l'anomalie électrique « A ». Il n'y a pas de structures de pierres pouvant expliquer cette dernière. Comme elle est cependant d'origine superficielle, elle pourrait être due soit à une différence de la teneur en eau dans le recouvrement de colluvions, la zone A étant plus sèche que l'environnement, soit à une variation superficielle de composition des psammittes argileuses. Cette anomalie électrique correspond à une réalité physique certaine d'origine naturelle ou anthropique comme la présence de quelques tessons de l'Age du Fer pourraient le faire penser.

Le sondage n° 5 correspond à l'anomalie « X1 ». On obtient les mêmes constatations pour le sondage (absence de structures de pierres) et on propose les mêmes interprétations ; ici, c'est l'existence d'une meule dormante qui peut expliquer la réponse électrique.

Les résultats obtenus par les sondages, ajoutés à ceux obtenus antérieurement lors de la prospection, confirment la valeur de la méthode électrique employée à

Méatsé et permettent de considérer comme anthropique la plupart des anomalies électriques détectées. L'importance insoupçonnée de cette nécropole justifie, dès maintenant, outre la fouille C11 la résiliation d'autres sondages au voisinage de la région explorée et dans

d'autres moins connues comme le secteur nord-est du site, pour espérer mieux appréhender l'organisation interne de cette nécropole.

Jacques Blot

JURANÇON

Notre-Dame de Guindalos

L'éperon barré de Notre-Dame de Guindalos a nécessité la réalisation d'une fouille de sauvetage après que des travaux aient sectionné le rempart en terre. Le talus semblait composé d'argile rubéfiée associée à de nombreuses pierres de couleur rouge. Le but de la fouille fut d'étudier la composition interne du talus afin de connaître ses techniques de construction et de vérifier l'existence d'une vitrification.

Les données stratigraphiques ont révélé la présence d'un rehaussement du rempart. La construction semble s'être déroulée en deux étapes. Quelques tessons de

facture protohistorique ont été découverts dans le rempart le plus « récent ». De plus, de la céramique médiévale trouvée en surface atteste d'une occupation longue du site.

Des analyses d'argile ont permis de définir leur composition, riche en oxydes de fer, d'où cette couleur rouge. Ainsi, il ne semble pas, bien que cela ne soit pas entièrement exclu, que le rempart ait subi l'action du feu.

Sophie Larqué

LALONQUETTE

Villa de l'Arribère deus Gleysias

Les travaux effectués en 1995 et au début de 1996 sur le site de la *villa* avaient pour objectif de compléter l'évaluation entamée en 1994¹. Rappelons qu'il s'agissait de préciser l'état du site en fonction de deux impératifs complémentaires :

- d'une part estimer les possibilités qui demeurent aujourd'hui de présenter le site au public,
- d'autre part de définir plus précisément les potentialités du site en fonction d'une problématique archéologique tenant davantage compte des données de l'environnement et des questions liées à l'exploitation du domaine de la *villa*.

■ Une connaissance renouvelée de la pars urbana

La fouille établie en 1994 entre la *villa* et la rivière Gabas qui borde au nord-est a été poursuivie. Trois phases ont pu être définies dans l'aménagement de ce secteur :

- Durant le Haut-Empire, il est patent que la *villa* n'est pas tournée vers le Gabas et aucun aménagement n'est décelable entre la *villa* et cette rivière à l'exception, peut-être, d'une rigole drainant les eaux ruisselant des abords de la *villa* vers le cours d'eau. Durant cette période, un bras du Gabas bordé par une rive assez abrupte et alimenté régulièrement, semble-t-il, occupait l'espace de transition placé entre la *villa* et la rivière, bloquant manifestement toute extension des bâtiments de ce côté-ci.

- La chronologie de la seconde période est encore assez difficile à définir car le matériel qui lui est associé est peu abondant. Toutefois, il pourrait bien être contemporain des réaménagements considérables qui semblent avoir touché la *villa* après le dernier quart du IIIe siècle (« état du IVe siècle » défini par J. Lauffray). Les propriétaires de la *villa* décident alors de réorganiser le secteur en même temps que le reste de la *villa*. Le bras du Gabas

qui limitait l'extension des bâtiments est comblé et la rive de ce cours d'eau est renforcée. La grande galerie parallèle à la rivière qui marque une nouvelle orientation de la *pars urbana* est aménagée en liaison avec la construction, au-dessus d'un fort remblai, d'une sorte de galerie arrondie qui lui est liée et qui descend en direction du Gabas.

- Les aménagements de la troisième période correspondent assez bien à « l'état du Ve siècle » défini par J. Lauffray ; il est daté par une série monétaire assez cohérente attribuable pour l'essentiel à la seconde moitié du IVe siècle ainsi que par un ensemble homogène de céramiques de la même période. La grande galerie de la *villa* qui fait front au Gabas est reprise, la structure arrondie qui prolongeait vers la rivière est arasée et recouverte par un remblai considérable surmonté par un sol de cailloutis. Ainsi, en avant de la galerie extérieure de la *villa* prend place désormais une sorte d'esplanade en très légère pente surmontant le cours d'eau.

■ Une meilleure appréhension de la *pars rustica*

Un sondage a été établi à environ 120 m au sud-est de la cour à péristyle de la *villa*. Il s'agissait d'étendre un petit sondage pratiqué par J. Lauffray en 1972 afin de préciser la nature des installations qui marquaient la limite de la *villa* à cet endroit. Une tranchée a aussi été pratiquée sur plus de 30 m entre cette nouvelle fouille et le tracé actuel du Gabas dans le but de retrouver le sol fréquenté durant l'Antiquité aux abords de la rivière.

Ces travaux ont permis de mettre au jour un bâtiment qui semble avoir fermé vers le sud ce qui pourrait être la troisième cour de la *villa*. Trois réaménagements successifs ont modifié l'aspect de cette construction mais les éléments de datation disponibles sont peu

nombreux. Le remblai qui a été posé pour établir le premier état contient du matériel céramique qui, en attendant une étude plus précise, est attribuable aux Ier et IIe siècles alors que sur le sol intérieur du bâtiment reposaient à plat quelques tessons datables du IVe siècle. La vocation de cet ensemble est difficile à préciser mais aucune installation domestique n'y a été repérée, ce qui pourrait indiquer qu'il s'agissait d'un bâtiment de stockage.

La coupe stratigraphique tracée vers le Gabas montre l'extrême finesse de la couche de terre arable qui existait durant l'Antiquité au-dessus de la basse-terrasse de galets de la rivière.

Au total, les travaux pratiqués sur la *villa* cette année ont bien confirmé l'état encore satisfaisant des vestiges archéologiques. Cela réserve des possibilités assez larges de présentation du site au public, à condition de mettre en place une muséographie adaptée à la présentation de bâtiments souvent très arasés. De la même façon, preuve est faite que la compréhension de la *villa* pouvait encore être assez profondément renouvelée tant du point de vue chronologique qu'en ce qui concerne la compréhension de son fonctionnement général.

François Réchin

- Lauffray, J., Schreyeck, J., Dupré, N. Les établissements et les *villas* gallo-romaines de Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques), *Gallia*, 31, 1973, p. 123-155.

1. D'ores et déjà, une équipe de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour s'est constituée, comprenant R. Compatangelo-Soussignan, V. Duplan-Lamazou (partie médiévale du site), F. Réchin, P. Pailhé (géographe) a bien voulu contribuer plus ponctuellement à nous éclairer sur les aspects tenant à l'environnement physique du site.

LARRAU

Les Forges

■ Historique

Les forges de Larrau, en haute Soule, furent construites grâce à une autorisation du Conseil du Roi de 1747. Il ne s'agissait au XVIIIe siècle que d'une modeste forge à la *catalane* où cinq ouvriers, travaillant selon la méthode *biscaiienne*, n'obtenaient qu'un fer de médiocre qualité. Son propriétaire, le marquis Duhart, la donna à ferme vers 1813 à un ingénieur des mines allemand, Frédéric d'Abel, qui transforma le procédé de fabrication en faisant bâtir un haut fourneau de 5,30 m de hauteur. A partir de 1828, des maîtres de forges venus de Bourgogne modernisèrent les forges de Larrau par l'introduction de la méthode comtoise d'affinage et la construction

d'un haut fourneau de 8 m. Rachetée par ses fermiers en 1835 puis, dix ans plus tard, par un banquier d'Oloron, Bernard Davantès, l'usine connut encore quelques transformations avant son arrêt définitif en 1869.

■ Un patrimoine industriel

Les ruines des forges de Larrau se trouvent sur un terrain privé, en bordure du gave de Larrau que longe, sur l'autre rive, la route départementale reliant le village de Larrau au col d'Orgambideska en forêt d'Iraty. Depuis la route, on peut apercevoir les structures de plusieurs bâtiments sur la rive opposée, malgré l'abondante végétation qui a depuis longtemps pris possession du site. Les vestiges consistent en une série de structures

maçonnées, dans un état très variable de conservation. Elles se répartissent sur une longueur de 220 m et une largeur maximale de 50 m. Un plan au 1/200 du site a été réalisé, les séances de levé s'échelonnant du printemps à l'automne 1995. La végétation très touffue, l'état de délabrement de certains vestiges et la forte pente de la montagne sur laquelle s'appuient plusieurs constructions furent les principaux obstacles à surmonter, multipliant les stations et les points cotés. La réalisation de ce plan s'est accompagnée d'une première interprétation du site. L'infrastructure hydraulique et des vestiges de la cuve du haut fourneau (étalages, ouvrage) sont les

seuls éléments « industriels » dont l'identification paraît certaine. Pour le reste, le recours aux archives, et notamment à deux procès-verbaux de saisie immobilière (1832 et 1845), est indispensable pour attribuer à chacune des structures bâties une fonction précise. Seule une analyse plus fine de ce patrimoine permettra, sans s'arrêter au seul aspect architectural du bâti, d'en comprendre la logique industrielle et de retracer son schéma.

Pierre Machot
Gilles Parent

LARUNS

Col de la Taillandère

Le col de la Taillandère (1 890 m d'altitude) permet de passer de la vallée d'Aspe et à la vallée d'Ossau. A son sommet, immédiatement après la clôture qui délimite les pâturages des communes de Aydius et de Laruns, un gros bloc de schiste a servi d'atelier d'affûtage et de polissage de haches de pierres entre autres, sur une longueur de 15,5 m. Il a été décrit récemment, avec huit autres affûtoirs découverts ces dernières années, lors de prospections en vallée d'Ossau (Blanc *et al.*, 1995).

Le sondage entrepris avait pour but de tenter d'apporter des éléments sur la chronologie de l'utilisation de ce bloc.

Etant donnée la complexité de la morphologie du terrain en cet endroit, le choix de l'emplacement des sondages n'était pas aisé. Au total, cinq carroyages ont été mis en place.

Le premier au pied de l'affûtoir, dans un terrain fortement en pente, a permis de mettre au jour un fragment de céramique vraisemblablement protohistorique.

Le second a été aménagé au-dessus du bloc de schiste, dans la partie où il est recouvert d'herbe et d'argile. Une armature de flèche en silex jaune clair a été trouvée à 5 cm au-dessous de la couche herbeuse. Cette intéressante pièce lithique est de forme approximativement losangique. Toutefois, deux enlèvements à la base ont façonné l'amorce d'un pédoncule.

Un troisième sondage en forme de tranchée étroite a ensuite été entrepris au-dessus du bloc dans une direction 55° est. Il a permis de mettre au jour un fragment de

galet taillé en quartzite. Cet élément, bien que modeste, est important. Il n'y a pas de quartzite sur le site ni dans les environs. Le galet de départ a donc été apporté et a été taillé sur place.

Après un sondage à la base et légèrement en contrebas de l'affûtoir-polissoir qui n'a donné aucun résultat, un dernier sondage a été entrepris sur le seul replat du col, endroit par ailleurs abrité du vent (à 20 m au sud de l'origine du premier sondage et à 4,5 m en contrebas). Une poche de charbons entourée de quelques galets, dont plusieurs avaient subi l'action du feu, a été trouvée. Il n'est bien évidemment pas possible de savoir, pour le moment, si ce foyer est en relation avec l'affûtoir-polissoir. Seule une datation par le carbone 14 pourra conduire à une conclusion de cette nature.

Au total, cet essai de sondage auprès d'un type de monument peu commun, dont le caractère innovant est indéniable, s'est révélé relativement fructueux. Il constitue un encouragement pour la poursuite de ce type de recherche qui permettra d'aborder un aspect encore mal connu à ce jour : l'occupation du sol en haute montagne pendant la Protohistoire.

Claude Blanc

- BLANC, C., CERTAIN, F., SOUST, J. Polissoirs et affûtoirs de la vallée d'Ossau (Pyrénées-Atlantiques), *Archéologie des Pyrénées-Occidentales et des Landes*, t. 14, p. 71-84.

LESCAR

Le Bilàa

La municipalité de Lescar a récemment projeté la restauration et l'extension du château construit en 1853 au centre de l'oppidum du Bilàa, conjointement à des investisseurs privés, afin d'y implanter un hôtel-restaurant de haut de gamme. Dans cette perspective, une évaluation préalable devait évidemment être pratiquée avant tout aménagement.

Deux sondages ont été implantés sur une superficie d'environ 300 m² afin d'évaluer le degré de risque archéologique à l'intérieur du périmètre concerné par les futurs aménagements.

L'un (sondage 1) est un décapage pratiqué immédiatement en avant du château dans la zone qui serait décaissée lors des travaux. L'autre (sondage 2) est une tranchée pratiquée en bordure méridionale de l'emprise future de l'extension dans une zone qui sera, au contraire, un peu remblayée.

Ces sondages n'ont livré aucun vestige antérieur à ceux qui étaient liés à l'occupation du château. Les seules

traces d'occupation repérées correspondent au niveau de sol du jardin et au conduit d'évacuation des eaux usées du bâtiment.

L'explication de l'absence des traces d'occupation protohistoriques que laisserait supposer la puissance des levées de terre qui ceinturent cet éperon barré de 2,7 ha tient sans doute à deux principaux facteurs :

- la très faible densité des vestiges mis en place par les occupants de ce site fortifié reflète sans doute une vocation de refuge épisodique ou saisonnier. Ce caractère a d'ailleurs été déjà mis en évidence par les sondages de 1977 (M. Bats) et de 1991 (F. Réchin) ;
- le secteur, légèrement en pente, a manifestement été un peu décaissé afin de préparer la construction du château, ce qui a eu pour effet de faire disparaître les éventuels vestiges anciens.

François Réchin

LESCAR

Lac des Carolins

Le projet d'aménagement d'une des bases de loisirs dans une zone de landes au nord de Lescar a nécessité une opération de prospection-évaluation-sondage sur le site des Carolins aux lieux-dits Cadeillons et Candaux. Elle fait suite à une prospection de M. Fabre (Université de Pau) dans le cadre de l'enquête archéologique préalable à la réalisation de l'autoroute A.64, en 1979 et à la fouille de 80 m² dirigée par M. Bats en 1982 sur la parcelle 17.

Le site est situé sur la rive droite du Gave de Pau en lisière méridionale d'une haute terrasse composée d'alluvions du Mindel, le Pont-Long. Cette région fut occupée pendant des siècles par les pasteurs de la vallée d'Ossau qui la défendirent âprement contre toute tentative de mise en valeur agricole.

Les nombreux tumuli qui jalonnent le Cami Salié (la voie du sel qui relie Salies-de-Béarn à Tarbes) prouvent qu'il

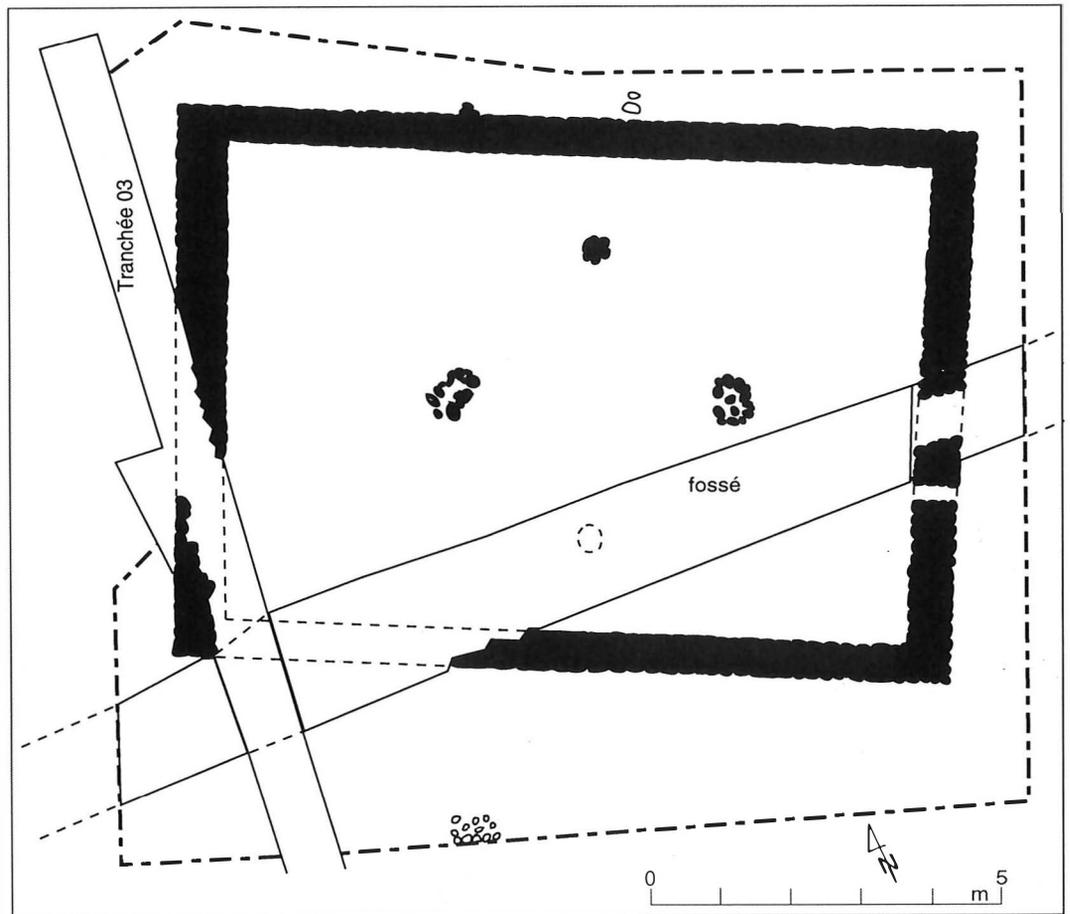
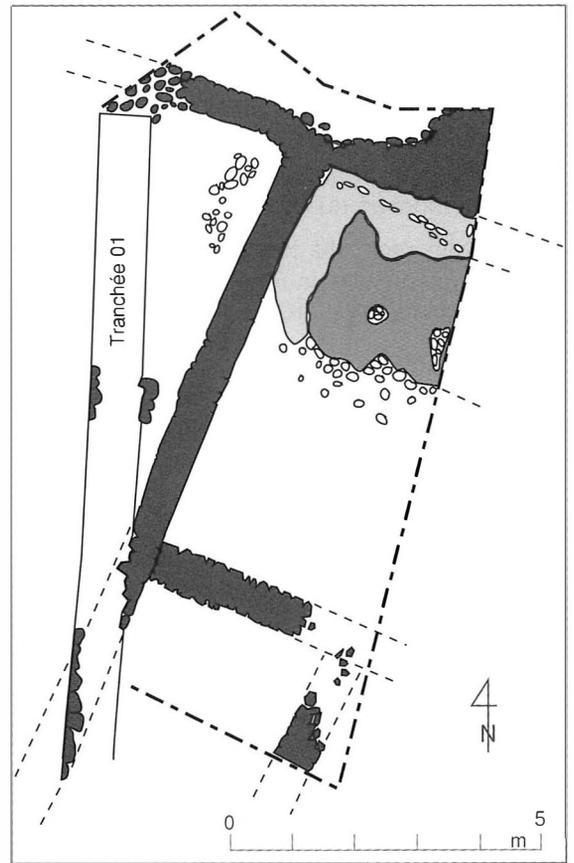
était déjà fréquenté par les peuples protohistoriques, même si leurs habitats restent encore très mal connus.

La superficie totale du projet représente environ 24 hectares divisés en 21 parcelles dont la moitié seulement appartient à la municipalité. Après une prospection pedestre réalisée sur des parcelles accessibles, soit 4 hectares 35 ares, des sondages mécaniques ont été réalisés, suivis ponctuellement par quelques décapages sur une surface de 1 700 m².

Ces deux derniers chiffres représentent respectivement 18 % de la superficie totale de l'emprise et 3,90 % de la superficie totale prospectée mécaniquement. Il reste donc 82 % de cette surface à traiter.

Quatre zones à risques ont été identifiées : la principale se situe sur la parcelle 24. Deux décapages effectués dans cette zone ont révélé des fondations de murs construites avec des galets liés à l'argile. Dans le premier décapage de 50 m² est apparu un niveau de sol

-  Fondations de murs bâtis en galets liés à l'argile.
-  Sol en argile rubéfiée.
-  Reliquat des élévations d'argile ?
-  Limites du décapage.
-  Restitutions.



Lescar.
Lac des Carolins.

d'argile, rubéfiée sur place, est enserrée par des fondations de murs. Le second décapage a intégralement mis au jour la surface d'un petit bâtiment de 11,50 m sur 8,70 m avec des bases de piliers internes. Si l'on peut supposer, grâce au sol, que le premier bâti (partiellement dégagé) appartient à un habitat domestique, la nature et la fonction du second restent inconnues.

La céramique recueillie lors de ces décapages nous permet d'avancer une fourchette chronologique allant de la seconde moitié du IV^e siècle au premier quart du V^e siècle ¹.

La seconde zone se situe dans l'angle sud-ouest de la parcelle 18. Un décapage de 170 m², réalisé dans ce secteur, nous livre des vestiges plus difficiles à appréhender dans leurs fonctions et leur nature. Nous pouvons supposer les fondations de l'angle nord-ouest d'un bâti d'au moins 6 m sur 7 m mais les aménagements de galets qui viennent s'appuyer contre lui (à moins que ce bâti ne se superpose à ces aménagements) restent, pour l'instant, énigmatiques. Une de ces structures de galets a été reconnue sur une longueur de 30 m. Ces réalisations en galets ne nous ont livré aucun niveau datant. Le seul indice est une orientation d'un des murs du « bâti » identique aux structures de la parcelle 24, c'est-à-dire 24° est par rapport au nord magnétique.

La troisième zone occupe la partie occidentale de la parcelle 25. Des indices de structures bâties, ou en creux, sont perceptibles dans les sondages mais ils sont trop fragmentaires pour pouvoir les rattacher les uns aux autres ou pour définir un contexte culturel homogène.

La quatrième zone borde le côté occidental du chemin d'exploitation n° 16 sur la parcelle 18. Elle offre des

indices de surface matérialisés principalement par des épandages de tegulae, découverts lors de la deuxième prospection pédestre après les labours de printemps.

La proximité relative de l'agglomération antique de Lescar et de la villa Saint Michel, dont le dernier état peut être contemporain de ces structures, permet d'imaginer des relations de dépendance avec les structures repérées.

Les bâtiments mis au jour, modestes dans leur dimension, leur mode de construction et le matériel archéologique récolté, pourraient, vu le contexte géographique et historique, être associés à une activité pastorale. Les analyses de sol et des éventuelles litières doivent permettre d'espérer approcher la caractérisation de l'habitat antique tardif qui est mis en rapport avec les activités rurales du Pont-Long aux époques médiévales et contemporaines : pastoralisme transhumant, élevage.

L'occupation médiévale, ponctuellement reconnue à partir des ramassages de surface, n'a pas été mise clairement en évidence.

La principale activité des pasteurs valléens a été, depuis que les chartes le signalent, d'empêcher tout bornage des lieux de transhumance de leurs troupeaux et donc toute activité agricole sur ces terres. L'archéologie des structures agraires et du paysage rural reste ici la seule source d'approche pour renouer avec les origines du pastoralisme béarnais.

Patrick Massan

1. L'identification du mobilier céramique est due à M. Réchinde l'Université de Pau et des Pays de l'Adour

LESCAR

Côte Piteu

Cette fouille a été menée sur l'ancienne limite occidentale du quartier du Bialé dans la basse-ville de Lescar, au pied de la haute terrasse naturelle du gave. L'opération, déclenchée à l'occasion d'un projet de lotissement, a été financée par l'aménageur ; elle a été confiée à la section d'archéologie de l'Université de Pau, en collaboration avec l'IRAA-CNRS pour ce qui concerne les relevés topographiques.

Les traces de deux corps de bâtiments

Ces travaux ont livré deux principaux ensembles de bâtiments dont les caractères et la chronologie sont en grande partie différents.

■ Ensemble construit au I^{er} siècle de notre ère

Le bâtiment, qui est apparu dans la zone sud du chantier, est difficile à appréhender dans la mesure où il ne figure qu'en partie dans la parcelle concernée par la fouille. Nos travaux ont livré les vestiges d'un bâtiment sans doute datable de l'époque flavienne. Cette structure orientée Est-Ouest présente une façade nord d'au moins 18 m ; elle prend la forme d'une enfilade comprenant au moins quatre pièces. Ses murs étaient construits pour l'essentiel en galets de grès jaune liés au mortier de chaux. Ce bâtiment, probablement un habitat, a été précédé par un autre sans doute de peu postérieur au début du règne de Tibère. Auparavant, le secteur avait

été remblayé et occupé en deux phases à l'époque Auguste-Tibère.

■ *Une occupation tardive inédite*

La fouille de la zone nord du chantier a permis de mettre au jour les vestiges de la partie occidentale d'un grand bâtiment, sur une longueur de pratiquement 25 m. Trois grandes pièces ont été repérées, dont une dotée d'une abside.

Cette construction était bordée immédiatement au nord par une structure interprétée comme un bassin destiné à canaliser une source recueillant les eaux d'infiltrations de la haute terrasse du gave. Quelques mètres plus à l'ouest était une sorte d'appentis ouvert qui dépendait manifestement du même ensemble architectural. Enfin, à environ 80 m plus à l'ouest, une structure légère marquée par un sol de terre brûlé, accompagné de quelques tessons, a été repérée.

Ces installations ne paraissent pas devoir être datées avant le milieu du IV^e siècle de notre ère.

De nouveaux éléments apportés à l'histoire urbaine de Lescar - *Beneharnum*

■ *Un périmètre urbain défini plus précisément*

Les travaux de ce printemps 1995 ont permis de réduire les incertitudes qui touchent aux limites occidentales de la ville antique. Les tranchées de prospection pratiquées

à cette occasion montrent, avec une certaine sûreté, que l'agglomération, en dehors de la présence éventuelle de quelques bâtiments périphériques isolés, ne s'étendait pas à l'ouest au-delà du secteur fouillé. Ainsi, compte tenu de l'acquis des fouilles précédentes, il est probable que l'étendue de l'agglomération du Haut-Empire ne devait pas excéder une dizaine d'hectares.

■ *La chronologie nuancée de l'évolution urbaine*

Les éléments recueillis dans la partie méridionale de la fouille confirment donc entièrement ceux qui ont été précédemment établis lors des travaux menés par M. Bats et F. Réchin dans le même quartier à l'intérieur du domaine de l'ADAPEI. Ils semblent confirmer l'aménagement concerté de la basse ville dès la période Auguste-Tibère comme l'abandon assez précoce d'une partie au moins de ce quartier dès le Haut-Empire.

En revanche, l'apport le plus précieux de la partie nord de la fouille réside dans la mise en évidence d'une période d'aménagement inédite que l'on peut sans doute rattacher au IV^e siècle, un peu en retrait de la zone précédemment occupée, à la jonction de la basse et de la haute terrasse du gave.

François Réchin

LESCAR

Nouvelle gendarmerie

L'ampleur des travaux nécessités par l'extension de la gendarmerie de Lescar a motivé la mise en place d'une surveillance archéologique particulière. Les 4 700 m² concernés ont été prospectés au moyen de tranchées tracées à la pelle mécanique. Les seules traces de structures mises au jour sont liées d'une part au fonctionnement de la ferme occupant aujourd'hui la parcelle (dépotoirs contemporains) et, d'autre part, la

gendarmerie, ancienne maison de la famille Ariste (conduits d'évacuation des eaux usées).

L'exposition septentrionale du terrain, l'éloignement relatif du site vis-à-vis du centre antique de la Haute-Ville (environ 500 m de la cathédrale à vol d'oiseau) expliquent probablement que le secteur n'était pas marqué par une occupation ancienne particulièrement dense.

François Réchin

MACAYE

Mendizabale 7



Plan et coupe de Mendizabale 7.

Plan

En hachuré, zone de destruction, ou d'accumulation des déblais.

Le trait en tireté indique le secteur de destruction complète du péristalithe.

En grisé clair, les pierres verticales du péristalithe. En grisé plus foncé les parties visibles au-dessus du sol, avant la fouille.

Les pierres du cercle interne sont laissées en blanc ; celles en trait fin correspondent au lit caillouteux naturel.

C : dalle initialement verticale, ayant basculé entièrement.

Petite étoile : fragement de fer à cheval.

Grande étoile : fer à cheval complet.

Le centre du monument correspond à l'angle de réunion des dalles Sud et Est du caisson.

Coupe (suivant ligne AB du plan)

a : couche d'humus avec gazon.

b : couche argilo limoneuse.

c : lit caillouteux naturel.

Erigé au sommet du mont Baigoura à 870 m d'altitude, ce cercle a été partiellement détruit par le passage d'un engin de terrassement. La quasi totalité des structures demeurées intactes a pu être étudiée.

■ Le péristalithe

D'un diamètre « hors tout » de 8 m environ, il est constitué de deux couronnes, une externe et une interne.

De gros blocs de schiste quartzitique, extraits de filons environnants et présentant des traces d'épannelage, forment la couronne externe. Ils sont profondément enfouis, à intervalles réguliers, dans un lit caillouteux naturel apparu à 0,30 m de profondeur.

La couronne interne, tangente à la précédente, est formée d'éléments semblables mais non régularisés et

simplement posés sur le lit caillouteux, de façon plus désordonnée.

■ Le caisson central

Il est délimité par quatre dalles verticales disposées sur le lit caillouteux et d'une dalle de couverture à grand axe Sud-Est/Nord-Ouest, mesurant initialement 0,95 m sur 0,50 m mais qui a été brisée dans un passé lointain. Elle est en grès triasique ainsi que trois des quatre montants latéraux. Les formes très régulières de tous ces éléments ont été obtenues par un épannelage soigneux ; quelques blocs de grès déposés au pied des montants ont plus un rôle « rituel » que de contention, semble-t-il. On notera que le gisement le plus proche de grès triasique est distant d'environ 2 000 m. Le contenu du caisson est entièrement stérile.

■ Mobilier, charbons de bois

Une moitié de fer à cheval gisait sur le lit caillouteux à la partie externe du péristalithe. Un fer complet avait été déposé entre deux blocs du cercle interne ; les trous de cloutage étaient parfaitement visibles et les extrémités des deux jambes tordues volontairement semble-t-il. L'étude de ces deux objets, complètement corrodés, a été confiée à Monsieur J.-P. Mohen, Directeur du Laboratoire des Musées de France.

Les quelques particules de charbons de bois réparties dans l'ensemble du monument étaient en quantité tout à fait insuffisante pour une datation.

■ Conclusion

Mendizabale 7 nous offre le même constat que bien d'autres cercles de nos montagnes : un travail très

important pour un nombre d'acteurs sans doute restreint à cette altitude, un travail soigné, surtout au niveau du caisson où les motivations rituelles semblent bien présentes.

Le contraste déjà maintes fois évoqué entre le soin et les efforts nécessités pour la réalisation de tels monuments et l'absence souvent quasi totale de mobilier, de dépôts calcinés et même, parfois, de charbons de bois ne fait que souligner, une fois de plus, combien le terme de « cénotaphe » paraît mieux adapté que celui de « sépulture ».

S'il s'avérait que les fers à cheval sont « anciens », nous pourrions peut-être alors considérer Mendizabale 7 comme un nouvel exemple de la persistance des rites protohistoriques en période historique dans nos montagnes basques.

Jacques Blot

OLORON SAINTE-MARIE Fontaine des Maures

La « Fontaine des Maures » est située à Oloron Sainte-Marie, au sud-est du quartier Sainte-Croix et près de la rive gauche du gave d'Ossau. Construite en bas d'une ligne de collines, elle est alimentée par des sources résurgentes d'un réseau hydraulique artésien.

Son dégagement étant rendu nécessaire par un projet de ruisseau pédagogique émanant du Centre Social « La Haüt » et sa dénomination pouvant indiquer une origine ancienne quoique indéterminée, ces travaux ont été l'occasion de l'opération archéologique de 1995 : sondages et relevés de coupes et couverture photo. Parallèlement, une recherche documentaire était menée dans les archives de la ville.

Le dégagement du site a permis de repérer cinq parties de part et d'autre de la façade : trois réservoirs, un bassin-abreuvoir et un puits. En outre, à 12 m de là, se trouve un ancien lavoir communal établi sur le canal d'écoulement de la fontaine vers le gave. Les deux premiers réservoirs, perpendiculaires l'un à l'autre et reliés entre eux, sont en arrière de la façade, à l'intérieur de la fontaine. R1, le plus enfoui et le plus ancien, aux parois tapissées d'un enduit hydraulique rouge, recevait l'eau depuis l'intérieur de la colline. R2, dont le mur latéral nord sert de façade à la fontaine, s'ouvre sur celle-ci par un regard de visite en forme de lucarne rectangulaire, tandis que les trous d'écoulement apparaissent sous un bandeau protecteur de pierres en quart de rond. Du troisième réservoir (R3), situé à l'extérieur et à l'extrême gauche de la façade, subsistent deux

murs et l'amorce d'un troisième, tapissés du même enduit rouge que R1.

En avant de la façade se trouve le bassin-abreuvoir, disposé symétriquement par rapport au regard de visite. Formé d'un espace dallé carré de 3 m x 3 m, il comporte au pied de la façade un petit bassin de récupération des eaux d'où part, en diagonale, un canal d'évacuation. L'ensemble est délimité par un mur bas et large dont ne subsistent que le côté droit et une partie du retour, tandis que sur la gauche a été refait un autre mur plus étroit et décalé.

Enfin, à gauche de la façade entre ce mur décalé et R3 s'ouvre un petit puits ovale (P1), recouvert de trois dalles, d'où sort l'eau qui alimente actuellement le ruisseau via le lavoir.

Le matériel dégagé (plus de 200 tessons de céramique, faïence ou porcelaine) ne comporte aucun élément ancien permettant d'établir ou de confirmer une présence romaine ou médiévale sur le site. Par contre, la présence d'un enduit hydraulique rouge sur deux réservoirs peut indiquer une construction antérieure ou contemporaine à 1550, date de la plus ancienne mention documentaire.

Seul un nouveau sondage autour de réservoir R3, en extension de celui réalisé en 1995 dans le cadre du projet de réhabilitation du site, pourrait peut-être amener des preuves matérielles supplémentaires de cette ancienneté supposée de la « Fontaines des Maures ».

Daniel Ortega
Jacques Dumonteil

SAINT-MARTIN D'ARBEROU

Grotte d'Isturitz

L'opération de diagnostic amorcée en 1995 s'inscrit dans un projet plus vaste de collaboration avec les chercheurs du Pays basque sud, université de Vitoria et société Aranzadi. Son but est de réaliser, sur plusieurs années, un bilan détaillé de l'ensemble du patrimoine archéologique de la colline de Gaztelu pour en assurer une meilleure conservation. Rappelons que ce petit massif de calcaire, parfaitement délimité supporte en son sommet un des châteaux royaux navarrain de la Basse Navarre (Rocafort) et renferme en son sein trois réseaux préhistoriques étagés, celui d'Isturitz, d'Oxocelhaya et enfin celui d'Erberoua.

A l'origine, deux opérations de terrain distinctes étaient programmées, une visite de contrôle de la grotte d'Erberoua et un premier réexamen du site d'Isturitz.

La première a dû être reportée à 1996, suite à une crue de la rivière qui avait détruit la grille de fermeture et emporté tous les équipements de sécurité nécessaires au passage du siphon d'accès.

La seconde a bien eu lieu dans le courant du mois de décembre. Elle a permis à la fois de constater les lacunes de la documentation existante et de mettre en évidence le potentiel actuel du site. Après plus d'un siècle de recherche dans cette cavité nous ne disposions pas d'un plan fiable, aucun examen systématique des parois et des sols vierges n'y avait été entrepris et aucune étude géologique du karst et des remplissages engagés. Les toutes premières observations montrent que les deux principales salles, celle d'Isturitz et celle de Saint-Martin, ont des potentiels très différents.

La salle dite d'Isturitz ¹, qui renfermait la stratigraphie complète du Paléolithique supérieur a été, semble-t-il, totalement exploitée. En dehors du petit témoin conservé, il semble que la totalité des couches solutréennes, magdaléniennes et aziliennes n'existe plus. Par

contre, pour ce qui concerne l'Aurignacien et le Périgordien on peut envisager la présence de quelques lambeaux de couches épargnés et conservés sous d'importants tas des déblais. D'un point de vue géologique, cette salle renferme des informations considérables permettant de comprendre la genèse et l'évolution du réseau, éléments indispensables à une révision raisonnée des données concernant les occupations humaines. La mise en évidence d'un imposant et complexe effondrement qui obture la galerie vers le sud (salle des rhynolophes), le repérage de plusieurs phases de concrétionnement et de vestiges d'anciens remplissages le long des parois, l'examen sommaire de la coupe réalisée lors du creusement de l'escalier de jonction avec la grotte d'Erberoua et la présence presque constante de restes de faune dans les remplissages anciens sont autant d'éléments prometteurs.

Dans la seconde salle dite Saint-Martin ², mis à part la salle des phosphates où l'exploitation industrielle a détruit le remplissage, l'impact des anciennes fouilles est moins important. Les deux couches moustériennes, comme l'aurignacienne, n'ont été exploitées que sur une partie de la salle alors que la couche magdalénienne ne subsiste que là où le plancher stalagmitique est recouvert d'abondantes concrétions. Vers l'entrée, de part et d'autre du chemin d'accès se développe une aire sépulcrale protohistorique avec de nombreux ossements humains pris dans la calcite. Les premiers examens des parois ont mis en évidence plusieurs ensembles inédits de ponctuations et des tâches d'ocre rouge.

Alain Turq

1. Elle est appelée ainsi parce que sa partie nord est située sur le territoire de la commune d'Isturitz.

2. Elle est appelée ainsi parce qu'elle se développe exclusivement sur le territoire de la commune de Saint-Martin-d'Arberou.

SAINT-PIERRE D'IRUBE

Chemin de Jupiter

La découverte, lors de terrassements préalables à la construction d'un supermarché, de vestiges lithiques attribuables à un Moustérien de Tradition Acheuléenne a entraîné la mise en place d'une petite opération de terrain. Celle-ci a consisté à un examen attentif des

coupes accessibles situées au nord et nord-ouest de l'assiette du projet, une surveillance des travaux de requalibrage du chemin de Jupiter et d'un sondage. Dans cette partie du plateau de Saint-Pierre d'Irube connu pour sa richesse en sites préhistoriques et situé à

moins d'un kilomètre du site du Basté (Chauchat et Thibault 1968), les vestiges archéologiques sont rares mais sporadiquement présents. La stratigraphie de la couverture quaternaire de plusieurs mètres de puissance est en tout point comparable à celles décrites, plus au sud par Cl. Thibault (Thibault 1970). Sur la nappe alluviale de 40-45 mètres de la Nive, visible à l'extrémité nord du chemin de Jupiter se développe deux grands ensembles. L'inférieur à dominante argileuse et archéologiquement stérile, de couleur brun jaune à brun vif, contient des gravillons de quartz et présente systématiquement des enrobements argileux pelliculaires sur les unités structurales. Le supérieur essentiellement limoneux plus jaune peut être subdivisé en deux par un cailloutis plus ou moins discontinu composé de galets isolés, gravillons ou graviers. C'est au sommet de ce niveau repaire que se situent les éléments attribuables au Moustérien de Tradition Acheuléenne. Au-dessus, au sein de l'ensemble limoneux jaune à brun jaune, se trouvent ici quelques éléments lithiques rappelant le Paléolithique supérieur.

L'intérêt de cette petite intervention est d'avoir montré le potentiel archéologique de ce plateau. La couverture sédimentaire quaternaire bien conservée est susceptible de renfermer des sites à occupations multiples du type du Basté. Aussi, le Service régional de l'Archéologie a proposé au préfet des Pyrénées-Atlantiques de prendre un arrêté de périmètre archéologique afin de sauvegarder les rares lieux encore épargnés par l'urbanisation, et d'assurer le suivi scientifique des travaux pouvant s'y dérouler.

Alain Turq

- CHAUCHAT Cl. et THIBAUT Cl. 1968 - La station de plein air de Saint-Pierre d'Irube (Basses-Pyrénées). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. LXV, fasc. 1, p. 295-318, 12 fig.
- THIBAUT Cl. 1970. *Recherches sur les terrains quaternaires du bassin de l'Adour*. Bordeaux : Université de Bordeaux. 3t., 385 p., ill. Thèse : Sc. fac. des sc. de Bordeaux : 1970 ; 296.

SARRANCE

Grotte d'Apons

La grotte d'Apons à Sarrance s'ouvre dans la paroi sud d'une arête de calcaire urgo-aptien à Toucasia, aux environs de la cote NGF 335 m. Elle domine le lit du gave d'Aspe et est placée à 6 m du chemin rive gauche, dit « d'Apons », reliant le piémont à la haute vallée d'Aspe et, au-delà, par le col du Somport à l'Espagne.

Sa localisation sur le verrou de la « Pène d'Escot » permet de contrôler tous les passages de la vallée.

Dans les années 70, cette petite cavité de 6 m de largeur au porche pour 4,5 m de profondeur, a fait l'objet d'une fouille réalisée par A. Foache, vétérinaire à Oloron Sainte-Marie. Monsieur Foache devait décéder en janvier 1984 avant d'avoir pu exploiter les résultats de ses travaux.

Ces différentes données ont conduit à la réalisation d'un sondage diagnostic en mai 1994 puis d'une fouille programmée pour cette année 1995.

Au terme du sondage de 1994, nos premières conclusions définissaient la problématique des futures recherches.

L'intérêt majeur de ce site sépulcral réside dans la présence d'un aménagement mégalithique à l'intérieur d'une cavité naturelle.

Malgré le fait que cette dernière ait été en partie fouillée, ce qui nous laissait évidemment une image déformée de l'agencement des éléments encore présents, il était très intéressant de poursuivre nos investigations dans la mesure où les aménagements mégalithiques sont quasiment méconnus dans les cavités naturelles.

Par ailleurs, la présence d'une occupation au premier siècle avant notre ère, avec un mobilier assez important comprenant des céramiques d'importation, nous faisait nous interroger sur le rôle de cette cavité, dans ce verrou de la vallée d'Aspe.

Une étude approfondie de ce niveau renouvellerait nos connaissances sur la romanisation de ce secteur des Pyrénées.

■ Niveau 1er siècle avant notre ère

Au 1er siècle avant notre ère, à l'extrême fin de la République ou au tout début du règne d'Auguste (analyse du mobilier par F. Réchin) un groupe s'est installé dans cette cavité bien exposée, au bord du chemin rive gauche de la vallée qui relie le piémont à l'Espagne par la vallée d'Aspe.

Ce groupe a laissé une céramique variée, vaisselle de table, de conserve et de cuisine où les céramiques fines se trouvent en quantité inhabituelle de même que les céramiques tournées.

Les rapports entre ces éléments (avec réserve du fait du faible nombre de vase) sont assez peu fréquents en Aquitaine méridionale ce qui semble devoir écarter l'hypothèse d'un habitat pastoral ou paysan.

Un petit lot de sept monnaies celtibériennes, frappées à Jaca en Haut Aragon, apporte un élément complémentaire sur la relation avec l'Espagne.

Cette petite cavité a pu constituer une halte ou un poste de contrôle sur cet axe stratégique et commercial.

■ Sépulture et aménagement de l'Age du Bronze

La zone comprise entre la grande dalle calcaire verticale et la limite ouest de E4 a été aménagée avec des éléments de dimensions variables. L'aménagement le plus évident est constitué par un alignement de blocs dressés qui délimitent une zone intérieure et par une structure de calage d'un petit orthostat.

Des vestiges osseux humains et quelques tessons reposent sur les blocs ou dans les interstices.

Aucun indice ne permet d'envisager que cet endroit était réservé à des dépôts primaires. Le fait que certaines pièces archéologiques soient prises sous des éléments lithiques semble exclure toute perturbation récente.

Leur « dépôt » serait contemporain de l'utilisation funéraire de la cavité, probablement d'ailleurs au tout début de celle-ci étant donné que la sédimentation n'avait pas encore comblé les espaces vides entre les blocs. Ces observations rejoignent celles faites à partir des éléments céramiques dans le carré E4.

L'autre hypothèse repose sur l'éventualité que ces éléments, notamment les plus gros blocs qui se situent dans l'angle sud-est de E5, n'occupent pas forcément leur position initiale. Ils auraient pu être dressés à l'origine et se seraient, par la suite, affaissés.

A ce stade de la fouille, il est impossible de trancher entre ces deux éventualités. Il faut envisager de prélever les pierres afin de vérifier la nature du niveau sur lequel elles reposent. S'agit-il du sol naturel, d'un niveau archéologique de circulation ou d'un niveau dans lequel a été effectué un dépôt funéraire ? Cette éventualité nous renvoie directement aux restes osseux épars.

Leur disposition ne semble pas résulter d'un remaniement récent. S'il y a eu perturbation, elle pourrait être ancienne, contemporaine de l'utilisation funéraire. On peut envisager l'éventualité d'une vidange, au minimum partielle, du dépôt. Nous craignons de ne jamais pouvoir répondre à cette question tant nous manquons d'infor-

mations sur le dépôt sépulcral et sur l'architecture dans lequel il était contenu. Y avait-il une dalle couverture ? Quel était l'aspect de cette partie de la cavité lors de sa découverte ?

Si cette campagne de fouille a permis de mettre en évidence les aménagements qui avaient été pressentis l'année passée, il subsiste des questions essentielles dont certaines ne pourront être résolues qu'en prélevant les blocs de cette partie de la cavité.

Les vestiges osseux humains découverts jusqu'à ce jour ne fournissent aucune indication sur l'organisation du dépôt funéraire initial. Le seul endroit de l'abri qui puisse contenir des éléments squelettiques en place pourrait se situer sous les blocs situés entre la grande dalle verticale et les éléments dressés à l'est (E5). Dans l'état actuel des connaissances, nous ne pensons guère que cette hypothèse soit vérifiée mais toujours est-il qu'il faut continuer les investigations dans cette partie de la grotte qui s'accompagneront, forcément, de la destruction d'une partie des structures préhistoriques.

■ Niveau « néolithique »

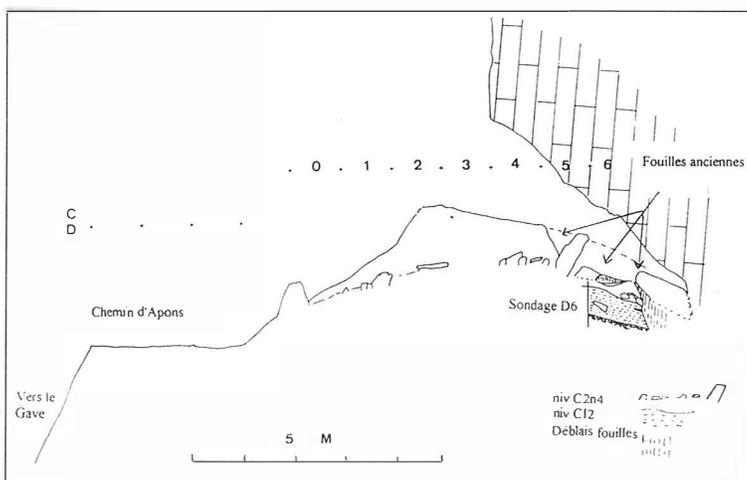
Les résultats obtenus dans le sondage D6 montrent que cette cavité conserve d'autres niveaux stratifiés sans que nous ayons atteint la base du remplissage.

La présence d'au moins un niveau néolithique est probable. L'association céramique et charbons de bois permettra, ultérieurement, un calage radiocarbone.

Pour conclure, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, nous souhaitons pouvoir étudier la mise en place de l'aménagement sépulcral, ce qui implique son démontage.

Par ailleurs, la présence de niveaux archéologiques plus anciens apparus dans le sondage D6 et relevant de la préhistoire récente nous amènent à demander la prolongation de l'étude de cette cavité dans le cadre d'une fouille programmée pluriannuelle.

Patrice Dumontier
Patrice Courtaud



La grotte d'Apons en coupe.



Monnaies celtibériennes.
Monnayage de JACA, 1er siècle av. J.C.
(photo P. GALIBERT).

SAUVETERRE DE BEARN

Fort de Tolose

Cette première intervention archéologique sur la commune était liée à une demande de permis de construire contre le rempart nord de la ville, entre l'ancien couvent des Franciscains et le Fort de Tolose. Cette liaison, qui serait occultée par le nouveau bâtiment, devait être lue en élévation mais aussi en fondations au cours d'une opération de sauvetage limitée dans le temps.

Il a été possible, malgré l'absence de matériel archéologique datant, de reconnaître la chronologie relative de cette portion du rempart et du mur extérieur du couvent des Franciscains. Celui-ci, antérieur à cet état du rempart, est constitué d'une élévation parementée en blocs de moyen appareil régulier en calcaire de Bidache, liés par un mortier gris assez gras. Ses fondations sont formées de trois assises de dalles calcaires débordantes sur une hauteur de 0,50 m. Elle repose sur du sédiment argileux compact et très homogène de couleur gris verdâtre.

Sans chaînage avec lui, vient se coller ici, un élément du rempart nord, très hétérogène dans sa structure (pierres roulées, calcaires de natures différentes...), de taille plus réduite pour le parement de l'élévation et utilisant des dalles ou des galets pour rattraper les différents niveaux, liés par un mortier gris beige plus maigre.

La fondation se divise en deux parties : un ressaut de dalles calcaires très régulier sur 0,55 m de hauteur reposant sur plusieurs assises de gros galets liés au mortier et au sédiment argileux verdâtre sur 0,50 m.

Il faut espérer qu'une étude générale des fortifications médiévales et modernes de Sauveterre et des différents enduits et mortiers soit possible, pour espérer établir une chronologie plus fine des différents états du remparts et des bâtiments fortifiés.

Philippe Vergain, S.R.A.
pour Béatrice Boisseau

TARON

L'église

La *villa* de Taron a été signalée pour la première fois au XVIII^e siècle mais c'est surtout à partir du milieu du siècle dernier que les premières opérations archéologiques s'y sont déroulées, dans des conditions souvent désastreuses comme lors des destructions de 1860. Celles-ci donnèrent lieu à une intervention de P. Raymond mais ne restèrent connues que par des articles de presse. La redécouverte des pavements de mosaïques signalés au XIX^e siècle, avait suscité les interventions de D. Etchecopar puis du groupe archéologique du Vic-Bilh à partir de 1974 et jusqu'au début des années 80 donnant lieu à des déposes et à une première restauration : ce pavement exceptionnel, représentant un décor architectural et des motifs végétaux et marins, fut alors installé dans l'église du village. La restauration d'une

deuxième série de pavements en 1994, a été l'occasion de la mise en place d'un recensement, le plus exhaustif possible, des données concernant ce site.

■ *Un diagnostic du potentiel existant*

La partie connue se limite pour l'instant à une faible partie (peut-être un tiers) de la zone résidentielle d'un établissement rural antique dont l'état le plus tardif - contemporain des mosaïques étudiées par C. Balmelle - est daté du début du Ve siècle. On se trouve dans cette zone originelle du Béarn, le Vic-Bilh, qui se caractérise par une romanisation importante, mais le site de la *villa* ne paraît réoccupé qu'à partir du XI^e siècle par une église et son cimetière au sein d'un village fossoyé.

Ce diagnostic se fixe pour objectifs de dresser le plan précis des structures connues grâce à la collaboration avec l'IRAA de Pau (R. Monturet), de dégager une stratigraphie et une chronologie des différentes occupations du site y compris pour la période médiévale, de traiter l'ensemble de la documentation archéologique afin d'en assurer la conservation et de la rendre exploitable pour la recherche et enfin de replacer l'édifice antique et les sites qui lui ont succédé, dans un environnement naturel et historique plus large par une étude des terroirs grâce aux collaborations avec les chercheurs ayant travaillé sur la région et au groupe archéologique local.

■ *Les premiers résultats*

L'accent a été mis sur les structures anciennement mises au jour pour en dresser le plan et y établir une stratigraphie. Il s'agit principalement des pièces sur hypocaustes à l'ouest du site dont l'étude a permis de mettre en évidence au moins trois phases et de déterminer ici l'absence de niveaux d'occupation antérieurs à la romanisation. Une salle, qui a été aménagée en fournaise pour les deux salles chauffées voisines - dont une grande salle à pavement de mosaïque de 6,50 m sur 12 m au moins, puisque la limite méridionale se trouve sous le cimetière actuel - n'a été qu'incomplètement fouillée. Trois murs appartenant à un premier état ont été en partie repérés et leur liaison avec le portique de l'état final mis en évidence sans qu'une restitution du plan primitif soit encore possible. Mais ce secteur, qui a vu s'étendre le cimetière médiéval, a livré d'autres sépultures que celles déjà connues, ce qui nécessitera une intervention archéologique spécifique avant tout sondage complémentaire. Seule une pièce, longeant le portique au nord, a livré du matériel céramique médiéval - qui semble antérieur au XIV^e siècle - en liaison avec une occupation : au sein d'une structure en argile, rubéfiée partiellement, contenant aussi des ossements animaux. Il n'a pas été possible de reconnaître le retour des murs du portique mais une salle sur hypocauste y a été en partie dégagée. Elle devra être relevée et fouillée lors de la deuxième phase. Une coupe de l'ensemble du site au niveau de la cour a mis en évidence l'absence de

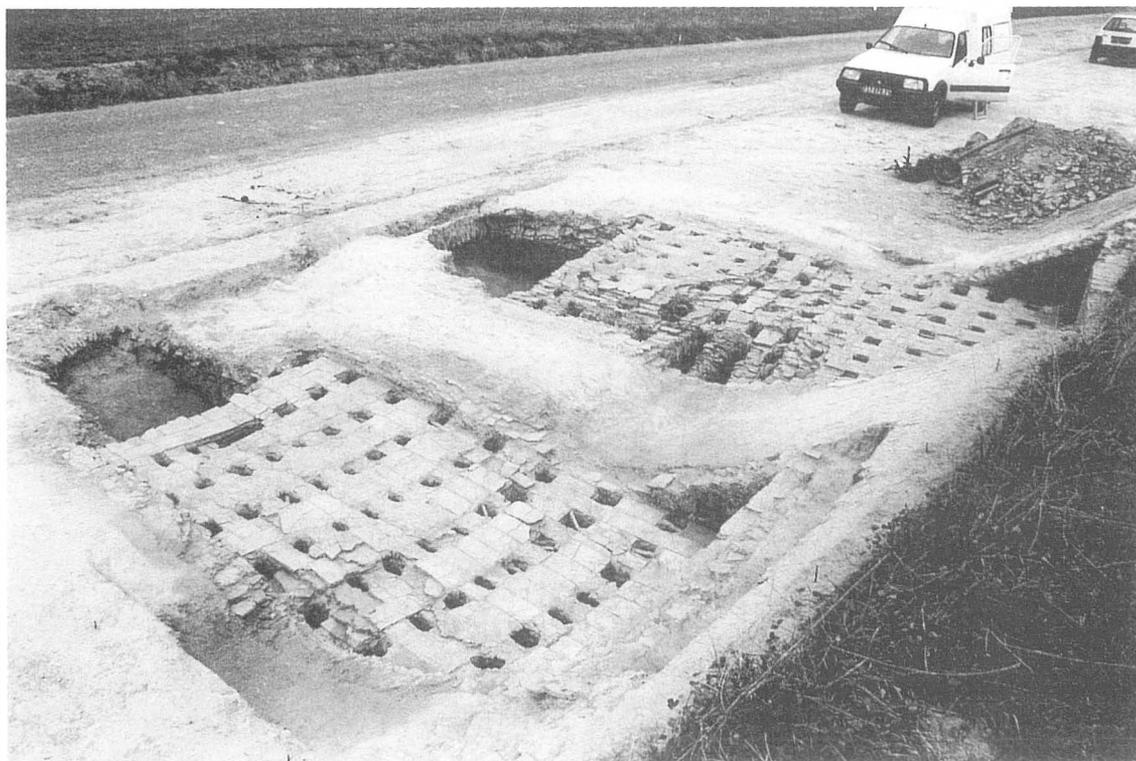
niveaux médiévaux conservés malgré la présence de remblais antiques importants, riches en enduits peints de qualité. Ceux-ci avaient livré une fibule du Ve siècle lors des opérations anciennes et un petit fragment de chapiteau en marbre y a été trouvé cette année.

Des sondages ont été engagés sur des secteurs nouveaux pour tenter de caler chronologiquement la réoccupation du site antique mais sans qu'il soit possible, aujourd'hui, d'apporter de réponses à cette question. Un sondage sur le fossé n'a livré aucun matériel et n'a reconnu cette structure que très incomplètement. Celui réalisé dans le presbytère a mis en évidence des aménagements pouvant appartenir à l'époque moderne dont une sépulture, particulièrement soignée construite le long du mur sud de la nef de l'église qui masque les fondations de celui-ci et est venue perturber des sépultures plus anciennes. Les fondations de la chapelle romane n'ont pas été atteintes mais les premières élévations ne réutilisent pas de matériaux ni de structures antiques. Une étude d'ensemble du cimetière (plus de soixantes sépultures reconnues) paraît indispensable pour mieux comprendre la succession des occupations et l'organisation du lieu funéraire lui-même selon les époques.

■ *Les perspectives*

Le matériel céramique des fouilles anciennes et celui du diagnostic de 1995 a été conditionné mais il doit maintenant faire l'objet d'une étude de détail pour proposer des datations des différents états. Une opération de prospection du territoire de la commune (finage villa-geois) a été amorcé en 1995 par l'étude des cadastres et des photographies aériennes; il sera poursuivi sous la responsabilité de L. Laüt en 1996. Le relevé de l'ensemble des structures doit être poursuivi, complété par des coupes dans les secteurs essentiels en liaison avec les sondages nécessaires pour restituer le plan des états les plus anciens. La plus grande partie du travail de l'année à venir sera la poursuite de l'étude du cimetière médiéval pour l'ensemble du site dans l'espoir de dégager sa chronologie et son organisation interne et de mieux comprendre les réoccupations de certaines pièces par des habitations au Moyen Age.

Philippe Vergain



Vue d'ensemble des fours 1 et 2

Les travaux d'élargissement de la D.110 sur la commune de Vielleségure ont occasionné la réalisation d'une fouille de sauvetage urgent de deux fours de tuiliers.

C'est à l'extrémité est d'une parcelle de terrain qui borde la départementale, au lieu-dit « Hauret », que les vestiges d'une tuilerie ont été fouillés. Les deux fours mis au jour correspondent à une tuilerie signalée sur le cadastre de 1812 dont le lieu-dit « Cam de la toulère » comprend plusieurs parcelles appartenant au même propriétaire M. Cassou-Hau. La situation des fours 1 et 2 ainsi numérotés illustre un cas de figure qui rassemble tous les éléments favorables à une implantation : la faible profondeur des bancs d'argile situés aux sommets des coteaux environnants, la construction dans un milieu sédimentaire favorable aux cuissons (pied de coteau, alluvions sub-actuelles), la proximité d'un ruisseau pour l'utilisation de l'eau et, enfin, leur implantation au bord d'un axe de communication pour favoriser transport et commercialisation. Les deux fours de tailles différentes et de forme trapézoïdale étaient distants l'un de l'autre d'un mètre. Malgré les dégâts provoqués par le décapage, l'état de conservation était bon ; seuls les murs des laboratoires de cuisson étaient conservés en élévation dans le talus qui borde l'élargissement. Les élé-

ments comparables qui constituent les deux fours sont l'alandier, la chambre de chauffe, la sole et le laboratoire de cuisson. Les deux fours ont été construits simultanément dans deux larges fosses creusées dans le substrat argilo-limoneux.

Leur orientation donne un axe ouest-est avec ouverture des bouches d'alandier à l'est. Le four 1, long de 5,80 m et large de 2 m est plus petit que le four 2, longueur indéterminée mais visible sur 5,80 m pour une largeur de 3,10 m. Le four 2 diffère du four 1 par sa taille car la sole repose sur un double système d'arcs contrairement au four 1 qui n'en possède qu'un.

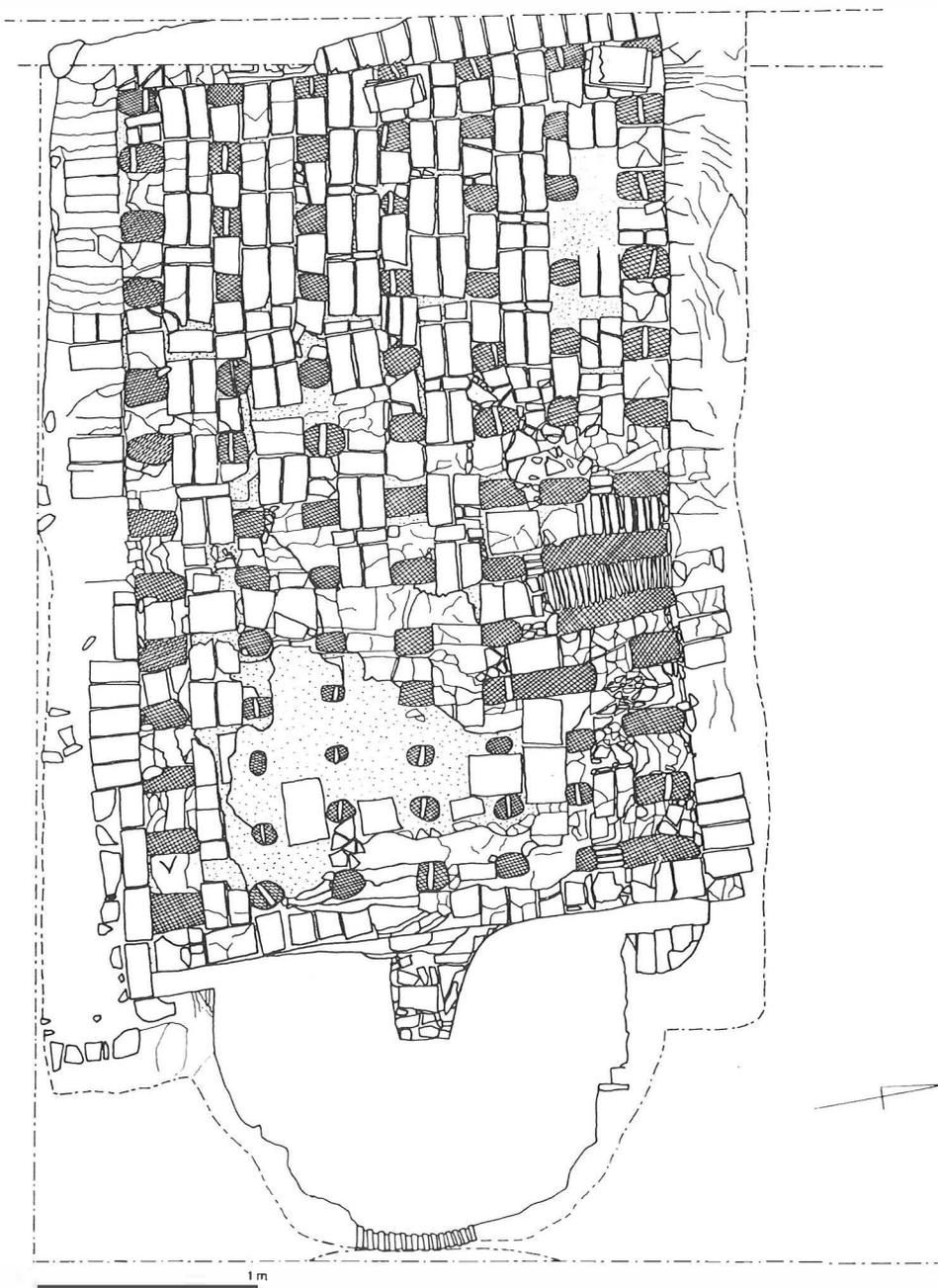
Les alandiers des deux fours possèdent chacun une voûte bâtie en briques disposées en claveaux. La voûte qui constitue la couverture de l'alandier est dans les deux cas supportée par deux parois latérales tapissées d'argile et largement rubéfiées.

La voûte du four 2, plus élargie au contact de la chambre de chauffe, reposait sur un pilier construit de morceaux de briques et situé dans l'axe de la ligne des piliers qui supportent la sole.

Les murs périphériques de la chambre de chauffe du four 1 ont été montés d'un seul élan depuis le fond du foyer jusqu'en haut du laboratoire de cuisson. Le fond,

en forme de cuvette, était lissé d'argile. Les arcs qui supportent la sole du four 1 ont été construits contre les murs latéraux à la différence du four 2 où ceux-ci ont été bâtis dans les murs latéraux. Dans la chambre de chauffe du four 2, deux travées d'arcs et une ligne de piliers se répartissent le poids d'une sole plus large, donc plus lourde. Toutes les clefs de voûte de la travée sud sont identiques mais différentes de celles de la travée nord, comme si nous avions affaire à deux modes de construction au sein du même four. La sole du four 1, de

5,25 m², comprend huit séries de carreaux. Le dallage supérieur de la sole présente deux systèmes de pose horizontaux en briques qui visent à répartir la charge supportée par les arcs de la chambre de chauffe. Malgré une organisation rigoureuse de ce dallage, deux terrassements étaient perceptibles dans une partie centrale ainsi que dans les angles de la sole. Ces fléchissements, certainement dus aux cuissons successives, ont nécessité deux rechapages successifs. La sole du four 2, de 9,55 m², construite sur un double



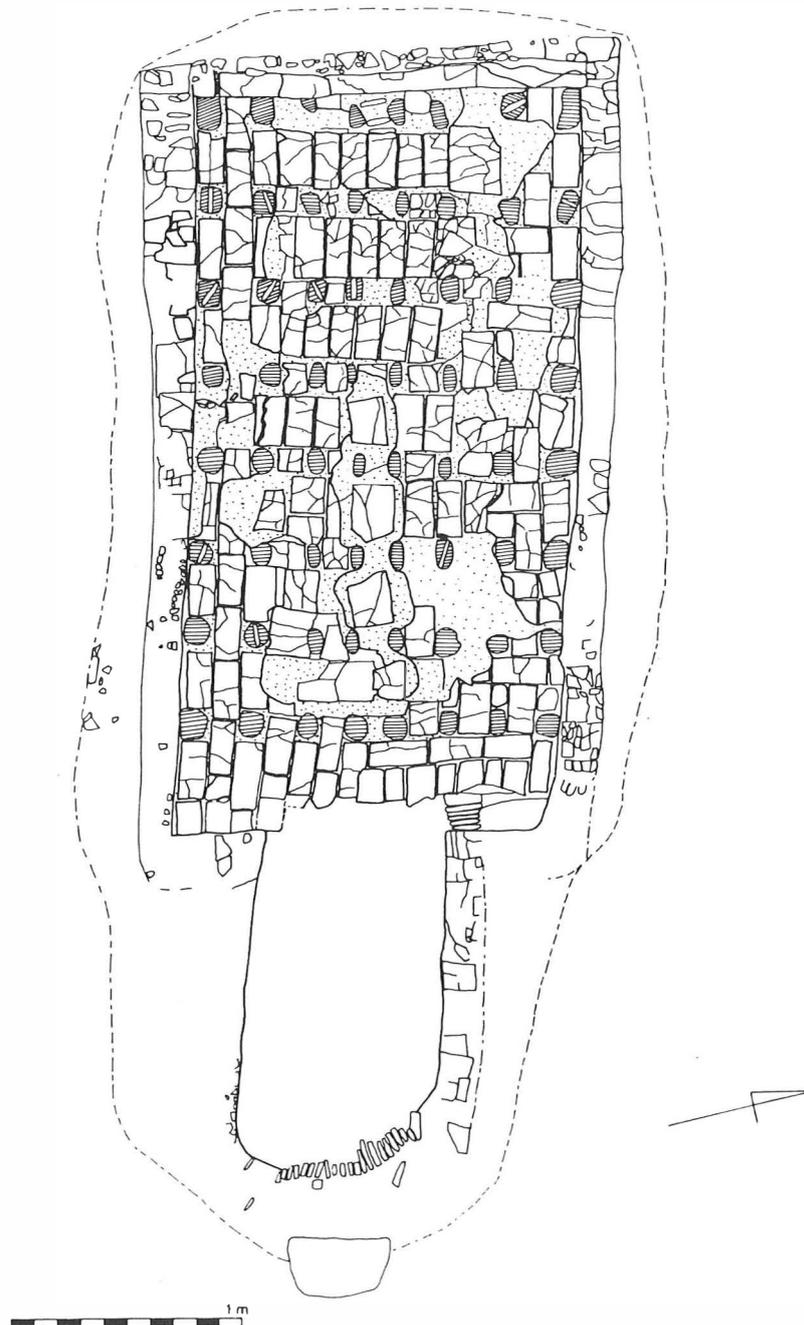
Vieilleségure.
"Hauret".
Four 1.

système d'arcs, comprend sept séries de carnaux. Malgré la multiplication des arcs et piliers pour favoriser une assise plus stable de la sole, plusieurs fléchissements se sont produits dans la partie proche de l'alandier, au centre du four et à l'angle nord, impliquant quatre rechapages successifs.

Ces fours ne sont pas munis de voûtes de couverture et se sont les tuiles et briques destinées à la cuisson qui forment elles-mêmes la couverture nécessaire. L'échantillonnage recueilli dans les deux fours correspond

à deux types de briques de même dimension (22 x 12 cm) mais d'épaisseurs différentes et de tuiles plates (28 x 15 cm) que l'on nomme tuile picon. Les deux fours ont, de toute évidence, fonctionné ensemble et leur abandon a été contemporain. Les variations de taille et de structures de ces deux fours répondent vraisemblablement à des besoins de rentabilité et de flexibilité de production, l'un pouvant fonctionner indépendamment de l'autre, ou bien simultanément, en fonction de la demande.

Wandel Migeon



Vieilleségure.
"Hauret".
Four 2.

AQUITAINE
PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

Opérations communales et intercommunales

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

1 9 9 5

				Prog	Epoque	n.
Enceintes fortifiées du Gave de Pau	Sophie LARQUE	AUT	PI	H 10	FER	121
LALONQUETTE et CLARACQ	François RECHIN	SUP	PI	H 11	GAL	122
Sites miniers du Haut Béarn	Michel LAUGA	EN	PI	H 13	MOD/CON	122
Tumuli du Plateau de Ger	Fabrice MARIMBERT	AUT	PI	P 17/H 2	NEO/FER	124
Tumuli du Pont-Long	Claude BLANC	AUT	PI	P 17/H 2	NEO/FER	123

AQUITAINE
PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

1 9 9 5

Enceintes fortifiées
du Gave de Pau

Le cours du gave de Pau, de direction Est/Ouest, définit un axe de pénétration bien marqué dans le paysage. La prospection archéologique qui avait pour thème les camps protohistoriques a permis de repérer à la fois des enceintes de grandes dimensions (jusqu'à 5 hectares de superficie pour le camp de Labastide-Monréjeau) de type protohistorique, des enceintes de petites dimensions à caractère médiéval et des mottes castrales.

Le travail de prospection a consisté essentiellement en une vérification systématique sur le terrain de tous les sites fortifiés recensés par le Colonel Massie (entre 1957 et 1971), de toponymes indiqués sur les cadastres (Lamothe, Tuc, Tucau, Castéra...), de lignes de coteaux surplombant le gave. Enfin, la consultation de photos aériennes prises par l'Institut Géographique National s'est révélée décevante, la plupart des sites étant boisés.

Nous avons ainsi pu alléger considérablement ce premier inventaire reposant essentiellement sur des toponymes sans réalité archéologique. La carte de répartition des sites fortifiés protohistoriques et celle des sites castraux a pu ainsi être dressée.

Pour la protohistoire, vingt-neuf camps ont été reconnus (dont certains réutilisés au Moyen Age) entre Orthez et Pontacq. Ces ouvrages sont alignés régulièrement le long du gave de Pau et du Luy de Béarn, cours d'eau qui lui est parallèle. La zone définie correspond en grande partie à la Lande du Pont Long qui s'étend jusqu'à Pontacq, rejoignant là le Plateau de Ger. Pont Long et

Plateau de Ger sont riches en vestiges protohistoriques de type tumulus implantés de même selon un axe Est/Ouest, le long de la fameuse voie du Cami Salié (Chemin du Sel), voie commerciale protohistorique puis antique. L'implantation géographique des camps protohistoriques apparaît ainsi comme liée intimement à celle des tumulus et d'une grande voie de passage. Leur datation est difficile à connaître, la plupart des sites ayant pu être occupés à plusieurs époques. Il semble simplement que beaucoup de camps furent occupés au deuxième Age du Fer, comme en témoignent les fragments d'amphores Dressel I trouvés en fouilles (Bordes) ou en prospection (Labastide-Monréjeau, Lescar...).

Pour le Moyen Age, trente six mottes castrales ont pu être repérées dans les cantons longeant le gave entre Pontacq et Orthez, trois enceintes entourant une église (Loos, Andoins, Lourentis) et deux enceintes de forme ovale incluses dans un camp protohistorique (Lacq, Argagnon). Certains de ces ouvrages d'architectures diverses gardent encore les traces de murs d'enceinte appartenant à un château-fort souvent connu par les archives (Saint-Pic de Bérenx, Castella de Laroin, Château de Sus à Lacq, forteresse de l'*oppidum* d'Asson).

Une seule fortification appartenant à une redoute de l'époque moderne a été rencontrée sur la commune de Sault-de-Navailles.

Sophie Larqué

LALONQUETTE GARLEDE CLARACQ

L'évaluation archéologique entamée sur le site même de la *villa* de l'*Arribère deus Gleysias* a été complétée en 1995 par une prospection diachronique fine dans les environs. Il s'agissait de recueillir des éléments susceptibles de préciser l'évolution de l'occupation du sol dans cette zone.

Cette année, trois secteurs ont été privilégiés : les environs immédiats de la *villa*, la vallée du Gabas dans la commune de Lalonquette et de Claracq et le plateau de Lalonquette surmontant au nord la vallée du Gabas.

Les environs immédiats de la *villa* ont logiquement fourni un matériel abondant mais la répartition du matériel indique assez clairement que les bâtiments étaient strictement groupés autour des structures repérées en fouille.

La vallée du Gabas n'a livré de vestiges qu'au sud-est de la *villa*. Il s'agit d'une part de quelques éclats de silex dispersés ; d'autre part, des restes très arasés de tumuli protohistoriques et enfin d'un site romain de petite taille, simplement indiqué par des tuiles (nécropole liée à la *villa* ?).

Le plateau de Lalonquette s'est révélé particulièrement pauvre en vestiges y compris médiévaux et modernes, même à proximité de l'église actuelle.

Au total, on retiendra provisoirement deux éléments principaux de cette première campagne :

- la vallée du Gabas apparaît comme plus densément occupée par opposition au plateau,
- l'essentiel de l'occupation d'époque romaine semble concentrée à l'intérieur des bâtiments de la *villa*, à l'exclusion de tout établissement secondaire.

François Réchin
avec la collaboration de
Rita Compatangelo-Soussignan

- Laüt, L. L'habitat rural antique dans le Vic-Bilh. Prospection dans les cantons de Garlin, Lembeye, Thèze, dans les Pyrénées-Atlantiques, *Aquitania*, 10, 1992, p. 195-210.

Sites miniers du Haut Béarn

Parmi les sites recherchés, quatre ont pu être visités ; deux n'ont pu être, pour l'instant, retrouvés malgré les descriptions des documents consultés. Nous avons bon espoir, lors d'une prochaine campagne, de visiter de nouvelles exploitations que nous avons pu localiser approximativement grâce aux contacts pris auprès des habitants.

Vallée d'Aspe

■ Mines de Bourrains, mentionnées par de Dietrich, p. 409-410, commune d'Aydius

Un premier site est constitué par une galerie d'environ 15 à 20 m de long, au sol rigoureusement horizontal, de section quasi circulaire. Les parois sont parfaitement lisses. Nous n'avons décelé qu'un très mince filon ou reste de filon (fer) en plafond.

Un second site, beaucoup plus important, se trouve quelques dizaines de mètres au-dessus. Il s'agit d'une grosse excavation creusée à la faveur d'un puits naturel d'environ 6 m de profondeur. La paroi ouest s'est

effondrée, colmatant en partie l'ouvrage. On distingue très nettement des encoches dans la paroi est, vestiges d'aménagement (planchers, étais ...). Cette première excavation donne dans une salle creusée artificiellement sur les parois de laquelle apparaissent d'abondants affleurements de malachite. L'extrémité sud de cette salle crève la paroi pour donner sur un vertigineux à-pic (des entretiens avec des personnes de la région faisaient état de mines dans une falaise, mines dont l'emplacement exact était inconnu. Il est probable qu'il s'agisse de ce site).

A proximité, un vestige de construction et un grattage assez important dans le sol. Ce site mérite d'être visité à nouveau, des départs de galeries n'ayant pu être explorés. Un troisième site que nous n'avons pu visiter, faute de temps, se trouve dans les environs.

■ Minières de Maspêtre, mentionnées par de Dietrich, p. 415, commune de Borce

Il s'agit d'une tranchée de très faible profondeur, avec une halde très caractéristique, située au lieu-dit Maspêtre

près du lac d'Estaens. Dans les environs immédiats se trouvent des affleurements de « vert et de bleu de montagne ».

■ **Carrière de gypse, montagne de Couecq, commune de Borce**

Il s'agit d'une exploitation à ciel ouvert, utilisée depuis fort longtemps pour les besoins locaux, voire familiaux. La couche de gypse est relativement faible.

■ **Ardoisières d'Aydius, commune d'Aydius**

Les deux sites visités se situent sur la rive gauche du gave d'Aydius, à proximité du lit. Les entrées sont effondrées ou instables. Des aménagements importants pour l'acheminement des matériaux ont été réalisés, aménagements qui permettaient de desservir aussi les zones supérieures de la forêt des Ichantes. Nous avons retrouvé, au-dessus des carrières, d'impression-

nants enrochements, avec plate-forme, dont la fonction n'a pu être définie.

Vallée d'Ossau

■ **Grotte de Lazarque, commune d'Arudy**

Au cours d'une expédition spéléologique, nous avons découvert sur les parois de la cavité, des traces de martelage ayant fait sauté le revêtement (calcite ou mondmilch) jusqu'à la roche mère.

Des aménagements (marches d'escaliers, échelles de charpentier) sont encore visibles ainsi que l'inscription de noms à consonance locale dont la plus ancienne est datée de 1870. Dans les parois, loin de l'entrée (une zone non explorée jusqu'alors), on peut remarquer d'abondantes pyrites.

Yves Bramouille
Michel Lauga

Tumuli de l'ouest de la Lande du Pont-Long

On sait depuis plus d'un siècle que des centaines de tertres ont été érigés au cours de la Protohistoire (Néolithique compris) sur les plaines, les plateaux et les landes du Pont-Long. Lors de la « révolution du maïs » de 1960 qui a conduit à mettre d'immenses friches en culture, de nombreux tumulus ont disparu. Depuis cette époque, les autres sont progressivement laminés par les labours annuels successifs.

Par ailleurs, depuis quelques années, on assiste dans la plus grande partie du département au remembrement des terres. A cette occasion, les haies, les petits chemins, les bosquets mais aussi les tumulus sont nivelés ou rayés de la carte.

Le but essentiel de cette prospection était d'établir un état des lieux des tumulus de la partie ouest des landes du Pont-Long, une autre prospection ayant été programmée sur l'ouest du plateau de Ger, partie située dans le département des Pyrénées-Atlantiques. Sept communes ont été concernées par ce travail : Pau nord, Lons, Lescar, Poey de Lescar, Bougarber, Uzein, Sauvagnon.

Sur le plan méthodologique, des efforts particuliers ont été effectués sur la rigueur du positionnement des tertres ainsi que sur le ramassage systématique de

matériels à la surface des sites, lorsque l'état du terrain le permettait (après labour et hersage). Par ailleurs, on a recherché le dialogue avec les agriculteurs ou les propriétaires des parcelles, ce qui a permis de récolter des informations souvent précieuses.

Au total, cinquante quatre tumulus ont été recensés, dont dix inédits. Une vingtaine de tertres signalés lors de prospections précédentes n'ont pu être retrouvés. Le matériel récolté en surface est abondant : haches polies, galets taillés, fragments de céramique chalcolithique et du Premier Age du Fer, outils et éclats de silex. On notera l'absence de céramique de l'Age du Bronze et la relative modestie des matériels des Ages du Fer, fait curieux quand on le rapporte au nombre de sépultures potentielles de cette époque que les tumulus devaient comporter.

L'impression d'ensemble qui se dégage de l'action entreprise découle de l'amplitude du nombre de tumulus disparus ces dernières années et du très mauvais état de plusieurs dizaines d'autres. Bien que menacés dans les années à venir, quelques-uns ont toutefois été relativement épargnés. Parmi ces derniers, on en a recensé deux à Lons, un à Lescar, un à Poey de Lescar et un à Bougarber.

Claude Blanc

Tumuli du Plateau de Ger

La prospection de 1995 débute un inventaire programmé sur deux ans ayant pour finalité un recensement aussi exhaustif que possible des *tumuli* localisés sur le plateau de Ger, pour les communes sises dans le département des Pyrénées-Atlantiques. Elle s'est imposée par la prise en compte des altérations constantes opérées sur ces tertres, qui subissent les arasements successifs inhérents aux travaux agricoles lourds et aux nombreux remembrements.

L'utilisation des données bibliographiques s'est avérée peu probante. Les rares inventaires ont été exploités avec parcimonie, compte tenu des nombreuses lacunes qui les caractérisent, attenantes au manque de rigueur scientifique, de localisation précise ou en l'absence d'un résumé descriptif des tertres. A cet égard, une grande prudence est requise pour l'utilisation de la carte publiée par Pothier dès 1900, où le positionnement des monuments n'est qu'évasif. Mais surtout, contrairement aux Hautes-Pyrénées qui bénéficient des recherches menées par R. Coquerel ou P. Laverdure, la zone étudiée ne compte aucune prospection d'envergure avant 1983. Celle-ci se fonde exclusivement sur une couverture aérienne. Deux restrictions peuvent lui être opposées : la zone prospectée s'est limitée au seul tracé de l'autoroute, à savoir une zone géographiquement restreinte ; d'autre part, elle n'a pas été complétée par une étude de terrain et fut donc inefficace pour les parcelles boisées.

Notre travail a consisté en une prospection pédestre systématique sur une grande partie des terrains de Barzun, Ger, Livron et Pontacq. Elle s'est accompagnée d'une couverture aérienne en U.L.M. La faible altitude et la vitesse modérée de l'appareil ont facilité le repérage et la photographie de plusieurs monuments inédits.

Ces différentes recherches ont permis de dresser le tableau ci-dessous.

Plusieurs tertres bénéficient d'un couvert végétal souvent dense et peuvent donc être considérés, pour l'instant, comme relativement préservés. Néanmoins, près de 85 % d'entre eux sont détruits ou mis en culture. En résumé, on peut considérer que d'ici quatre à cinq ans seuls 20 tertres seront encore décelables.

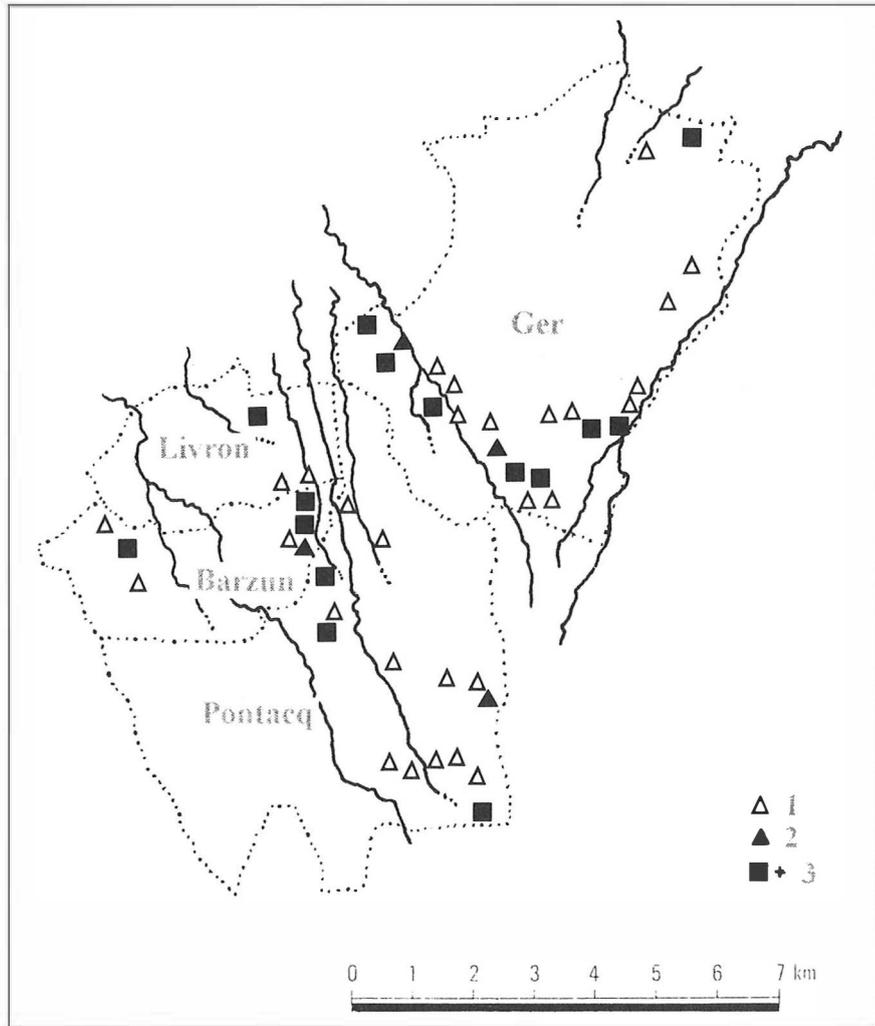
Quelques autres aspects, certes modestes, relatifs à l'implantation géographique ou aux mobiliers insérés dans la masse tumulaire peuvent être abordés. De fait, la mise en place d'une telle structure en bordure de plateau ou le long de rivières (carte 1) semble privilégiée. En outre, les nombreux silex ou galets taillés trouvés en ramassage de surface ouvrent de nouvelles perspectives sur la connaissance des industries lithiques protohistoriques.

La protection et l'étude de ces vestiges est par conséquent une priorité qu'il convient de ne pas négliger car ils sont appelés à disparaître très rapidement.

Fabrice Marembert

- POTHIER E., *Les tumuli du plateau de Ger*, ed. Honoré Champion, 1900, 172 p.
- GOS L., LECOMPTE N., *Les tumulus du plateau de Ger, Hautes-Pyrénées*, Prospection-inventaire, juin 1993.
- FABRE G., *Autoroute A 64, Bayonne-Tarbes Est. Section Soumoulou-Tarbes Est*, Pau, 1983.

	Dét.	Cult.	Prot.	Total	Inédit
Barzun	17	5	0	22	1
Ger	40	13	12	65	13
Livron	12	2	0	14	2
Pontacq	21	14	8	43	10
	90	34	20	144	26



Tumuli : nombre de tertres par sites

AQUITAINE
DÉPARTEMENT

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 5

				Prog	a.
Amphores et vignobles en Aquitaine	Frédéric BERTHAULT	SDA	PCR	H 13	127
Datation des séquences culturelles paléolithiques du Nord du Bassin Aquitain	Françoise DELPECH	CNRS	PCR	P 1 à P 8	128
Les édifices religieux urbains du haut Moyen age en Aquitaine	Brigitte BOISSAVIT-CAMUS	SDA	PCR	H 16	129
Landes et Piémont Pyrénéen	François DIDIERJEAN	EN	PI		130
Technologie fonctionnelle des pointes solutréennes	Hugues PLISSON	CNR	PCR	P 5	131
Transfert de Référentiels Actuels de l'étage Nival aux Sites paléolithiques (T.R.A.N.S.I.T.)	Jean-Pierre TEXIER	CNR	PCR	P 4	133

Opérations interdépartementales
Projets collectifs de recherche

1 9 9 5

Amphores et vignobles
en Aquitaine

Nos études sur les amphores trouvées à Bordeaux nous ont permis de mettre au point une méthodologie pour déterminer celles qui avaient été fabriquées sur place ou tout au moins dans la région proche.

En présence d'une forme originale inconnue, nous nous sommes posé la question de savoir s'il s'agissait ou non d'une production locale. Pour ce faire, nous sommes partis de cette constatation vérifiée par les études céramologiques selon laquelle, pendant l'Antiquité, la céramique commune est une céramique produite sur place et qui circule peu, sinon dans la région proche. A partir de cette constatation, nous avons fait analyser la pâte de céramiques communes bordelaises et la pâte des amphores qui posaient problème. L'identité des résultats obtenus par le laboratoire de céramologie de Lyon (M. Picon) nous a autorisé à conclure à une même origine bordelaise de la céramique commune et des amphores.

Cette même méthodologie nous a permis également de prouver l'origine bordelaise d'amphores, dont le type, imité de formes espagnoles ou de la Gaule du sud-est laissait au contraire penser à l'origine allochtone de celles-ci. L'étude en cours des amphores de divers chantiers archéologiques en Aquitaine nous a conduit à nous poser les mêmes questions et nous avons fait analyser, par le laboratoire de céramologie de Caen (D. Dufournier), la pâte des amphores soupçonnées d'avoir été produites localement et la pâte de céramiques communes trouvées aux mêmes endroits.

Ces analyses de pâtes nous permettent aujourd'hui de dire que la ville de Périgueux, pendant l'Antiquité, a connu deux productions différentes de céramique commune et que des amphores proviennent de ces deux productions.

Il n'est, pour le moment, pas possible de dire s'il s'agit d'une même officine qui utilise deux filons argileux différents ou s'il s'agit de deux officines qui s'approvisionnent à deux endroits différents.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire à l'issue de ces analyses que des amphores de types Dr.2/4, imitant les productions catalanes et des amphores, du type G3, G4 et du type de celles trouvées à Bordeaux et à Saintes propre à l'Aquitaine augustéenne ont été fabriquées à Périgueux.

Des résultats identiques ont été obtenus pour Agen qui présente deux productions différentes d'amphores et pour Aiguillon. A ce propos, il s'agit à Aiguillon d'amphores de petit module du type « Aquitain ». L'intérêt de ces résultats vient du fait que si ces régions produisent localement des amphores, imitant d'abord les formes anciennement importées et du type « Aquitain », qui sont des types d'amphores vinaires, c'est vraisemblablement, comme à Bordeaux, la preuve d'une production locale de vin. Nos recherches vont donc s'orienter aujourd'hui vers la datation de la fabrication de ces productions pour tenter de situer l'apparition de la vigne et du vin dans ces régions.

Frédéric Berthault

- BERTHAULT, F. Amphore à fond plat et vignoble à Bordeaux au I^{er} s., *Aquitania*, 6, 1988, p. 157-166.
- BERTHAULT, F. Production d'amphores à Bordeaux, *Les amphores en Gaule : production, circulation*, Paris, 1992, p. 93-100.

Datation des séquences culturelles paléolithiques du Nord du Bassin Aquitain

Outre l'obtention de nouvelles datations, ce projet collectif de recherche a permis de mener une réflexion sur la position relative des sites archéologiques et des technocomplexes associés ainsi que sur les changements paléoenvironnementaux propres aux trois périodes retenues, à savoir :

- la période antérieure au dernier interglaciaire,
- la période de passage entre le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur,
- de dernier maximum glaciaire.

■ *La période antérieure au dernier interglaciaire*

Les travaux de datation ont porté sur l'ensemble des niveaux archéologiques du gisement de La Micoque ayant fait l'objet de fouilles récentes. Dix-sept dents de Cheval provenant des couches E à L2/3 ont été analysées conjointement.

Les âges obtenus par les méthodes fondées sur les déséquilibres des familles de l'uranium (U-Th) et la résonance de spin électronique (ESR) pour les couches L, K et J sont compris entre 300 000 et 350 000 ans B.P. (Falguères, Saleki et Bahain, sous presse) ce qui les placent dans le stade isotopique 10 ou dans le stade isotopique 9. Concernant les niveaux H et E, les résultats sont plus dispersés. Rappelons que J.-P. Texier et P. Bertran (1993a) proposent d'attribuer l'ensemble sédimentaire contenant les niveaux archéologiques E à L2/3 au stade isotopique 10.

Des travaux de biostratigraphie et morphostratigraphie concernant des sites plus anciens que le dernier interglaciaire ont en outre permis de tracer deux cadres chronologiques et de proposer des corrélations entre les deux systèmes (travaux de Delpech et Texier in Delpech, Geneste, Rigaud et Texier, 1995). Des sites concernés par ce projet collectif de recherche : Artenac, Fontéchevade, grotte des Eglises = grotte XIII, grotte Vaufrey = grotte XV, La Micoque, Les tares, ont été ainsi replacés dans la chronologie relative. Ces informations ont permis d'envisager la variabilité des technocomplexes tant d'un point de vue diachrone que synchrone (travaux de Geneste et Rigaud in Delpech *et al.*, *op. cit.*). L'analyse technologique des industries lithiques a conduit à individualiser plusieurs ensembles dans lesquels le façonnage des bifaces et le débitage sont les deux plus importants facteurs de variabilité. Un Acheuléen proche de celui de la France septentrionale est présent aux côtés d'industries regroupées sous le terme d'Acheuléen

méridional. Des assemblages du Paléolithique moyen caractérisés par une importante variabilité apparaissent dès le milieu du complexe rissien (environ 300 KA).

■ *Période de passage entre le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur*

Des travaux de biostratigraphie ont conduit à une proposition de chronologie relative des sites moustériens et du début du Paléolithique supérieur (Delpech, sous presse ; Delpech 1993). Les tentatives d'utilisation des dates radiométriques pour préciser les limites des chronozones se sont avérées assez décevantes et montraient qu'un réel effort de croisement de méthodes devait être fourni. C'est pourquoi ce projet collectif de recherche a favorisé une opération au sujet du croisement de méthodes de datation indépendantes, TL/C14, sur du matériel d'un niveau aurignacien de la grotte XVI (couche Abase). Il a également contribué à l'avancement des travaux du CRIAA sur la thermoluminescence qui se sont appuyés sur les données d'une aire de combustion de cette même grotte.

Utilisant les travaux de biostratigraphie et les dates obtenues à ce jour, on constate que le Castelperronien apparaît dans le sud-ouest de la France dans un contexte paléoenvironnemental propice au développement des Ongulés, en particulier ceux de grande taille. Le développement de la biomasse des Ongulés entraîne toujours celui des prédateurs.

Les grands carnivores se sont alors vraisemblablement multipliés, en particulier l'Hyène des cavernes dont les repaires connus sont de plus en plus nombreux (Camiac, La Berbie, grotte Bourgeois-Delaunay — couche dite « à gros os » — mais aussi la grotte d'Unikoté).

■ *Le dernier maximum glaciaire*

Il se situe autour de 18 500 - 18 000 ans B.P., période au cours de laquelle on trouve en Aquitaine du Magdalénien ancien (= Badegoulien) et vraisemblablement encore du Solutréen. Des datations C14 avaient déjà été obtenues pour le gisement de Combe Saunière, Laugerie-Haute est, Le Cuzoul de Vers et la grotte XVI et nous développons des travaux concernant un site : l'abri Houleau en Gironde qui contient un ensemble badegoulien avec raclettes surmonté par un ensemble magdalénien laminaire et lamellaire ainsi que deux sites dans lesquels ont été mises en évidence des fentes de gel montrant le développement d'un pergélisol en

Aquitaine lors d'une période proche du maximum glaciaire du stade 2 mais qu'il faut précisément situer (Texier et Bertran, 1993b). Dater le pergélisol est important car sa seule présence permet de quantifier des variables climatiques comme, par exemple, la température moyenne annuelle.

Françoise Delpech

- DELPECH, F., (1993) - The Fauna of the Early Upper Paleolithic : Biostratigraphy of Large Mammals and Current Problems in Chronology. *In Before Lascaux : The Complex Record of the Early Upper Paleolithic*. Heidi Knecht, Anne Pike Tay et Randall White, édité. CRC Press (Boca Raton, Ann Arbor, London, Tokyo), p. 71-84, 1 fig., 1 tabl.
- DELPECH, F., GENESTE, J. M., RIGAUD, J. Ph. et TEXIER, J. P., (1995). Les industries antérieures à la dernière glaciation en Aquitaine septentrionale : chronologie, paléoenvironnements, technologie, typologie et économie de subsistance. *In Les industries à pointes foliacées d'Europe Centrale*. Actes du colloque de Miskolc, septembre 1991. *Paleo*, Supplément n° 1 : 133-163, 11 fig., 3 tabl.
- DELPECH, F. (sous presse) - Le milieu animal des moustériens Quina du Périgord. *Cahiers du Quaternaire* (présenté lors du Colloque « Le Charentien », Brive, 1989)
- FALGUERES, C., SALEK, H. et BAHAIN, J.-J. (sous presse) - Datation de la séquence de la Micoque au moyen du déséquilibre des séries d'uranium et la résonance de spin électronique.
- TEXIER, J.-P. et BERTRAN, P. (1993a) - Nouvelle interprétation paléoenvironnementale et chronostratigraphique du site paléolithique de La Micoque (Dordogne). Implications archéologiques. *C.R. Acad. Sc.*, Paris, 316 : 1611-1617.
- TEXIER, J.-P. et BERTRAN, P. (1993b) - Données nouvelles sur la présence d'un pergélisol en Aquitaine au cours des dernières glaciations. *Permafrost and Periglacial Processes*, 4 : 183-198, 10 fig.

Les édifices religieux urbains du haut Moyen Age en Aquitaine

En Aquitaine, les travaux archéologiques furent entrepris sur les édifices religieux du haut Moyen Age, dès le début du XIXe siècle. Bien qu'une cinquantaine d'édifices ait fait l'objet d'observations ou de recherches, l'architecture religieuse entre la fin de l'Antiquité et l'époque romane reste mal appréhendée et il est difficile d'établir des comparaisons avec d'autres ensembles mieux connus comme ceux de la Bourgogne, de la vallée du Rhône ou de la Provence. Si on ne peut parler d'unité pour notre vaste interrégion, tant du point de vue artistique qu'historique, certains édifices posent des problèmes d'interprétation, de documentation et de conservation semblables. Il est donc apparu qu'un projet collectif, rassemblant des études sur des cas minutieusement sélectionnés pourrait, à terme, permettre de poser les bases d'une réflexion plus générale et de proposer des orientations pour les recherches ultérieures. Quatre édifices ont donc été retenus en raison de la qualité de leurs vestiges archéologiques et architecturaux : les basiliques suburbaines de Saint-Seurin de Bordeaux et de Saint-Martial de Limoges, l'abbatiale de Sainte-Quitterie d'Aire-sur-Adour et le baptistère Saint-Jean de Poitiers. Ces édifices présentent des vestiges, encore accessibles, qui peuvent être réexaminés et trois

d'entre eux conservent d'importantes parties en élévation. Dans leur état actuel, ils constituent une série d'autant plus précieuse que de tels édifices encore en élévation sont rares. De plus, ils sont susceptibles d'être restaurés, à plus ou moins brève échéance.

Les objectifs de ce projet collectif sont triples : engager, par la reprise de l'étude de quatre édifices significatifs, une réflexion de fond sur l'architecture religieuse entre Antiquité et époque romane et sur son insertion dans le tissu urbain ; harmoniser les méthodes d'investigation (terrain, relevés, documentation) et engager une réflexion sur les moyens adéquats à mettre en oeuvre pour transmettre les acquis scientifiques aux acteurs de la restauration et de la mise en valeur de ces édifices.

Le fonctionnement choisi a pour objet de répondre à un souci d'efficacité. A de grands groupes, nous avons préféré la constitution de petites équipes intervenant à divers degrés. Chaque projet rassemble une équipe de terrain constituée autour d'un noyau (archéologue, dessinateur et chercheur associé extérieur à la région) et un groupe de travail local formé de personnalités diverses concourant à l'étude du monument dans son ensemble, toutes périodes comprises (architecture, décor, topographie, histoire, historiographie, documentation...).

Parallèlement, le groupe de travail du projet collectif participe à la démarche scientifique de chaque projet (discussion des problématiques et des résultats) et vise à harmoniser les méthodes d'investigation. La réunion tenue en juin à Limoges a ainsi mis en avant la nécessité de prendre en compte les conditions sanitaires de l'édifice, en particulier pour les enduits et les mortiers et, ce, dès l'intervention archéologique, voire en préalable à celle-ci. De même, il est apparu comme indispensable d'engager, en préalable aussi, une réflexion globale sur l'édifice étudié afin de cerner la logique architecturale et environnementale de celui-ci. Cette démarche est la pierre d'angle du projet collectif car, non seulement, elle détermine et hiérarchise concrètement les actions à mener sur chaque édifice, mais elle agit constamment en toile de fond pour replacer chaque observation, chaque donnée dans l'évolution générale de l'édifice. En 1995, chaque équipe a posé les bases de cette réflexion générale, initiant le travail d'inventaire de la documentation et déterminant les moyens à mettre en

oeuvre. Des visites ont donc été organisées sur les sites. Les travaux d'assainissement réalisés autour du chevet de Sainte-Quitterie d'Aire-sur-Adour ont permis d'enclore l'intervention sur le terrain et ont confirmé la présence de sarcophages trapézoïdaux dans les environs de la crypte. Une première campagne de relevés s'est déroulée au baptistère Saint-Jean de Poitiers. Ce site a bénéficié en 1989 d'une première analyse de l'édifice et de l'état de la documentation par un groupe informel dont les membres se retrouvent désormais dans l'équipe de terrain ou dans le groupe de travail local. Cette première opération a permis, entre autres choses, de compléter le relevé et l'enregistrement des vestiges sous la salle orientale, d'en préciser la chronologie relative (environ une dizaine de phases ont été déterminées entre le premier niveau d'occupation et la construction du mur séparant les deux salles) et de tenter une nouvelle interprétation. Enfin, le système d'alimentation et d'évacuation de la piscine polygonale a pu être précisé.

Brigitte Boissavit-Camus

Landes et Piémont Pyrénéen

Le travail de prospection et d'inventaire détaillé des tumulus pré- et protohistoriques qui parsèment le sud des Landes a été poursuivi en 1995. Toutefois, on a dû, pour des raisons diverses, resserrer les recherches : spatialement, elles ont été limitées aux communes d'Arboucave, Hagetmau, Mant, Momuy, Monséjour et Samadet. Elles ont consisté essentiellement en vérifications au sol de traces détectées par avion ou de tumulus connus seulement par des sources anciennes, en prospections fines sur des tertres écornés par les labours (notamment ceux de Tourouns à Mant, déjà explorés en 1994), et en intégration des données recueillies aux bases de données appropriées. L'étude de la commune d'Hagetmau est achevée, celle de Monséjour très avancée.

A l'occasion des recherches au sol, on a recueilli du mobilier remarquable : objets de fer à Tourouns, dont des éléments de plusieurs épées (antennes, fourreau) et une épingle à tête décorée. Un tumulus de Monséjour (Guichot) a fourni de la céramique décorée, qui paraît du Bronze Moyen (décor rustiqué, cordons incisés). Par

ailleurs, on a localisé à Agès, sur la commune de Monséjour, un site de plein air situé près d'un ensemble tumulaire et dont le mobilier (lithique surtout) correspond assez bien à celui que l'on recueille sur les tertres. Ceci nous encourage à poursuivre les recherches d'habitats liés aux tumulus.

La prospection aérienne a été peu utilisée cette année, un vol automnal sur le maïs a donné très peu de résultats.

Le travail en cours a été présenté dans le cadre d'une exposition sur le passé d'Hagetmau organisée par M. Marsan. Le même M. Marsan et D. Dufau ont exposé les recherches et leurs résultats devant les membres de la Société de Borda, lors d'une séance tenue à Hagetmau en mai 1995. Cette communication sera prochainement publiée.

François Didierjean
*avec la collaboration de Daniel Dufau
M. Marsan*

Technologie fonctionnelle des pointes de projectiles solutréennes

Un programme collectif d'expérimentation est en cours sur la technologie fonctionnelle des pointes de projectiles solutréennes. Regroupant des chercheurs de différents organismes français et étrangers (ERA 28 du CRA-CNRS, Service départemental de l'archéologie de la Dordogne, Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine, UMR 99.33 CNRS, Université de Bâle, Université de Bordeaux I, Université de Paris X), cette opération a pour but d'établir un corpus d'observations et de données expérimentales relatives aux conditions de mise en oeuvre de pointes lithiques solutréennes (pointe à cran, feuille de laurier, pointe à face plane) présentant archéologiquement des traces de fonctionnement en armatures de projectiles.

Ses implications concernent directement les études de plusieurs ensembles lithiques et osseux solutréens provenant des fouilles des gisements d'Azkonzilo à Irissary (Pyrénées-Atlantiques), du Cuzoul à Vers (Lot), du Placard à Vilhonneur (Charente) et de Combe Saunière à Sarliac-sur-l'Isle (Dordogne). Elles s'intègrent dans une réflexion à plus long terme sur la diversification des armatures lithiques et osseuses de projectile qui caractérise le Paléolithique supérieur et dont le Solutréen donne l'illustration la plus spectaculaire, au maximum du stade glaciaire.

Relevant d'une démarche actualiste validée par un contrôle tracéologique des reconstitutions, l'approche choisie est de nature systémique : les objets étudiés le sont sous l'angle de leurs relations avec les principales composantes, connues ou supposées, du système technique auquel elles appartenaient. A partir des caractéristiques de leur structure, de leurs traces de fonctionnement et des témoins de leur milieu associé, sont recherchés des déterminismes techniques susceptibles de révéler leur spécificité fonctionnelle. L'ensemble de la chaîne opératoire est prise en compte, depuis la production initiale des pointes jusqu'à la dispersion de leurs fragments.

Des répliques des trois types de pointes lithiques solutréennes, fabriquées selon des schémas compatibles avec les caractéristiques de la production préhistorique, sont montées sur des hampes afin d'être tirées jusqu'à destruction sur une carcasse fraîche d'herbivore, non dépouillée et non éviscérée, suspendue en position anatomique.

Chaque impact est référencé (localisation, pénétration, numéro et type de projectile), de même que chaque pointe (forme, type, poids, dimensions, mode d'emmanchement, caractéristiques de la hampe,

conditions de tir, nombre de tirs, nature des impacts, endommagements, distribution des fragments).

Le dépeçage de la carcasse est opéré avec des répliques d'instruments de boucherie paléolithique, ainsi que des pointes semblables à celles tirées, en relation avec des analyses tracéologiques en cours sur différents gisements.

Les os et les fragments de pointes sont traités et analysés en fonction de leurs caractéristiques respectives. Ils complètent les séries de référence tracéologiques et ostéologiques ébauchées avec les expérimentations antérieures. Le bilan rend compte du comportement et des effets de chaque type de projectile.

Plusieurs facteurs techniques sont considérés dans la variation des types de fracture des pointes de projectile :

- matériau lithique (échantillonnage pondéré de roches identiques à celles utilisées par les Solutréens de Combe Saunière),
- morphologie et dimensions des pointes,
- mode de fixation de l'armature sur la hampe (type de fixation, composition de l'adhésif, forme d'insertion),
- masse du projectile (30-40 g pour les flèches ; 200, 500 et 750 g pour les sagaies),
- vitesse du projectile (vitesse de propulsion de flèche à l'arc simple = 30 à 45 m/s ; vitesse de propulsion de sagaie au propulseur à crochet \pm 19 m/s ; vitesse de propulsion de sagaie à main nue = \pm 9 m/s),
- caractéristiques anatomiques de la cible (herbivore de taille moyenne ou de grande taille ; localisation des impacts).

A ces variables identifiées s'ajoutent les facteurs d'ordre balistique qui induisent une variabilité mal contrôlée, en particulier dans l'incidence de la pointe à l'instant de la pénétration et/ou de l'impact et dans les contraintes latérales auxquelles l'armature est alors soumise.

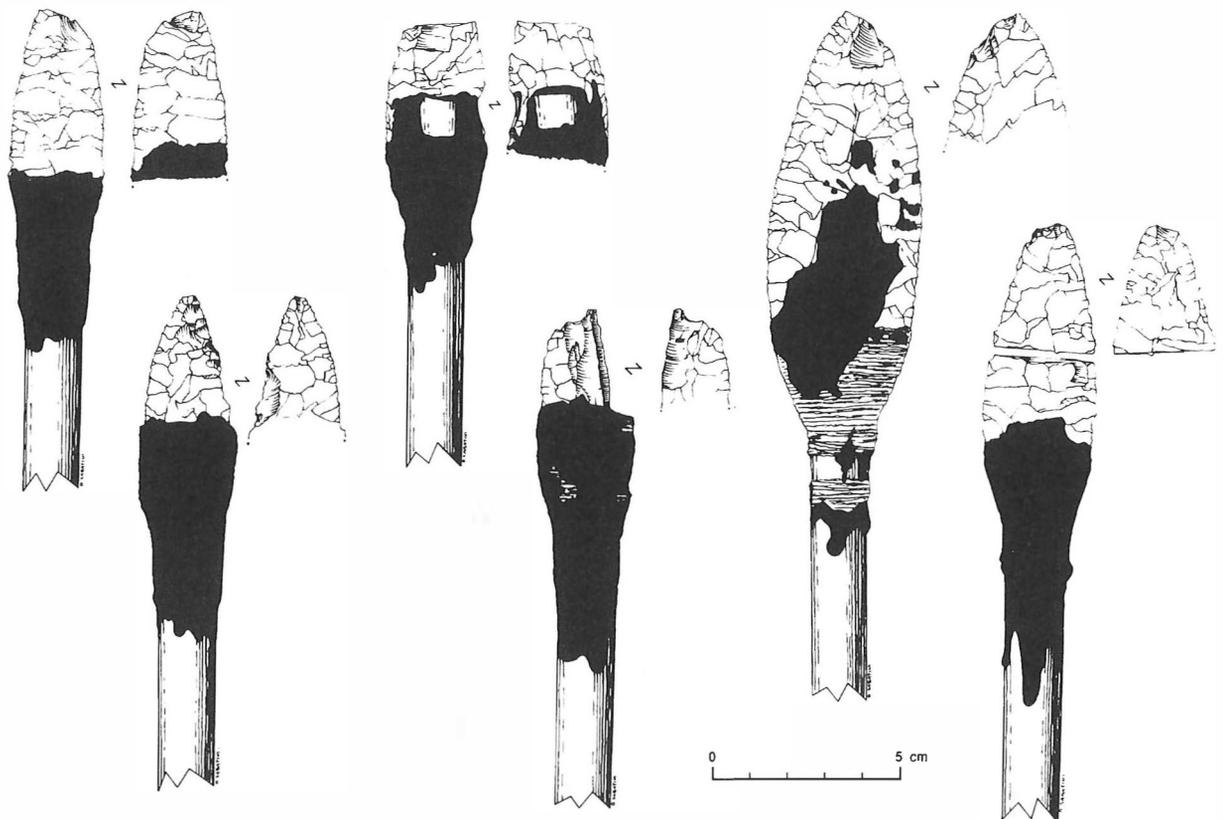
Etant donnée la multiplicité des paramètres en jeu, dont certains sont difficilement dissociables, il n'a pas été jugé approprié d'étudier systématiquement la variation un à un de la totalité d'entre eux, d'une part en raison de la charge qu'imposeraient la production et l'utilisation d'un nombre suffisant de répliques, d'autre part parce que les ensembles archéologiques concernés sont eux-mêmes des mélanges qui ne résultent pas d'une combinaison unique de facteurs : diversité visible des matières premières, diversité vraisemblable des gibiers, diversité plausible des modes de lancé, etc. Il s'agit donc, à partir des paramètres fixés expérimentalement

(cf. supra) de raisonner sur des critères « dominants », définissant des tendances — correspondant à des contraintes majeures — suffisamment visibles pour ne pas être masquées par les variations de critères « mineurs ». Cette hiérarchisation des critères est l'un des premiers enjeux de notre programme expérimental.

Afin d'observer et de comprendre plus précisément les mécanismes en oeuvre, des collaborations sont recherchées avec les laboratoires des sciences physiques. La difficulté est ici dans le transfert d'expérience depuis des situations ou des finalités peu comparables aux nôtres, et dans des protocoles d'observation qui imposent une dissociation des paramètres, en particulier sur le plan des contraintes relevant des conditions balistiques.

Au-delà des résultats attendus (constitution de référentiels pour l'identification des projectiles et de leurs modes de lancé, l'évaluation de leur capacité opératoire, la modélisation de la dispersion des fragments d'armature, etc.), le programme collectif de recherche engagé sur les pointes de projectile solutréennes, du fait de la complexité des facteurs simplement physiques en jeu, constitue un objet de réflexion sur la démarche expérimentale en elle-même.

Jean-Pierre Chadelle
Jean-Michel Geneste
Hugues Plisson



Basé sur une démarche actualiste, le projet TRANSIT vise à une meilleure exploitation des documents paléolithiques. Il se propose notamment de caractériser qualitativement et quantitativement les modifications subies en milieu périglaciaire par les assemblages archéologiques lors des processus d'enfouissement et de diagénèse.

Le projet, lancé en 1991 dans le site naturel du massif de La Mortice (3 100 m, Alpes Centrales), comprend trois volets principaux :

- étude approfondie des processus périglaciaires actuels,
- étude des modifications subies par des assemblages archéologiques (silex taillés et ossements) créés artificiellement,
- étude du piégeage et de la conservation des pluies polliniques.

Etude des processus périglaciaires actuels (travaux P. Bertran, J.-P. Texier)

En 1995, les recherches ont porté plus spécifiquement sur les points suivants :

■ **Les processus de solifluxion**

Il a été procédé au suivi de l'expérimentation implantée en 1991 au front d'une coulée et destinée à identifier les mécanismes intervenant dans son fonctionnement.

■ **Le rôle du ruissellement**

L'impact morphogénétique de ce processus, dont l'importance avait déjà été notée en 1994, a été confirmé par de nouvelles observations. Des mesures de fabriques montrent que les particules associées à ce mécanisme présentent des orientations aléatoires.

■ **Le rôle du vent**

Les particules éoliennes piégées dans un névé situé en haut du versant ont été analysées du point de vue granulométrique, morphologique et quantitatif. Les résultats obtenus soulignent l'importance de ce mécanisme dans la sédimentogénèse des milieux périglaciaires. Des particules très grossières dont le diamètre peut atteindre jusqu'à plus de 6 cm, ont ainsi été transportés. Leur quantité a été évaluée à 65,64 g/m²/an.

■ **La distribution altitudinale des processus morpho-dynamiques**

Celle-ci a été étudiée le long du versant ouest du massif de La Mortice. Une caténa de formes et de structures liées aux étages climatiques a ainsi été mise en évidence.

■ **Les structures et les morphologies liées aux flots de grains modifiés (« modified grain-flows ») et aux avalanches**

Elles ont également fait l'objet de recherches spécifiques dans la vallée de la Romanche. Ces phénomènes peuvent en effet participer de manière significative à la constitution de certains sites paléolithiques.

Etude des modifications subies par les assemblages archéologiques artificiels (travaux J.-L. Guadelli, P. Bertran, J.-P. Texier)

Sur le site lui-même a été réalisé le même type d'opérations que celles effectuées en 1994 :

- prise des coordonnées de tous les objets contenus dans les cellules expérimentales 1, 4 et 5 restant en place,
- fouille exhaustive de la cellule n° 4,
- observations macroscopiques des modifications subies par les objets,
- prise des fabriques des objets allongés contenus dans les cellules 1 et 5.

Celles-ci confirment les observations des années précédentes :

- rôle prépondérant de la solifluxion dans le déplacement des objets (vitesse moyenne : 2 cm/an),
- importance du gel dans l'altération et la fragmentation des os et des dents,
- intervention de phénomènes annexes (averses de pluie et de grêle, vent, cryoturbation) pouvant avoir des effets spectaculaires mais ponctuels sur l'organisation spatiale des objets,
- rapidité des modifications des assemblages archéologiques placés en ambiance périglaciaire.

Etude du piégeage et de la conservation des pluies polliniques (travaux D. Vivent)

Les assemblages polliniques marqués mis en place en 1993 dans des coulées de solifluxion et dans les polygones triés ont fait l'objet en 1995 de nouveaux prélèvements destinés à apprécier la redistribution de pollens dans les dépôts deux ans après leur mise en place. En outre, il a été procédé à des prises d'échantillons dans les névés afin de déterminer quantitativement et qualitativement les apports polliniques locaux et régionaux dans le site.

Jean-Pierre Texier

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents reçus au centre de documentation du SRA et des informations transmises par les auteurs des notices, depuis la parution du dernier bilan. Les documents qui étaient sous presse en 1994 sont donc inclus dans l'édition de 1995. Le bilan de 1995 est pris en compte dans son ensemble mais n'a pas fait l'objet d'un dépouillement par auteur.

Préhistoire

- AUBRY, T. et al. Les niveaux intermédiaires entre le Gravettien et le Solutrén de l'Abri Casserole (Les Eyzies-de-Tayac). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1995, t. 92, 3, p. 296-301, ill.
- AUJOULAT, N. Grotte de Puymartin (Marquay, Dordogne). *Paléo*, 1995, 7, p. 251-253, ill.
- BEYNEIX, A. et al. La grotte sépulcrale du néolithique moyen et du bronze moyen du Roc de la Borie à Sauveterre-la-Lémance. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 11-14, ill.
- BEYNEIX, A. et al. Les parures néolithiques et chalcolithiques en Agenais (Lot-et-Garonne). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1995, t. 92, 1, p. 75-82, ill.
- BRICK, H.-M. dir. Le paléolithique supérieur de l'abri Pataud (Dordogne). Les fouilles de H.L. Movius Jr. Suivi d'un inventaire analytique des sites aurignaciens et périgordiens de Dordogne. *Documents d'Archéologie Française*, 1995, 50, 325 p., ill.
- BURNEZ, C. et al. Enceintes néolithiques de «Chez Nicou» à Bouteilles-Saint-Sébastien. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 1994, 9, p. 47-60, ill.
- CLEYET-MERLE, J.-J. et al. A propos d'une représentation d'échassier de Laugerie-Basse (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne). *Paléo*, 1995, 7, p. 255-258, ill.
- CLEYET-MERLE, J.-J. *La province préhistorique des Eyzies, 400 000 ans d'implantation humaine*. Paris : CNRS éditions, 1995.
- CREMADES, M. et al. Le félin gravé de Laugerie-Basse: à propos d'un mouvement dans l'art paléolithique. *Paléo*, 1995, 7, p. 259-265, ill.
- DELLUC, B. et al. Une étude de l'abbé Henri Breuil sur la grotte de Bernifal (Meyrals). *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1995, 1, p. 21-37, ill.
- DELLUC, B. et al. Les figures féminines schématiques en Périgord. *L'Anthropologie*, 1995, t. 99, 2-3, p. 236-257, ill.
- DELLUC, B. et al. La grotte de la Mouthe, une étude de l'abbé Breuil. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1995, 3, p. 523-236, ill. 1995, 4, p. 645-668, ill.
- DELLUC, B. et al. La vie au Moustier il ya 50 000 ans. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1995, 2, p. 495-497, ill.
- DELLUC, G. et al. *La nutrition préhistorique*. Périgueux, Pilote 24, 1995, 224 p., ill.
- DELPECH, F., et al. Nouvelles observations sur les faunes acheuléennes de Combe-Grenal (Domme, Dordogne). *Paléo*, 1995, 7, p. 123-137, ill.
- DEMARS, P.-Y. Le Solutrén de Laugerie-Haute (Dordogne). Economie du silex. *Gallia Préhistoire*, 1995, t. 37, p. 1-53, ill.
- DEVIGNES, M. et al. Instruments perforés inédits du Lot-et-Garonne. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 5-9, ill.
- DIBBLE, H.-L. et LENOIR, M. *The middle paleolithic site of Combe-Capelle bas (France)*. University of Pennsylvania, 1995.
- DUBOURG, C. Les expressions de la saisonnalité dans les arts paléolithiques: les arts sur support lithique du Bassin d'Aquitaine. *Préhistoire Ariégeoise*, 1994, t. L, p. 145-189, ill.
- GAUSSEN, J. Une meule à couleurs dans le Magdalénien de Solvieux. *Paléo*, 1995, 7, p. 267-269, ill.
- GAUSSEN, J., et al. Un bloc gravé magdalénien à Parrain Nord. *Paléo*, 1995, 7, p. 271-273, ill.
- GELLIBERT, B. et al. Le campement chalcolithique de Saint-Rémy à Maillères (Landes). *Bulletin de la Société de Borda*, 1995, 438, p. 217-232, ill.
- GELLIBERT, B. et al. L'habitat chalcolithique de Loustaounaou à Canenx-et-Réault (Landes). *Documents d'Archéologie des Landes*, 1995, p. 141-159, ill.

- GENESTE, J.-M. Lascaux, état des lieux, mai 1995. Bordeaux, Direction des affaires culturelles Aquitaine, 1995, 100 p., ill.
- DELPECH, F. et al. Les industries antérieures à la dernière glaciation en Aquitaine septentrionale: chronologie, paléoenvironnement, technologie, typologie et économie de subsistance. Actes du colloque de Miskolc, 10-15 décembre 1991. *Paléo*, 1995, supplément 1, p. 133-163, ill.
- GUADELLI, J.-L. et al. Le cheval du gisement pléistocène moyen de Camp-de-Peyre (Sauveterre-la-Lémance, Lot-et-Garonne) : *Equus mosbachensis campdepeyri* nov. ssp. *Paléo*, 1995, 7, p. 85-121, ill.
- HARIELLE, C. et al. Trou du Roc ou Trou Grévy, commune de Thonac. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1995, 3, p. 537-546, ill.
- LENOIR, M. La préhistoire ancienne de Lugasson. In *A la découverte de l'Entre-Deux-Mers: Lugasson*. Targon, 1995, p. 24-46, ill.
- LENOIR, M. et al. Préhistoire des Hauts de Garonne. In *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité*. Actes du quatrième colloque -Entre-Deux-Mers. Camiac-et-Saint-Denis: C.L.E.M., 1994.
- LESCARRET, J.-P. Le cadre géographique des vestiges préhistoriques au sud-est de Pau. *Revue de Pau et du Béarn*, 1995, t. 22, p. 11-24, ill.
- NESPOULET, R. Le Périgordien VI de l'Abri Pataud. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1995, 2, p. 437-448, ill.
- PAILLET, P. Deux objets d'art mal connus provenant de l'abri de la Madeleine (Dordogne). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1995, t. 92, 1, p. 37-48, ill.
- RAUX, P. Un anneau ouvert en Périgord-Quercy. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1994, 4, p. 501-504, ill.
- ROUSSOT, A. François Bordes et l'art préhistorique en Périgord. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1995, 4, p. 669-682, ill.
- ROUSSOT, A. Quatre cents siècles d'art pariétal. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1995, 1, p. 39-51, ill.
- ROUSSOT-LARROQUE, J. La séquence néolithique de la Lède-du-Gurp et sa chronologie. *Revue Archéologique de l'Ouest*, 1995, sup. 7, p. 75-87, ill.
- SOUBEYRAN, F. Lascaux : proposition de nouvelle lecture de la scène du puits. *Paléo*, 1995, 7, p. 275-288, ill.
- SOUBEYRAN, F. Un reportage en direct : le défilé au bison. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1994, 2, p. 171-188, ill.
- SRAUSS, L.-G. dir. Les derniers chasseurs de rennes du monde pyrénéen. L'Abri Duffaure : un gisement tardiglaciaire en Gascogne. *Mémoires de la Société Préhistorique Française*, 1995, t. XXXII, 288 p., ill.
- TEXIER, J.-P. et al. Les dépôts du site Moustérien de Combe-Capelle bas (Dordogne) : leur signification dynamique et paléoenvironnementale. *Paléo*, 1995, 7, p. 27-48, ill.
- TURQ, A. et al. La Jaubertie : gisement magdalénien de plein air. Premiers bilans. *Paléo*, 1995, 7, p., 171-186, ill.

Protohistoire

- BEYNEIX, A. et al. L'Age du Bronze dans la grotte de Casse-Bartas à Masquières (Lot-et-Garonne). *Préhistoire Quercinoise*, 1995, 2, p. 16-25, ill.
- BEYNEIX, A. *Les cultures de l'Age du Bronze en Pays de Moyenne-Garonne*. Mémoire de l'E.H.E.S.S. Toulouse, 1995, 326 p.
- BEYNEIX, A. et al. Un enclos circulaire du Bronze final sur les sites de Montamat à Tonneins (Lot-et-Garonne). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1995, t. 92, 4, p. 519-523, ill.
- BEYNEIX, A. et al. Le site de hauteur protohistorique du Pech-de-Berre à Nicole (Lot-et-Garonne). *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 19-30, ill.
- BEYNEIX, A. et al. Structures du Bronze final sur le site de Lamarque à Castelculier (Lot-et-Garonne). *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 15-17, ill.
- BLANC, C. Des tumuli ont-ils été érigés à l'Age du Fer en Béarn (Pyrénées Atlantiques). *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 147-163, ill.
- BLANC, C. et al. Polissoirs et affutoirs de la Vallée d'Ossau (Pyrénées-Atlantiques). *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1995, p. 71-84, ill.
- BLOT, J. Age du Fer et incinération en Pays Basque de France. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 136-146, ill.
- BLOT, J. et al. Contribution à l'étude des cercles de pierres en Pays Basque de France. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1995, t. 92, 4, p. 525-548, ill.
- BOUDET, R. Les agglomérations protohistoriques en France sud-occidentale : quelques réflexions. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 55-94, ill.
- BOUDET, R. Les potins du centre-ouest et du sud-ouest de la Gaule : état de la question. *Gallia*, 1995, 52, p. 129-135, ill.
- BU THI MAI Etude palynologique du tumulus T.1 d'Anoye (Pyrénées-Atlantiques). *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1995, p. 65-70.
- CAILLAT, B. Un cas de cynophagie au Camp gaulois de la Curade (Coulounieix-Chamiers). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.P.), 1994, 9, p. 143-144, ill.
- CAUQUET, B. Nouvelles découvertes sur les aurières de la haute vallée de l'Isle (Dordogne - Haute-Vienne). *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 111-123, ill.
- CAUQUET, B. *Les mines d'or gauloises du Limousin*. Association Culture et Patrimoine, Limoges, 1994, 36 p. et 1995 (2ème édition).
- CAUQUET, B. L'or des Gaulois, *Redécouverte des Gaulois*. Edition Errance-France Culture, Les Eclats du Passé, Paris, 1995, p. 33-42.
- CAUQUET, B. et al. Ruée vers l'or en Limousin... au temps des Gaulois, *Cogemagazine* (Journal du Groupe Cogema), Paris, nov.-déc. 1995 janv. 1996, n°57, p. 36-37.
- CHEVILLOT, C. et al. Des fileuses, des fusaïoles en plomb et des pseudo-monnaies gauloises. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.P.), 1994, 9, p. 89-104, ill.

- CHEVILLOT, C. et al. Graffiti grec et timbres latins inédits sur amphores italiennes Dressel Ib au Camp gaulois de la Curade (Coulounieix-Chamiers). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.P.), 1994, 9, p. 61-74, ill.
- COFFYN, A. et al. Quelques bronzes girondins inédits ou peu connus. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 1993, t. LXXXIV, p. 57-78, ill.
- DAUTANT, A. et al. La sépulture de la nécropole à incinération du premier Age du Fer des Ribérotés à Barbaste (Lot-et-Garonne). *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 31-32, ill.
- DAUTANT, A. et al. Fauillet-Lagravière. Une nécropole à incinération protohistorique en Agenais. *Préhistoire Quercinoise*, 1995, supplément 1, 116 p., ill.
- DEVIGNES, M. Inventaire des mégalithes de la France : 9, Gironde. *Gallia Préhistoire*, 1995, 1er. supplément, 213 p., ill.
- DUMONTIER, P. Un tumulus de l'Age du Bronze à Anoye (Pyrénées-Atlantiques). *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1995, p. 51-66, ill.
- DUVAL, A. Le torque de Mailly-le-Camp (Aude) et les Nitiobriges : une coïncidence troublante. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 203-212, ill.
- ESCUDIE, J.-M. et al. Le tumulus T.7 de Poms. Première synthèse des résultats de fouille (Landes du Pont-Long, Pyrénées-Atlantiques). *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1995, p. 1-35, ill.
- GIRAUD, J.-P. Les nécropoles du Toulousain, de l'Agenais et du Tarn au Bronze final et au premier Age du fer. *Documents d'Archéologie Méridionale*, 1994, t. 17, p. 59-64, ill.
- GIRAUD, J.-P. Les sépultures en paline de l'Aquitaine : tumulus et tombes plates. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 125-138, ill.
- GOMEZ DE SOTO, J. Sépultures aristocratiques authentiques, apparences funéraires et pratiques culturelles dans le quart Sud-Ouest de la Gaule à l'Age du Fer et au début de l'époque gallo-romaine. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 165-182, ill.
- GRUAT, P. Les timbres sur amphores Dressel I du Sud-Ouest de la France : premier inventaire. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 183-202, ill.
- LARQUE, S. *Les camps protohistoriques le long du gave de Pau (Béarn. Pyrénées-Atlantiques)*. Toulouse : Université de Toulouse Le Mirail, 1995, 165 p., ill. Maîtrise de protohistoire.
- MARINVAL, P. Economie végétale aux Ages du Bronze et du Fer en France du Sud-Ouest. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 27-54, ill.
- MOISSAT, J.-C. et al. Le site dit «Camp de César» à Puy-de-Pont (commune de Neuvic, Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.P.), 1994, 9, p. 135-142.
- NACFER, M.-N. Behastoy (Larrau, Pyrénées-Atlantiques). *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1995, p. 85-94, ill.
- PAUVERT, D. Le mégalithisme en Périgord : III, de Saint-Astier à Vitrac. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.P.), 1994, 9, p. 5-46, ill.
- ROMAN, Y. Les Celtes, les sources antiques et la Garonne. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 213-219, ill.
- ROUSSOT-LARROQUE, J. l'Age du Fer en Aquitaine littorale : hommes et milieux naturels. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 13-25, ill.
- SIREIX, C. Officines de potiers du Second Age du Fer dans le sud-ouest de la Gaule : organisation, structures de cuissons et productions. *Aquitania*, 1994, t. 12, p. 95-123, ill.

Histoire

- ABAZ, B. et al. Une nouvelle estampille sur amphore de type Dressel I en Lot-et-Garonne. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 33-34, ill.
- BAUNAC, S. Note complémentaire faisant suite à l'article «Contribution à l'étude de la nécropole du Puy-Saint-Front pendant le Moyen Age». *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1994, 2, p. 277-282, ill.
- BERDOY, A. Etude d'un lot de céramiques médiévales trouvé à Hontanx et provenant d'ateliers béarnais. *Bulletin de la Société de Borda*, 1995, 437, p. 83-97, ill.
- BERDOY, A. Pour une étude des centres potiers béarnais : état des connaissances et perspectives de recherches à partir d'exemples de Garos-Bouillon et Laàs. *Revue de Pau et du Béarn*, 1995, t. 22, p. 25-48, ill.
- BEYNEIX, A. et al. L'établissement rural antique de la Joannenque à Astaffort (Lot-et-Garonne). *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Albret*, 1995, 17, p. 2-3.
- CAILLAT, P. La Croix-Blanche (Lot-et-Garonne) Boussorp, la faune - 1994. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 53-55, ill.
- CHEVALIER, N. et al. Interventions archéologiques autour de l'ancienne cathédrale d'Oloron-Sainte-Marie : premiers résultats. *Documents d'Archéologie des Pyrénées Atlantiques*, 1995, p. 36-50, ill.
- DUMONTEIL, J. La cathédrale de Sainte-Marie d'Oloron, sa place et son environnement d'après les sources écrites. *Revue de Pau et du Béarn*, 1995, t. 22, p. 49-77, ill.
- DURILLAT, M. Un tournant dans l'étude des chapiteaux de marbre d'Aquitaine. *Bulletin Monumental*, 1995, 153-III, p. 308-309.
- FAGES, B. *Le Lot-et-Garonne*. Pré-inventaire archéologique. Carte Archéologique de la Gaule, 1995, 47, 365 p., ill.
- FOURNIOUX, B. A propos d'une matrice de sceau découverte sur la motte castrale de Reilhac (Saint-Cernin-de-Reilhac). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.P.) 1994, 9, p. 149-154, ill.
- GABORIT, M. Actualités des découvertes de peintures murales médiévales en Gironde. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 1993, t. LXXXIV, p. 79-84, ill.
- GIRARDY-CAILLAT, C. et al. Architecture et vie privée : la domus des Bouquets, futur musée gallo-romain. *Catalogue d'exposition*, Périgueux, 1995, 128 p., ill.
- HERVET, M. Inventaire descriptif des églises médiévales du canton de Fronsac. *Revue historique et archéologique du Libournais*, 1995, 236, p. 49-56, ill.; 237, p. 85-92, ill.; 238, p. 121-128, ill.
- JACQUES Ph. et al. Agen Esquirol 1986 : sauvetage d'un élément du fossé de l'enceinte médiévale primaire. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 57-61, ill.
- JAVERZAC, J.-F. Le cluzeau de Saint-Pierre-de-Chignac. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1994, 2, p. 189-192, ill.
- LACOMBE, C. et al. Analyse métallographique du gobelet-luminaire (?) de Castel-Réal (Siorac-en-Périgord). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.P.), 1994, 9, p. 145-147, ill.

- LACOMBE, C. Du pseudo-aqueduc antique de Vieille-Cité à l'aqueduc moderne des Jameaux (XVI^e siècle) entre la source des Jameaux (Coulounieix-Chamiers) et la place de la Clautre (Périgueux). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.P.), 1994, 9, p. 105-132, ill.
- LACOMBE, C. On a retrouvé le puits du XVIII^e siècle du Cours Montaigne à Périgueux. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines* (A.D.R.A.P.), 1994, 9, p. 155-160, ill.
- LANGLADE, B. et al. Découverte de poteries de la fin du Moyen Age à Hontanx (Landes). *Bulletin de la Société de Borda*, 1994, 436, p. 435-448, ill.
- MACHOT, P. et al. Mines et établissements métallurgiques de Banca. Biarritz, 1995, 406 p., ill.
- MARSAC, M. Baia-Villa du XI^e au XIV^e siècle. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1994, 3, p. 315-339, ill.
- PIOT, C. et al. Approche de la circulation des amphores sur un domaine rural antique d'Aquitaine méridionale : le site de Lamolie à Astaffort (Lot-et-Garonne). *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Albret*, 1995, 17, p. 4-11.
- PIOT, C. Le commerce des amphores en Albret et ses abords les plus proches : contribution à l'histoire économique de cette région de la protohistoire à la fin de l'antiquité. *Les Amis du Vieux-Nérac*, 1995, 19-20, p. 11-35.
- PIOT, C. Timbres sur amphores conservés ou l'ayant été au Musée des Beaux-Arts d'Agen. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 39-43, ill., annexe.
- PIOT, C. Un timbre inédit sur amphore Dressel 20 découvert à Sos-en-Albret en 1912. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 35-37, ill.
- REGALDO-SAINT BLANCARD, P. Lormont : de la poterie à la tuilerie. *L'Entre-Deux-Mers à la recherche de son identité*. Actes du quatrième colloque-Entre-Deux-Mers. Camiac-et-Saint-Denis : CLEM, 1994.
- RIUNE-LACABE, S. Découvertes archéologiques récentes à Mont-de-Marsan (Landes). *Documents d'Archéologie des Landes*, 1995, p. 160-214, ill.
- SIREIX, C. La Croix-Blanche (Lot-et-Garonne) Boussorp. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1995, 2, p. 45-52, ill.
- VIGNAU-LOUS, J. Lachapelle de Saint-Saturnin de Joers en Aspe. *Revue de Pau et du Béarn*, 1995, t. 22, p. 79-103, ill.

Toutes périodes

- ETIENNE, R. En passant par l'Aquitaine... Recueil d'articles. *Recherches et Travaux d'Histoire sur le Sud-d'Ouest de la France*, VIII. Bordeaux : Fédération Historique du Sud-Ouest, 1995, 657 pp., ill.
- GINESTE, M.-C. et al. Prospection archéologique diachronique sur le nord de la Chalosse. *Bulletin de la Société de Borda*, 1995, 439, p. 423-432.
- GINESTE, M.-C. Prospection-Inventaire du Tursan (Landes). Premier bilan. *Documents d'Archéologie des Landes*, 1995, p. 133-139, ill.

AQUITAINE

BILAN SCIENTIFIQUE

**Personnel du Service régional de l'Archéologie
(en juillet 1996)**

1 9 9 5

NOM	TITRE	ATTRIBUTIONS
BARRAUD Dany	Conservateur régional de l'Archéologie	Responsable du service.
GENESTE Jean-Michel	Conservateur du Patrimoine (P)	Conservation de la grotte de Lascaux. Dordogne.
VERGAIN Philippe	Conservateur du Patrimoine (H)	Landes et Pyrénées-Atlantiques.
BERTHAULT Frédéric	Ingénieur d'études	Subaquatique. Gestion administrative des fouilles programmées.
COLLIER Annie	Ingénieur d'études	Etudes d'impact. Gestion des documents d'urbanisme.
GIRARDY-CAILLAT Claudine	Ingénieur d'études	Dordogne et Périgueux.
REGALDO-SAINT-BLANCARD Pierre	Ingénieur d'études (Détaché du C.N.R.S.)	Gironde. Gestion des publications. Céramologie.
ROUZEAU Nicolas	Ingénieur d'études	Lot-et-Garonne. Cellule D.F.S./A 89.
BERTRAND-DESBRUNAIS J.-Baptiste	Technicien de recherche	Sondages, sauvetages, diagnostics.
CHARPENTIER Xavier	Technicien de recherche	Lot-et-Garonne. Carte archéologique.
LHOMME Jean-Paul	Technicien de recherche	Atelier graphique. Animations.
PICHONNEAU Jean-François	Technicien de recherche	Sondages, sauvetages, diagnostics.
BURAUD Patrice	Surveillant des sites	Dordogne. Lascaux.
ROLLAND Geneviève	Attaché des services extérieurs	COREPHAE. Suivi des dossiers de contentieux. Régie de recettes.
FUZEAU Jean-Marie	Secrétaire administratif	Gestion financière et administrative.
LAPRIE Mauricette	Secrétaire de documentation	Centre de documentation.
FOUQUET Laurence	Adjoint administratif	Secrétariat et accueil.
RAUCOULE Christine	Adjoint administratif	Secrétariat de la conservation de la grotte de Lascaux.
RONIN Nicole	Adjoint administratif	Secrétariat, standard, courrier.
VERDIER Yveline	Adjoint administratif	Secrétariat et relations avec l'A.F.A.N.

- Aujoulat, Norbert 36
 Berdoy, Anne 100
 Bernard, Laurent 25
 Berthault, Frédéric 35, 127
 Bertrand-Desbrunais, J.-B 58
 60, 61
 Beschi, Alain 92
 Bidart, Patrick 73, 98
 Blanc, Claude 105, 123
 Blot, Jacques 103, 111
 Boëda, Eric 26, 27
 Boissavit-Camus, Brigitte 130
 Boisseau, Béatrice 115
 Bon, François 72
 Bonnissent, Dominique 39
 Boulogne, Stéphane 59
 Bramouille, Yves 123
 Burnez, Claude 44
 Cathelot, Jean-Paul 67
 Chadelle, Jean-Pierre 35, 132
 Charpentier, Xavier 94
 Chevalier, Nathalie 55
 Chevillot, Christian 25
 Compatangelo-Soussignan, R. 122
 Couprie, Philippe 92
 Courtaud, Patrice 114
 Dartiguepeyrou, Samuel 72
 Debenath, André 33
 Delpech, Françoise 129
 Detrain, Luc 90, 94
 Deville, Alain 42
 Didierjean, François .. 50, 51, 130
 Dubois, Claude 47
 Dufau, Daniel 130
 Dumonteil, Jacques 111
 Dumontier, Patrice 114
 Ferreira, Jérémy 67
- Ferrier, Catherine 37
 Fischer, François 44
 Fouéré, Pierrick 28
 Fouloubey, Christophe 43
 Gellibert, Bernard 76
 Geneste, Jean-Michel 46, 132
 Girardy-Caillat, C. 29, 40, 41
 Guadelli, Jean-Luc 23
 Guiet, Hervé 67
 Henry, Sandrine 27
 Illuminada, Ortega 26
 Jacques, Philippe 88
 Laborie, Yan 75
 Lambert, Philippe 93
 Larqué, Sophie 103, 121
 Larrieux, Yves 67
 Lauga, Michel 123
 Lavaud, Roger 50
 Leblanc, Jean-Claude 37, 40
 Lenoir, Michel 63
 Limoges, Josette 50
 Liszkowski, Henri-Daniel 58
 Luceyran, Didier 67
 Machot, Pierre 105
 Madelaine, Stéphane 22
 Marembert, Fabrice 124
 Marsan, M. 130
 Martin, Hélène 24, 55, 61
 Martin, Francis 67
 Martinaud, Michel 54
 Massan, Patrick 33, 34
 41, 44, 45, 71, 108
 Maurin, Bernard 79
 Mazeau, Alain 50
 Ménard, Florence 92
 Merlet, Jean-Claude 76
 Métois, Anne 21, 30, 99
- Michel, Patrick 101
 Migeon, Wandel 25, 62, 119
 Morala, André 84, 85
 Moreau, Jacques 67
 Musch, Johannes 64
 Nony, Joelle 50
 Normand, Christian 100
 Ortega, Daniel 111
 Parent, Gilles 105
 Parickmiller, Valérie 92
 Pelegrin, Jacques 48
 Peyrony, Jean-Guy 20, 42
 Piat, Jean-Luc 57, 67
 Pichonneau, Jean-François 64
 Plisson, Hugues 132
 Pousthomis, Bernard 87
 Puyoo, Laurence 77
 Quintard, Alain 89
 Réchin, François 104, 106
 109, 122
 Régaldo-Saint Blancard, P. 64
 Réginato, Alain 83
 Rigaud, Jean-Philippe 24, 33
 Riuné-Lacabe, Sylvie 38
 Rouzeau, Nicolas 92
 Scuiller, Christian 60, 98
 Séraphin, Gilles 21, 30
 Sireix, Christophe 57
 Texier, Jean-Pierre 133
 Turq, Alain 90, 112, 113
 Van Waeyenbergh, Pascal 37
 Védrine, Laurent 92
 Vergain, Philippe 71, 78
 115, 116
 Vigier, Serge 90
 White, Randall 48
 Zubillaga, Iñaki 77

Index des sites et des communes

1 9 9 5

Abbaye, LE BUISSON DE CADOUIN	21	COULOUNIEUX CHAMIERES, La Curade	25
Abbesse, SAINT-PAUL LES DAX	77	Courarie (La) -Repaire (Le), SAINT-BARTHELEMY DE BUSSIERE	42
Abri Castanet, SERGEAC	47	CREYSSE, Barbas	26
Abri Houleau, SAINTE-FLORENCE	62	CREYSSE, Villazetta	27
AIGUILLON, Saint-Côme	82	Croix de Fer (La), SAINT-GERMAIN DU SALEMBRE	43
AIRE SUR L'ADOUR, Eglise Sainte-Quitterie	70	Curade (La), COULOUNIEUX CHAMIERES	25
AIRE SUR L'ADOUR, Eglise Sainte-Quitterie	71	DAX, Place Roger Ducos	72
ALLEMANS, Le Bourg	20	DOUCHAPT, Beauclair	27
Amélie (L'), SOULAC SUR MER	64	Eglise (L'), BAYON SUR GIRONDE	55
ANDERNOS LES BAINS, Cimetière Saint-Eloi	54	Eglise (L'), CENDRIEUX	24
Barbas, CREYSSE	26	Eglise (L'), LA CHAPELLE-FAUCHER	33
BAYON SUR GIRONDE, L'église	55	Eglise (L'), LAMONZIE MONTASTRUC	34
BAYONNE, Cathédrale Notre-Dame	98	Eglise (L'), LE PIAN MEDOC	59
Beauclair, DOUCHAPT	27	Eglise (L'), SABLONS DE GUITRES	60
BELVES, L'Hôpital	20	Eglise (L'), SAINT-AUBIN DE BRANNE	60
Berbie (La), CASTELS	22	Eglise (L'), SAINT-CAPRAIS	61
Bilâa (Le), LESCAR	106	Eglise (L'), SAINT-HILAIRE D'ESTISSAC	44
BLANQUEFORT SUR BRIOLANCE, Le Callan	84	Eglise (L'), TARON	115
BORDEAUX, Cité Judiciaire	56	Eglise d'Eybènes, SALIGNAC-EYVIGUES	45
BORDEAUX, Rue des Pontets	55	Eglise Saint-Martin, LE POUT	60
Bourg (Le), ALLEMANS	20	Eglise Saint-Vincent, CIBOURE	99
Bourg (Le), GREZILLAC	57	Eglise Sainte-Quitterie, AIRE SUR L'ADOUR ...	70, 71
Bourg (Le), SAINTE-COLOMBE	62	EYVIRAT, La Pomarède	29
BRASSEPOUY, Pouy	72	Fontaine des Maures, OLORON SAINTE-MARIE	111
Callan (Le), BLANQUEFORT SUR BRIOLANCE ...	84	Forge (La), SAVIGNAC-LEDRIER	47
Caserne Bugeaud, PERIGUEUX	37	Forges (Les), LARRAU	104
CASTELS, La Berbie	22	Fort de Tolose, SAUVETERRE DE BEARN	115
Cathédrale Notre-Dame, BAYONNE	98	FUMEL, Martiloque	85
CENAC ET SAINT-JULIEN, Grotte XIV	23	GAMARTHE, Gaztelharri	99
CENAC ET SAINT-JULIEN, Grotte XVI	23	GAROS, Monbet	100
CENDRIEUX, L'église	24	GAVAUDUN, Le Château	85
Château (Le), GAVAUDUN	85	Gaztelharri, GAMARTHE	99
Château d'Albret, LABRIT	73	GREZILLAC, Le Bourg	57
Château de Commarque, LES EYZIES DE TAYAC SIREUIL	29, 30	Gros Bost (Le), SAINT-MEARD DE DRONNE	44
Chemin de Jupiter, SAINT-PIERRE D'IRUBE	112	Grotte d'Apons, SARRANCE	113
CIBOURE, Eglise Saint-Vincent	99	Grotte d'Isturitz, SAINT-MARTIN D'ARBEROUE ..	112
Cimetière Saint-Eloi, ANDERNOS LES BAINS	54	Grotte d'Unikoté, IHOLDY	101
Cité administrative, PERIGUEUX	37	Grotte de Male Coste (La), SAINT-AMAND DE COLY	41
Cité Judiciaire, BORDEAUX	56	Grotte XIV, CENAC ET SAINT-JULIEN	23
Col de la Taillandère, LARUNS	105		
Col de Méatsé, ITXASSOU	101		
Combe Saunière, SARLIAC SUR L'ISLE	45		
Côte Piteu, LESCAR	108		

Grotte XVI, CENAC ET SAINT-JULIEN	23	Place Roger Ducos, DAX	72
GUITRES, R.D. 247	58	Plateau de Morlanne, SAINT-SEVER	78
Hauret, VIELLESEGURE	117	Pointe de Gréchas, HOURTIN	58
Hôpital (L'), BELVES	20	Pombonne, LEMBRAS	34
HOURTIN, Pointe de Gréchas	58	Pomarède (La), EYVIRAT	29
IHOLDY, Grotte d'Unikoté	101	Pouy, BRASSEPOUY	72
ITXASSOU, Col de Méatsé	101	Prés de l'Evêque, SALLES	64
JURANÇON, Notre-Dame de Guindalos	103	Prieuré Saint-Loup, SAINT-LOUBES	63
LA CHAPELLE - FAUCHER, L'église	33	Put Blanc, SANGUINET	79
LA SAUVE-MAJEURE	66	R.D. 247, GUITRES	58
LABRIT, Château d'Albret	73	Razoire (La), NAILHAC	36
Lac des Carolins, LESCOAR	106	Roc Allan (Le), SAUVETERRE LA LEMANCE	90
LAGLORIEUSE, Mouliot	76	Rue des Pontets, BORDEAUX	55
LALONQUETTE, Villa de l'Arribère deus Gleysias	103	Rue Font-Laurière (33), PERIGUEUX	40
LALONQUETTE GARLEDE CLARACQ	122	SABLONS DE GUITRES, L'église	60
LAMONZIE MONTASTRUC, L'église	34	SAINT-AMAND DE COLY, La grotte de Male Coste	41
LARRAU, Les Forges	104	SAINT-AUBIN DE BRANNE, L'église	60
LARUNS, Col de la Taillandère	105	SAINT-BARTHELEMY DE BUSSIERE, La Courarie -Le Repaire	42
Las Pélénos, MONSEMPRON LIBOS	89	SAINT-CAPRAIS, L'église	61
Lascaux, MONTIGNAC SUR VEZERE	36	Saint-Côme, AIGUILLON	82
LE BUISSON DE CADOUIN, Abbaye	21	SAINT-GERMAIN DU SALEMBRE, La Croix de Fer	43
LE PIAN MEDOC, L'église	59	SAINT-HILAIRE D'ESTISSAC, L'église	44
LE POUT, Eglise Saint-Martin	60	SAINT-LOUBES, Prieuré Saint-Loup	63
LEMBRAS, Pombonne	34	SAINT-MARTIN D'ARBEROUE, Grotte d'Isturitz	112
LES EYZIES DE TAYAC SIREUIL, Château de Commarque	29, 30	SAINT-MEARD DE DRONNE, Le Gros Bost	44
LES EYZIES DE TAYAC SIREUIL, La Micoque	32	SAINT-PAUL LES DAX, Abbesse	77
LESCAR, Côte Piteu	108	SAINT-PIERRE D'IRUBE, Chemin de Jupiter	112
LESCAR, Lac des Carolins	106	SAINT-SEVER, Plateau de Morlanne	78
LESCAR, Le Bilàa	106	SAINTE-COLOMBE, Le Bourg	62
LESCAR, Nouvelle gendarmerie	109	SAINTE-FLORENCE, Abri Houleau	62
Lycée Bertran de Born, PERIGUEUX	38	SALIGNAC-EYVIGUES, Eglise d'Eybènes	45
MACAYE, Mendizabale 7	110	SALLES, Prés de l'Evêque	64
Martiloque, FUMEL	85	SANGUINET, Put Blanc	79
Mendizabale 7, MACAYE	110	SARLIAC SUR L'ISLE, Combe Saunière	45
Micoque (La), LES EYZIES DE TAYAC SIREUIL...	32	SARRANCE, Grotte d'Apons	113
Monbet, GAROS	100	SAUVETERRE DE BEARN, Fort de Tolose	115
MONCRABEAU, Villa de Bapteste	88	SAUVETERRE LA LEMANCE, Le Roc Allan	90
MONSEMPRON LIBOS, Las Pélénos	89	SAVIGNAC-LEDRIER, La Forge	47
MONTCARET, Villa	35	SERGEAC, Abri Castanet	47
MONTIGNAC SUR VEZERE, Lascaux	36	SOULAC SUR MER	67
Mouliot, LAGLORIEUSE	76	SOULAC SUR MER, L'Amélie	64
NAILHAC, La Razoire	36	TARON, L'église	115
Notre-Dame de Guindalos, JURANÇON	103	Vallée de l'ISLE,	51
Nouvelle gendarmerie, LESCOAR	109	Vallée de la DRONNE,	50
OLORON SAINTE-MARIE, Fontaine des Maures	111	VIELLESEGURE, Hauret	117
PERIGUEUX, 33 rue Font-Laurière	40	Villa, MONTCARET	35
PERIGUEUX, Caserne Bugeaud	37	Villa de Bapteste, MONCRABEAU	88
PERIGUEUX, Cité administrative	37	Villa de l'Arribère deus Gleysias, LALONQUETTE	103
PERIGUEUX, Lycée Bertran de Born	38	Villa des Bouquets, PERIGUEUX	39
PERIGUEUX, Villa des Bouquets	39	Villazetta, CREYSSE	27

AQUITAINE

BILAN SCIENTIFIQUE

Index chronologique et thématique

1 9 9 5

PREHISTOIRE

	Paléolithique	Epipaléolithique	Mésolithique	Néolithique	Chalcolithique	Age du Bronze
Abris	84, 90					
Bateaux						79
Fortification				44		
Grotte ornée	112					
Grotte à faune	22, 23, 72, 101					
Grotte sépulcrale						84, 112, 113
Habitat	23, 26, 32, 62, 72, 84, 89			27, 113		
Mégalithe						101
Site de plein air	27, 34, 43, 85, 112			77, 105	105	77, 105
Site lacustre						79
Tombe			62			
Tourbière		64	64			
Tumulus				123, 124	123, 124	123, 124, 130

HISTOIRE

	Age du Fer	Gallo-romain	Haut Moyen Age	Moyen Age	Epoque moderne	Ep. contemp.
Activité faunière		78				
Aéronef						58
Atelier de chauxfourner						47
Atelier de métallurgie		37, 39, 56, 77, 98		36, 85	36, 77, 85	47, 77, 104
Atelier de potier				100	100	
Atelier de tuilier				66	66, 117	66, 117
Bateaux	79	79				
Carrière		37				122
Château				29, 30		
Cluzeau				20, 42		
Collecteur		37			37	
Construction indéterminée		98				
Cromlech	101, 110					
Edifice des eaux					111	111
Eglise, bâtiment religieux		54	59, 61, 103, 129	21, 24, 33, 34, 44, 45, 59, 60, 61, 63, 66, 70, 71, 73, 98, 115	21, 59, 60, 99	60
Fortification	121			115	115	
Fosse	85					
Habitat	25, 64, 67, 77, 79, 84	29, 35, 37, 38, 39, 40, 54, 55, 56, 61, 62, 64, 66, 67, 72, 77, 78, 82, 88, 103, 106, 108, 113, 115, 122		72, 77, 82, 85	38, 72, 73, 77, 85, 98, 110	77, 98
Habitat castral				20, 29, 73, 99	73, 99	
Mine					122	
Mosaïque		29				
Nécropole, cimetière, sépulture	76, 82, 101	55, 70	37, 60, 61, 62, 63, 70, 71, 103	24, 33, 34, 45, 54, 55, 57, 58, 60, 62, 63, 70, 71, 72, 98, 115	54, 59, 63, 98, 99	
Oppidum	103, 106					
Site lacustre	79					
Structure agraire		82, 106, 108, 122,				
Trous poteaux			82			
Tumulus	123, 124					
Voirie		37, 56	66	66	62	



LA NEF-CHASTRUSSE

EXPERTISEUR CONSEIL

LISTE DES BILANS

- 1 ALSACE
- 2 AQUITAINE
- 3 AUVERGNE
- 4 BOURGOGNE
- 5 BRETAGNE
- 6 CENTRE
- 7 CHAMPAGNE-ARDENNES
- 8 CORSE
- 9 FRANCHE-COMTÉ
- 10 ÎLE-DE-FRANCE
- 11 LANGUEDOC-ROUSSILLON
- 12 LIMOUSIN
- 13 LORRAINE
- 14 MIDI-PYRÉNÉES
- 15 NORD-PAS-DE-CALAIS
- 16 BASSE-NORMANDIE
- 17 HAUTE-NORMANDIE
- 18 PAYS-DE-LA-LOIRE
- 19 PICARDIE
- 20 POITOU-CHARENTES
- 21 PROVENCE-ALPES-CÔTE-D'AZUR
- 22 RHÔNE-ALPES
- 23 GUADELOUPE
- 24 MARTINIQUE
- 25 GUYANE
- 26 DÉPARTEMENT DES RECHERCHES
ARCHÉOLOGIQUES SOUS-MARINES
- 27 CENTRE NATIONAL
D'ARCHÉOLOGIE URBAINE,
CENTRE NATIONAL DE LA PRÉHISTOIRE
CENTRE NATIONAL
DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES
SUBAQUATIQUES